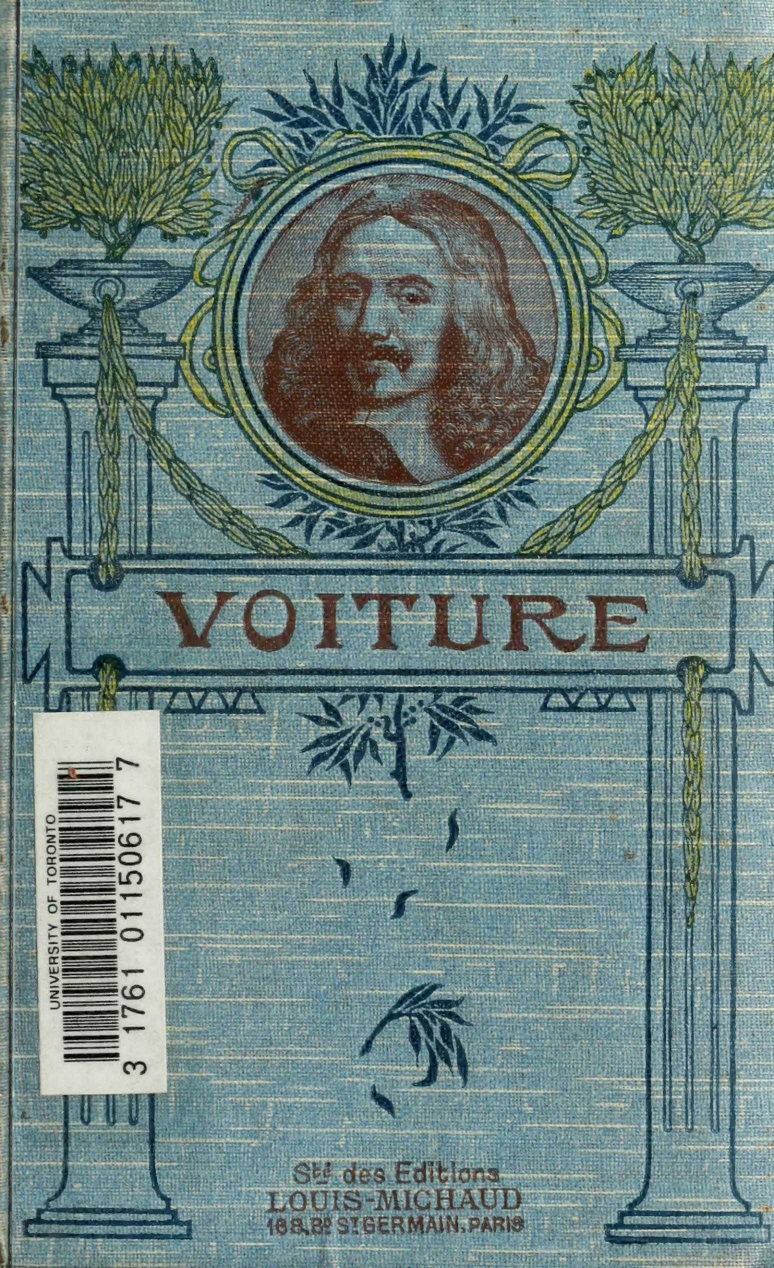
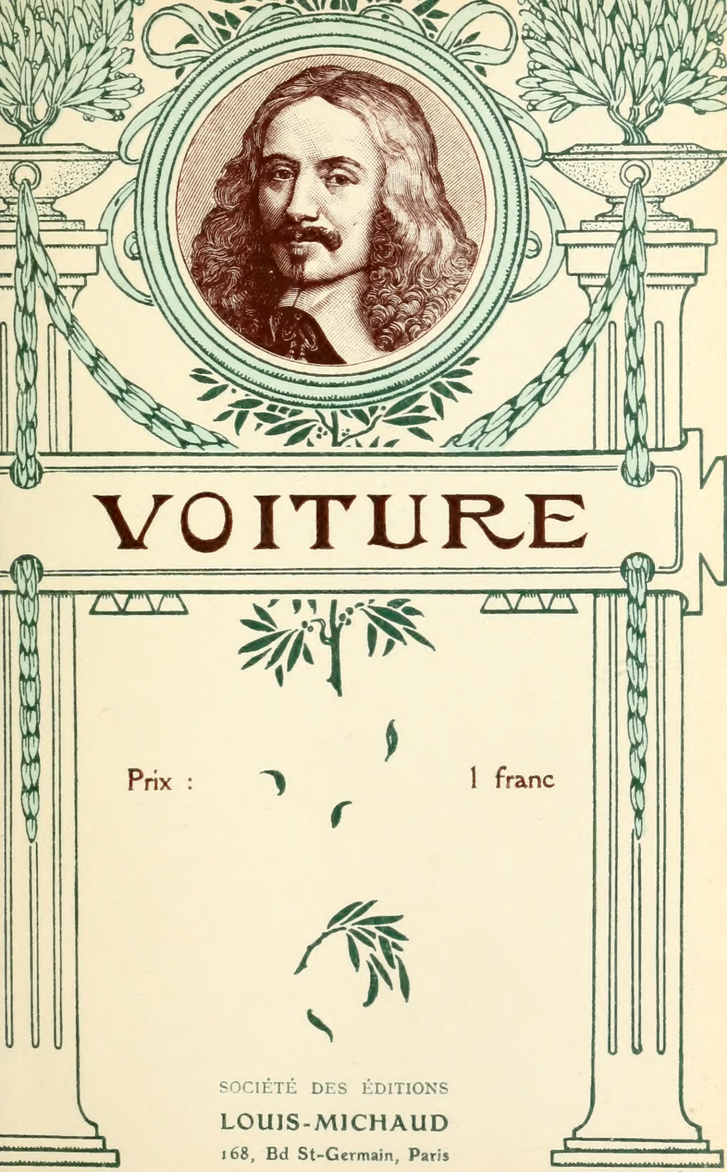


VOITURE
Sté des Editions
LOUIS-MICHAUD
168, Bd St GERMAIN, PARIS


VOITURE
Prix :
1 franc
SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS-MICHAUD
168, Bd St-Germain, Paris

VOITURE

DANS LA MÊME COLLECTION

(*Sous la direction d'*ALPHONSE SÉCHÉ)

Musset, Byron, Ronsard, Béranger, Heine, Chénier, Scarron, Edgar Poe, Hégésippe Moreau, Du Bellay, Gérard de Nerval, Brizeux, Casimir Delavigne, Charles d'Orléans, Louis Uhland, Léopardi, Voltaire, Gœthe, Corneille, Millevoye, Villon, Lope de Vega, Marceline Desbordes-Valmore, Voiture, Baïf, Parny.

26 *volumes illustrés.*

HORS SÉRIE

Les plus jolis vers de l'année (anthologie annuelle), 1907, 1908, 1909 et 1910. Choix par ALPHONSE SÉCHÉ. 4 vol.

Les Sonnets d'amour. Choix par A. SÉCHÉ.

Les Poètes-misère, par A. SÉCHÉ.

Les Poètes sociaux, par POINSOT et NORMANDY.

Les Poètes patriotiques, par POINSOT et NORMANDY.

Les Poètes libertins, par G. NORMANDY.

Les Poésies fugitives, par F. COUSOT.

Les Chansons gaillardes, par G. NORMANDY.

Les Poètes de la mort, par LÉON LARMAND.

Les Poètes de la ripaille, par LÉON LARMAND.

Les Poètes humoristes, par G. NORMANDY.

Les Poètes de la nature, par F. COUSOT.

Les Poètes de la femme, par LÉON LARMAND.

Les Poètes du rire, par M.-C. POINSOT.

Les Satires contre les femmes, par LÉON LARMAND.

Les Poètes comédiens, par ROBERT OUDOT et A.-L. LAQUERRIÈRE.



VOITURE.

D'après Philippe de Champaigne.

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS & ÉTRANGERS
(couronnée par la Société des Critiques littéraires)

VOITURE

— Elégies — Stances - Sonnets — Rondeaux — Chansons — Epitres et Lettres en Vers — Poésies burlesques — Vers en vieux Langage — Poésies diverses — Lettres

Biographie, Bibliographie et Pages choisies

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

Avec trois portraits de VOITURE



Société des Éditions
LOUIS - MICHAUD
168, boulevard Saint-Germain
PARIS





VOITURE

SUR VINCENT VOITURE

VOITURE fut de l'Académie, mais bien que ce soit là une date importante dans sa vie, ce n'est point pourtant celle qui y marqua le plus. L'événement capital, le fait le plus saillant, celui qui exerça l'influence la plus remarquable et qui décida de sa fortune littéraire aura été son introduction, par M. de Chaudebonne, à l'hôtel de Rambouillet. Ce jour-là, Voiture fut comme ennobli; ce jour-là, il pénètre dans le milieu pour lequel il semble que son esprit et ses manières avaient été créés. Il ajoutera un lustre à la fameuse chambre bleue, comme aussi il tire une partie du sien d'y fréquenter et d'en être le favori. Ce roturier (Voiture, roture, ainsi que l'on s'amusait à rimer) donne le ton à cette assemblée de précieuses, il en est la plus exacte expression.

La vie de Vincent Voiture, qui aurait pu s'écouler dans le calme, fut troublée par la politique. Il ne lui suffisait pas d'être un homme à bonnes manières, à bonnes fortunes et de bel esprit : il voulut encore tenir un rôle dans les intrigues qui se tramaient contre la toute puissance de Richelieu. Fâcheuse idée. Le maître qu'il se choisit est bien le plus indécis des conspirateurs et le plus compromettant pour ses partisans; Gaston d'Orléans n'avait aucune des qualités maîtresses qui désignent l'homme d'action, le chef entreprenant d'un parti. Cependant, grâce à

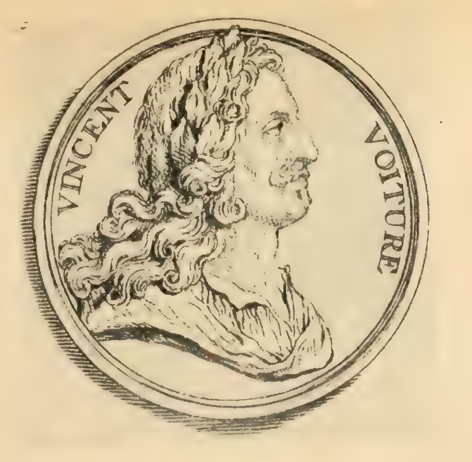
sa souplesse, à son adresse de courtisan, Voiture parvint à se tirer heureusement des mauvais pas dans lesquels il s'était engagé un peu légèrement. Et pour avoir été compromise, sa fortune n'en aura pas souffert.

Le père de Voiture habitait Amiens, où il tenait commerce de vins. Vincent naquit dans cette ville, en 1598. *Il était de santé délicate; il ne but jamais que de l'eau. Son père jurait qu'on le lui avait changé en nourrice et qu'il n'en ferait jamais rien. C'est-à-dire qu'il abandonnait tout espoir de le pousser dans la carrière des armes. Dès lors, il le met au collège de Boncour, puis à l'Université d'Orléans pour étudier le droit. On assure que l'étudiant ne se désintéressa ni du jeu, ni même du duel — et il n'y avait rien comme cela, à cette heureuse époque, pour gagner des amis — à défaut d'argent! Si bien que quand Voiture vint à Paris, il y retrouva quelques-uns de ses condisciples: Claude de Mesmes d'Avaux et le cardinal de La Vallette, entre autres, qui s'employèrent de leur mieux à le pousser à la cour et dans le monde. D'Avaux lui repassa même sa maîtresse. Ce n'était point un vilain cadeau. Mme de Saintot, femme d'un trésorier, était en effet très jolie. Elle n'eut qu'un tort, celui de perdre son mari. Alors elle désira se faire épouser. Cela ne chantait pas à son amant; il le lui fit comprendre, mais elle ne voulut rien entendre: alors il se donna un peu d'air. Tout cela et bien autre chose que je ne puis dire dans cette notice succinte, n'empêcha pas la tendre femme de garder de chauds sentiments pour son inconstant ami, ni d'accourir auprès de lui, lorsqu'il se mit au lit pour mourir.*

Mais, avant d'en venir à cet événement fatal, il nous reste une vingtaine d'années à parcourir.

A l'âge de seize ans, Voiture avait composé, en l'honneur de Gaston d'Orléans, des stances honorables. Le prince se souvint plus tard du poète et l'agréa dans sa maison. Les quelques écrits qu'il fit lui valurent bientôt un commencement de réputation et lui ouvrirent, par surcroît, les portes de l'hôtel de Rambouillet.

Voiture n'était pas précisément bel homme encore qu'il n'ait point été laid, mais il était petit. Nous avons d'ailleurs son portrait tracé par lui-même, à trente-huit ans.





Medaille gravée par   répy.

« Ma taille — dit-il — est deux ou trois doigts au-dessous de la médiocre ; j'ai la tête assez belle, avec beaucoup de cheveux gris ; les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez niais. En récompense, une de vos amies vous dira que je suis le meilleur amant du monde, et que pour aimer en cinq ou six lieux à la fois, il n'y a personne qui le fasse si fidèlement que moi. »

Mlle de Rambouillet l'appelait « el re Chiquitto » — ce qui devait lui faire un assez mince plaisir, en vérité. Cependant, en dépit de sa petite taille, les aventures galantes ne lui faisaient point défaut. « Les femmes, a dit Ménage, firent sa fortune et ruinèrent sa santé. » Ce qui est exactement vrai, pour les deux cas.

Lorsque Gaston d'Orléans entra en rebellion contre le roi, Voiture — plus par force que par goût — se vit tenu de suivre son maître. Mais, l'occasion se présentant d'accompagner M. Le Fargis en Espagne, comme fondé de pouvoir du prince, il se hâta de la saisir au passage. Chez les Espagnols, il ne changera rien à son genre d'existence, partageant son temps entre les lettres qu'il écrit à ses amis, — à Mlle Paulet surtout, pour laquelle il eut une de ces amitiés qui ont le goût de l'amour... moins l'amertume de la satiété! — ses devoirs diplomatiques et les femmes. Le comte d'Olivarès, avec lequel il négocie, est charmé de ses manières et de son esprit au point de lui répéter par deux fois, au moment où il se décidera à s'embarquer pour l'Angleterre : « Ne manquez pas, au moins, de m'écrire ; si ce n'est d'affaires, ce sera de belles choses. »

De Londres, il gagne Bruxelles. Enfin, Gaston d'Orléans ayant fait la paix avec la cour, Voiture revint à Paris. On se l'arrachait. Pensez donc, on ne l'avait pas vu depuis trois ans! Il lui fallut bientôt, d'ailleurs, s'éloigner à nouveau de la capitale pour suivre Gaston, à Blois, où le terrible cardinal avait obtenu qu'on l'envoyât. Quelques mois plus tard, cependant, le prince rentra définitivement en grâce : Voiture songea à faire de même. A l'hôtel de Rambouillet, il avait connu Mme de Combalet, nièce de Richelieu : il recourt adroitement à sa toute-puissante protection. Pour premier résultat, il obtient le brevet de gentilhomme ordinaire et de maître d'hôtel de Madame.

Plus tard, le cardinal le chargera de porter au grand duc de Toscane la nouvelle de la naissance du dauphin; en 1639, *enfin, il eut la charge de maître-d'hôtel du roi.*

Ce qui lui avait le plus gagné les faveurs du cardinal, ç'avait été la lettre célèbre envoyée à un correspondant inconnu — et très probablement imaginaire — sur la prise de Corbie, en 1636. *Rarement panégyrique fut plus adroit et plus digne, tout à la fois. L'œuvre du ministre est véritablement jugée de très haut, avec un rare sens politique, une modération et un souci de la vérité tout à fait remarquables. De plus, Voiture abandonnant l'afféterie coutumière de son style, laissant de côté toute sa mièvrerie et préciosité, écrit sa lettre dans une langue ramassée et robuste, comme le* XVII*e siècle n'en produira pas de meilleurs exemples.*

La fortune de Voiture est complète. En 1634, *il avait été nommé à l'Académie; le comte d'Avaux, surintendant des finances, le choisit pour premier commis, aux appointements de* 4.000 *livres; l'année suivante, Anne d'Autriche lui fait donner une pension de* 1.000 *écus sur l'abbaye de Conches, bref, il dispose, dit-on, par ses diverses charges, d'un revenu annuel de* 18.000 *livres. Mais Voiture était joueur, tout son argent, il le laissait dans les tripots. Il se revanchait sur les femmes! Car s'il avait la fâcheuse manie de laisser croire qu'il était l'amant de quelques-unes, — de Mme de Sablé, par exemple, — il le fut véritablement d'un grand nombre. Au point qu'il en gâtait sa santé. En* 1646, *n'écrivait-il pas à son ami d'Avaux, pour s'excuser de n'aller point à Munster, qu'il était retenu par* « una malarum quas amor curas habet ». *Et l'autre de lui répondre, moitié grondeur, moitié amusé:* « *Oh! le piteux spectacle qu'un amoureux de cinquante ans, qui noircit ses cheveux et sa barbe, afin qu'une rieuse lui réponde:* Filio negavi jam tuo! *J'ai peine que je vous die en cet endroit toutes les injures que nos comiques mettent à la bouche d'une femme qui surprend son mari en débauche. Tout de bon, cela m'étonne et me choque pour l'amour de vous. Dix lustres que vous confessez, et quelque olympiade qui court, devraient vous avoir racheté il y a longtemps.* »

Sur le chapitre des femmes, Voiture ne voulut jamais

désarmer — j'avais presque l'envie d'écrire qu'il ne voulut jamais remiser, *mais le mot aurait été par trop douteux! — A cinquante ans, ne tomba-t-il point amoureux de Mlle de Rambouillet, qui devait épouser le comte de Grignan. Il eut même une fâcheuse affaire avec Chavaroche, l'intendant de la maison. Celui-ci en tenait également pour la jeune fille: ils se battirent de nuit, aux flambeaux, dans le jardin même de l'hôtel. Ce fut un beau scandale. Du coup, Mme de Rambouillet lui tint un peu rigueur. Au surplus, quelle fut au juste la situation de Voiture à l'hôtel de Rambouillet? Nous avons dit qu'il en était le favori; cela est vrai. De tous les écrivains qui fréquentaient rue Saint-Thomas-du-Louvre, entre Chapelain, Racan, Benserade, Balzac, Vaugelas, Ménage, Godeau, La Rochefoucauld lui-même, Vincent Voiture fut incontestablement le plus choyé. Durant un temps, il y vint tous les jours; il est de toutes les réunions, de toutes les farces que la marquise s'amuse à jouer à ses amis; on ne jure que par lui, son esprit n'a point d'égal, on tolère de lui ce qu'on ne passerait à personne. Mais, justement, de ce qu'on lui permet tous les caprices, voire des insolences, on en infère que les grands seigneurs et les grandes dames de l'hôtel de Rambouillet le traitaient avec une certaine condescendance et presque comme un bouffon. C'est aller trop loin, d'autant plus, ainsi qu'on l'a fort justement objecté, que Voiture n'était point dans la situation ordinaire des autres écrivains. Il n'était aux gages d'aucun prince — si ce n'est du roi. Et, les charges qu'il occupait à la cour — sans le faire précisément l'égal des grands seigneurs, le mettaient néanmoins à leur niveau. Tallemant des Réaux raconte qu'un jour notre poète faillit bien être traité comme un simple manant, par un gentilhomme qui s'était trouvé offensé d'une de ses habituelles impertinences. Voiture s'en serait tiré par un mot: « Monseigneur, aurait-il dit, en arrêtant le bâton déjà levé, la partie n'est pas égale; vous êtes grand et je suis petit; vous êtes brave et je suis poltron; vous voulez me tuer; eh bien, je me tiens pour mort. »*

Que ceci soit bien de son esprit, on y consent, mais est ce dans son caractère? Non pas. Voiture ne craignit jamais

de recevoir un coup d'épée, et nous savons qu'il alla souvent sur le pré.

Aussi bien, et tout en tenant pour mensongère cette anecdote, on peut admettre que la marquise de Rambouil-



VINCENT VOITURE.
D'après le portrait gravé par J. de Lubin.

let et la noblesse qui se pressait dans son hôtel, avaient pour Voiture, sinon du mépris, ce qui serait beaucoup dire, du moins un certain dédain. N'est-ce point la marquise,

d'ailleurs, qui répondait à M. de Blérancourt, lequel lui disait sur le ton de l'étonnement : « Savez-vous que ce M. de Voiture ne manque pas d'esprit ? — Mais, Monsieur, pensiez-vous que ce fût pour sa noblesse ou pour sa belle taille qu'on le recevait partout comme vous l'avez vu ? » marquant ainsi le cas réel que l'on faisait de ce roturier. On rapporte également ce mot du duc d'Enghien, sur Voiture : « Il serait insupportable, s'il était de notre condition. » En vérité, il fallut à Voiture beaucoup de souplesse et une habileté consommée dans la courtisanerie pour vivre dans ce milieu : de la souplesse pour ne se point ombrager de la morgue de quelques-uns, de l'habileté pour se faire aimer au point où on l'aima.

Quand il mourut, en 1648, *« pour s'être purgé ayant la goutte », assure Tallemant, Voiture s'était vu retirer une grande part des faveurs de la marquise de Rambouillet, à la suite de la sotte histoire qu'il avait eue avec Chavaroche. D'ailleurs, la Fronde avait éparpillé nombre des habitués de la chambre bleue. Les beaux jours étaient défunts. Vincent Voiture pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de disparaître à son tour. Comme l'a dit quelqu'un, ce fut son dernier trait d'esprit.*

***

L'œuvre de Voiture n'est point considérable, mais elle est caractéristique de la manière et de l'esprit de son époque. Elle offre, de plus, de rares qualités. S'il est vrai que l'on trouve, chez lui, trop de vers comme ceux-ci :

Lorsqu'avec deux mots, que vous daignâtes dire,
Vous sûtes arrêter mes peines pour jamais,
Et qu'après m'avoir fait endurer le martyre
Vous m'ouvrîtes les cieux et me mîtes en paix....

ou encore :

Pour le moins votre compliment
M'a soulagé dans ce moment ;
Et dès qu'on me l'est venu faire,
J'ai chassé mon apothicaire,
Et renvoyé mon lavement.....

On en trouve d'autres aussi. Il n'est pas que précieux et burlesque ; sa langue n'est point torturée et maniérée d'un bout à l'autre. Il tourne à merveille le triolet et le rondeau, mais il sait de même construire un sonnet, et certaines de ses chansons ne manquent ni de simplicité ni de grâce, ni d'invention :

J'avais de l'amour pour vous,
Charmante Sylvie !
Mais vos injustes courroux
Ont refroidi mon envie :
Je sais aimer constamment
Mais si l'on n'aime également,
Ma foi, je m'ennuie.....

. . . .

Les demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'amants ;
On dit qu'il n'en manque à personne,
L'année est bonne.....

Il y a celles sur l'air des Landriri, *et celle sur l'air des* Lanturlu *qui sont tout à fait plaisantes, vives, familières, amusantes. Enfin, pour peu qu'on le lise avec attention, on rencontrera souvent, jusque dans les moins bonnes de ses poésies, de très beaux vers, francs, robustes, venus d'une seule coulée, et qui sont déjà de cette langue forte et claire que nous feront entendre un Corneille et un Pascal :*

Que d'attraits, que d'appas vous rendaient adorable ?
Que de traits, que de feux me vinrent enflammer !

. . . .

La rose ne luit point d'une grâce pareille,
Lorsque, pleine d'amour, elle rit au soleil...

. . . .

Les plus beaux yeux du monde ont jeté dans mon âme
Le feu divin qui me rend bien heureux.....

. . . .

La terre en la voyant, fit mille fleurs éclore,
L'air fut partout rempli de chants mélodieux.

. . . .

Quelquefois ma raison par de faibles discours
M'incite à la révolte.....

. . . .

Des portes du matin l'amante de Céphale
Ses roses épandait dans le milieu des airs.....

Et beaucoup d'autres que l'on ne manquera pas d'admirer.....

Ce n'est pas sans raison ni au hasard, que j'ai cité plus haut le nom de l'auteur des Provinciales. *Lorsque l'on écrit de Voiture, mais plus spécialement du prosateur que du poète, il est de coutume — c'est devenu une coutume par le seul jeu de la répétition! — de mettre le nom de Pascal auprès du sien. C'est que, en effet, il y a dans les lettres de Voiture, celle, fameuse, sur la prise de Corbie, qui est tout à fait dans la grande et admirable manière de Pascal. Tant par le fond, la mesure et la forme, c'est là un superbe morceau de littérature.*

Une telle page — et certaines autres, nombre de vers aussi — mettent Voiture à une place à part, parmi les écrivains de son temps. Et lorsque de nos jours, on le confond avec un Chapelain, un Godeau ou un Benserade, on fait plus que de le méconnaître, on commet une injustice.

A. S.

BIBLIOGRAPHIE

DES ŒUVRES DE VOITURE

Œuvres, publiées par Martin de Pinchesne (1), Paris, Augustin Courbé, 1650, in-4°. — *Lettres de M. de Voiture*, Amsterdam, J. de Ravesteyn, 1657-59, 2 tomes en un pet. in-12. — *Entretiens* de M. de Voiture et de M. Costar, Paris, 1655, in-4°. — *Œuvres*, Paris, Cl. Robustel, 1729, 2 vol. in-12 ; 1734, 2 vol. in-12 ; 1745, Paris, 2 vol. in-12. — *Lettres choisies*, Madrid, (Paris, Vve Duchesne), 1779, in-12. — *Lettres choisies de Voiture, Balzac, Montreuil, Pélisson et Boursault*, précédées d'un discours préliminaire, par Vincent Campenon, et d'une notice sur ces écrivains, par L.-S. Auger, Paris, 1806, 2 vol. in-12. — *Œuvres choisies*, Paris, 1810, in-12. — *Vers inédits de Voiture à la reine Anne d'Autriche*, envoyés à l'auteur du *Miroir des Salons*, Paris, 1833, in-8 de 8 pages. — *Œuvres de Voiture*, publiées par Ubicini, Paris, 1855, 2 vol. in-18, avec une notice et le *Commentaire* de Tallemant des Réaux, et augmentées de lettres et pièces inédites. — *Œuvres*, publiées par Amédée Roux, Paris 1858, in-8°, avec des notes et une *Vie de Voiture*, et quelques pièces inédites.

(1) La publication des *Œuvres* de Voiture par Pinchesne. a suscité une polémique littéraire entre Costar et de Girac; Ménage crut devoir s'y mêler. Voici la liste des pièces ayant rapport à cette querelle : *Défense des ouvrages de M. de Voiture à M. de Balzac*, par Costar, avec la suite de la *Défense*, à Ménage, Paris, 1653-55, 2 part. in-4°. — *Réponse* du sieur de Girac à la Défense des œuvres de Voiture, faite par M. Costar, et quelques remarques sur ses entretiens, Paris. 1655, in-4°. — *Réplique* du sieur de Girac à M. Costar, où sont examinées les bévues du livre intitulé suite de la Défense de M. de Voiture, Paris, 1664, in-4°. — *Apologie* de Costar, à M. Ménage, Paris, 1657, in-4°. — *Réponse* à M. Costar, et ses lettres, Paris, 1659, in-4°.

PRINCIPAUX TRAVAUX A CONSULTER

SUR VOITURE

Tallemant des Réaux, *Historiettes.* — Pellisson, *Histoire de l'Académie française.* — Baillet, *Jugements des savants*, t. VIII. — Halphen, *Etude sur Voiture.* — Cousin, *La Jeunesse de Mme de Longueville et la Société au* XVII[e] *siècle* — Campenon, *Galerie française.* — Ubicini, Roux, *notices* en tête de leurs éditions des *Œuvres* de Voiture. — Amédée Roux, *Lettres du comte d'Avaux à Voiture, suivies de pièces inédites extraites des papiers de Conrart*, Lyon, 1858. — A. Debange, *l'Hôtel de Rambouillet et Voiture*, Amiens, 1883, in-16.

POÉSIES COMPLÈTES

ÉLÉGIES

I

Belise, je sais bien que le ciel favorable
A joint à vos beautés un esprit adorable,
Qui ne saurait loger au monde dignement
Que dans un si beau corps, ou dans le firmament.
Je sais que la nature et les dieux avec elle,
Ne font plus rien de beau, que sur votre modèle :
Et qu'ils se prisent moins d'avoir bâti les cieux,
Que d'avoir achevé l'ouvrage de vos yeux.
Car enfin je l'avoue, et dedans ma colère,
Malgré moi je le dis, sans dessein de vous plaire :
Le soleil qui voit tout, dessus et dessous l'air,
Ne voit point de beauté, qui vous puisse égaler,
Et n'en verra jamais, quoiqu'il tourne le monde,
Et que souvent soi-même il se mire dans l'onde.
L'amour n'a rien de beau, d'attrayant, ni de doux,
Point de traits, ni de feux, qu'il n'emprunte de vous.
Vos charmes dompteraient l'âme la plus farouche :
Les grâces et les ris parlent par votre bouche,
Et quoi que vous fassiez, les jeux et les appas,
Marchent à votre suite, et naissent sous vos pas.
Toutes vos actions méritent qu'on vous aime :
Et mille fois le jour, sans y penser vous-même,
Vos gestes, vos regards, vos ris et vos discours,
Font mourir mille amants, et naître mille amours.
Mais dans ce bel amas de grâces sans pareilles,
Ce tableau raccourci de toutes les merveilles,
Je vois beaucoup de manque et d'inégalités,
Et d'aussi grands défauts, que de grandes beautés.
La nature amoureuse, en vous mettant au monde,
S'efforça de vous faire ici-bas sans seconde,

Et prodigue employa ses plus riches trésors
A vous former les traits de l'esprit et du corps.
Mais lasse sur la fin d'un si pénible ouvrage,
Elle vous a mal fait l'humeur et le courage.
Ces deux manquent en vous, et ternissent le teint
Des plus vives couleurs dont elle vous a peint.
Ils en ôtent l'éclat, et laissent une tare
Au plus riche ornement dont la terre se pare :
Car avec un défaut si digne de mépris,
Votre beauté s'efface et ravale de prix.
Vos yeux, ni vos attraits n'ont plus rien d'estimable.
Et parmi tant d'amour, vous n'êtes point aimable.
Pardonnez-moi, Bélise, et souffrez doucement,
Que libre désormais je parle franchement.
Cette unique beauté, dont vous êtes ornée,
N'aura jamais pouvoir sur une âme bien née ;
Votre empire est trop rude et ne saurait durer :
Ou s'il s'en trouve encor qui puisse l'endurer,
Avec tant de mépris et tant d'ingratitude,
Ce sont les cœurs mal faits, nés à la servitude,
Ou de mauvais esprits, qui des cieux en courroux
Ont eu pour châtiment d'être amoureux de vous.
De louange et d'honneur vainement affamée,
Vous ne pouvez aimer, et voulez être aimée ;
Et votre cœur altier croit mettre entre les dieux
Ceux qu'il souffre mourir en adorant vos yeux.
Que si quelqu'un, poussé de son mauvais génie,
Tombe dessous le joug de votre tyrannie,
Il faut qu'il se haïsse, et que dès ce moment
Il devienne ennemi de son contentement.
Car vous ne croirez pas, quelque feu qui l'éprenne,
Qu'il ait beaucoup d'amour, s'il n'a beaucoup de peine.
Vous voulez qu'il soit pâle, et que plein de langueur
Il s'afflige sans cesse et se ronge le cœur ;
Que l'ombre d'un soupçon lui donne cent alarmes :
Que vos moindres dépits le fassent fondre en larmes :
Qu'il soit hors de propos, défiant et jaloux,
Jamais content de lui, jamais content de vous ;
Qu'il soupire toujours, et vous nomme cruelle :
Lors vous êtes contente, et croyez être belle ;

Et votre cruauté parmi tant de tourments,
Se baigne dans les pleurs que versent vos amants.
Que si parfois d'amour votre âme est allumée,
C'est un feu passager qui se tourne en fumée,
Pareil à ces brandons qui brûlent une nuit,
Errants à la faveur du vent qui les conduit,
Qui luisent pour nous perdre, et si l'on ne s'en garde,
Conduisent à la mort quiconque les regarde.
Vous brûlez de la sorte : et sans savoir comment,
Vos plus chaudes amours ne durent qu'un moment.
Vous ne savez que c'est d'une flamme constante ;
Toute chose vous plaît et rien ne vous contente ;
Et votre esprit flottant entre cent passions,
A beaucoup de desseins, et peu d'affections.
Plus léger que le vent qui porte les tempêtes,
Il change tous les jours de nouvelles conquêtes ;
Et n'estimant jamais ce qu'il peut posséder,
Il gagne toute chose et ne peut rien garder :
Car votre vaine humeur, après une victoire,
En méprise le fruit et n'en veut que la gloire,
Et de tant d'amitiés faites diversement,
N'en aime que la fin et le commencement.
D'un amant qui vous vient, vous aimez les approches ;
D'un autre qui s'en va, les cris et les reproches.
La nouveauté vous plaît, et ne se passe jour,
Que vous ne fassiez naître ou mourir quelque amour.
Vous êtes sans arrêt, faible, vaine et légère,
Inconstante, bizarre, ingrate et mensongère,
Pleine de trahisons, sans âme et sans pitié,
Capable de tout faire, hormis une amitié.
Celle que vous m'aviez par tant de fois jurée,
Qui devait surpasser les siècles en durée
Et ne se démentir qu'avec le firmament,
Si belle et si parfaite en son commencement,
Et dont la belle flamme, ici-bas sans seconde,
Devait durer encore après celle du monde,
A la fin s'est éteinte ; et, contre votre foi,
Vous en favorisez un moins digne que moi.
Regardez-vous, Bélise, et parmi tant de grâces,
Ne souffrez plus en vous des qualités si basses.

Et sur tant de vertus et de perfections,
Relevez votre cœur et vos affections.
Ne laissez rien en vous capable de déplaire :
Faites-vous toute belle, et tâchez de parfaire
L'ouvrage que les dieux ont si fort avancé,
Et vous seule achevez ce qu'ils ont commencé.

II

Belle Philis, adorable merveille,
Puisque mon cœur malgré moi me conseille
De me mettre encor dans les tourments
Dont vos rigueurs affligent vos amants,
Je le veux croire, et suivre le génie
Qui me rengage en votre tyrannie,
Et m'embarquer dessus la même mer,
Où j'ai pensé tant de fois abîmer.
Le même jour, que votre cœur de roche
Blessa le mien d'un injuste reproche,
Et qu'un soupçon, par vous vainement pris,
Me fit connaître à plein votre mépris;
Je fis dessein d'étouffer en mon âme
Tous les pensers qui nourrissaient ma flamme,
Et d'arracher au fort de mon courroux
Ce que j'avais de passion pour vous,
Et, si je puis le redire sans crime,
Avec l'amour ôter encor l'estime.
Vous n'eûtes plus pour moi, dans ce moment,
Tous les attraits qui m'allaient enflammant :
De vos beaux yeux les rayons s'éclipsèrent,
Et tout à coup vos grâces vous laissèrent :
Je ne vis plus votre extrême beauté,
Et ne vis rien que votre cruauté.
J'eus honte alors de votre ingratitude,
De ma faiblesse et de ma servitude,
Et des ennuis indignement soufferts,
Depuis qu'amour me tenait dans vos fers.
Dans cet instant, je vis dans ma pensée
Tous les mépris que mon âme offensée,

Humble, captive et sans ressentiment,
Avait reçus de vous trop lâchement.
Il me souvint de toutes vos rudesses,
De tous mes maux, de toutes mes tristesses,
De tant de pleurs vainement épandus,
Tant de soupirs de vous mal entendus,
Tant de dépits et de mortelles craintes,
Tant de regrets et d'amoureuses plaintes,
De désespoirs, de langueurs et d'ennuis,
De tristes jours et de fâcheuses nuits,
Sans que jamais j'eusse pu dans votre âme
Voir seulement un rayon de ma flamme,
Ni vous réduire à montrer par pitié
Un trait d'amour, ni même d'amitié.
Lors ma raison promptement rappelée
(Qui loin de moi se tenait exilée
Depuis qu'Amour m'avait mis sous sa loi),
Osa paraître et se montrer à moi.
En arrivant, elle éteignit la flamme
D'ire et d'amour qui brûlait dans mon âme,
Rendit la vue à mon entendement,
Et lui permit de juger sainement.
En la voyant, tous mes désirs s'enfuirent,
Mes sentiments à ses lois obéirent,
Et dès longtemps mon courage irrité
S'arma pour elle, et cria liberté.
Tout fut réduit en son obéissance;
Et mon amour redoutant sa puissance
Et perdant lors le titre de vainqueur,
Se retira dans le fond de mon cœur.
Plein d'une joie et d'un repos extrême,
Il me sembla n'être plus qu'à moi-même :
Maître absolu de mes affections,
Je crus avoir dompté mes passions,
Et fus un temps (vaine et faible victoire !)
Sans vous aimer, ou du moins sans le croire,
N'aspirant plus qu'aux solides plaisirs,
J'avais réglé ma crainte et mes désirs :
Je n'avais plus de fâcheuses pensées,
Je me riais de mes erreurs passées.

Et, m'étonnant de mon aveuglement,
Ne pensais plus qu'à vivre heureusement.
Ainsi Philis, mon âme révoltée
Crut pour jamais être désenchantée,
Et mon courage avecque ma raison
Rompit ma chaîne et força ma prison.
Mais je fis pis, et commis une offense,
Digne qu'Amour en ait pris la vengeance,
Et qu'à jamais un triste souvenir
Me la reproche et m'en sache punir.
M'étant sauvé du plus rude servage
Qui tint jamais un généreux courage,
Je m'estimais le premier des humains,
D'avoir remis ma franchise en mes mains,
Quand la frayeur de retomber aux vôtres
Me fit résoudre à me jeter dans d'autres,
Et me ranger sous l'empire plus doux
D'une qui sût me garder contre vous.
Mon âme étant dans le choix balancée,
La belle Iris me vint en la pensée,
La belle Iris, dont la grâce et les yeux
Ont su charmer les hommes et les dieux,
Iris, l'amour de la terre et de l'onde,
Si vos beautés ne luisaient point au monde,
Et qui semblait m'assurer doucement
Par ses regards un meilleur traitement.
Je me fis donc esclave volontaire,
Et pris dès lors plus de soin de lui plaire.
Je soupirai, je priai, je pressai,
Je me feignis languissant et blessé,
Je lui jurai que je mourais pour elle,
Et que jamais un amant plus fidèle,
Plus enflammé ni plus constant que moi,
Ne se verrait soupirer sous sa loi.
Puis je louais en elle toutes choses,
Son teint de lis et sa bouche de roses,
Son cœur de reine et sa grande bonté ;
Mais dessus tout je louais sa beauté,
Et la faisais si brillante et si belle,
Qu'elle effaçait toute chose auprès d'elle :

Les diamants, les perles et les fleurs,
Les plus beaux jours, les plus vives couleurs,
Le teint du ciel au lever de l'aurore,
L'aurore même et le soleil encore,
Lorsque plus clair il paraît dans les cieux ;
Mais je me tus de vous et de vos yeux,
Et retenu par un respect extrême,
Ma bouche au moins ne fit point de blasphème.
Enfin je fus écouté doucement,
Et sans dispute avoué pour amant.
Quittant pour moi sa fierté naturelle,
La belle Iris ne me fut point cruelle :
Elle approuva mes désirs et mes feux,
Elle reçut mon amour et mes vœux,
Et me fit voir toutes les apparences
Dont les amants forment leurs espérances.
J'avoue aussi qu'un si doux traitement
Fait naître en moi quelque ressentiment :
Non pas d'amour, car mon âme parjure
Ne put jamais vous faire cette injure ;
Mais d'amitié si sensible, qu'un jour
Je pensais bien la changer en amour.
Je m'efforçais de découvrir en elle
Les mêmes traits qui vous rendent si belle,
Cette douceur et ces divins appas
Dont vous donnez la vie et le trépas ;
De vos beautés la grâce incomparable,
De votre esprit la grandeur admirable,
Cet entretien si charmant et si doux :
Mais tout cela ne se trouve qu'en vous.
Je voyais bien qu'elle était animée
D'une beauté capable d'être aimée ;
Je remarquais en elle cent attraits :
Mais nullement ces flammes et ces traits,
Ces traits mortels et ces divines flammes
Dont vos beaux yeux frappent toutes les âmes.
Combien de fois, admirant vos beautés,
Ou votre grâce, ou les vives clartés
De votre esprit, ai-je dit en moi-même :
Ah ! que Philis est digne que l'on l'aime !

Et que le sort me traite durement
De m'empêcher de mourir en l'aimant !
Mais cependant je sentais en mon âme
L'effet caché d'une secrète flamme
Qui se glissait jusque dans mes os,
Troublait ma vie et m'ôtait le repos.
J'étais partout rêveur et solitaire,
Et quoi qu'Iris pitoyable pût faire
Pour adoucir ma peine et mon tourment,
Je n'en sentais aucun soulagement.
Je n'étais plus si content auprès d'elle,
Je commençais à la trouver moins belle,
Et soupirant sans connaître pourquoi,
N'étais content ni d'elle ni de moi.
Souffrais toujours, et mon âme inquiète
Ne trouvait rien pour être satisfaite.
Mais à la fin ma douleur s'augmentant,
Je vis le mal qui m'allait tourmentant ;
Je reconnus, après beaucoup de peines,
Le feu vainqueur qui brûlait en mes veines.
L'amour caché dès longtemps en mon cœur.
Avait repris sa première vigueur.
Dans vos beaux yeux il se forgea des armes,
Sur votre bouche il prit de nouveaux charmes,
Sur votre bouche où se trouve toujours
Les ris, les jeux, les grâces, les amours ;
Et se formant des traits à son usage
De tous les traits de votre beau visage,
Armé d'éclairs et de foudres puissants,
Il rengagea premièrement mes sens,
Et poursuivant plus outre sa victoire,
Avec mes sens il me prit ma mémoire,
Et, surmontant ma faible volonté,
Vit mon esprit entièrement dompté.
Lors tout à coup je revis en moi-même
Le repentir et la peur au teint blême,
Les prompts souhaits, les violents désirs,
La fausse joie et les vains déplaisirs,
Les tristes soins et les inquiétudes,
Les longs regrets, amis des solitudes.

Les doux espoirs, les bizarres pensers,
Les courts dépits et les soupirs légers,
Les désespoirs, les vaines défiances,
Et les langueurs, et les impatiences,
Et tous les biens et les maux que l'amour
Tient d'ordinaire attaché à sa cour.
Ainsi Philis, mon âme fut reprise !
Ainsi deux fois je perdis ma franchise !
Et par malheur tous les soins que j'ai pris
Pour me soumettre à l'empire d'Iris
Et l'assurer de mon amour fidèle,
N'ont rien servi qu'à me faire aimer d'elle,
Et je me vis par un sort rigoureux,
En même temps ingrat et malheureux !
Ayant à part mes douleurs et mes peines,
Il faut encor que je sente les siennes,
Et que mon cœur, sensible à la pitié,
Ait tous les maux d'amour et d'amitié.
Mais vous, pour qui je suis en ces alarmes,
Vous qui pouvez tout faire par vos charmes,
Après m'avoir causé tant de malheurs
Et fait verser tant d'inutiles pleurs,
Rendez enfin mes plaintes terminées,
Belle Philis, changez mes destinées,
Et permettez qu'après tant de tourment
Je puisse vivre heureux en vous aimant.
Que si pourtant il vous plaît que je meure
Sans jamais voir ma fortune meilleure,
Je vous l'accorde, et ne demande pas
Que vos bontés diffèrent mon trépas ;
Mais seulement qu'une mort plus humaine
Tranche mes jours et finisse ma peine :
Que ce ne soient vos injustes mépris,
Ni le regret d'avoir trop entrepris,
Ni le dépit de vous avoir servie,
Ni vos rigueurs qui m'arrachent la vie ;
Mais qu'en repos j'abandonne le jour,
Réduit en cendre et consumé d'amour.

STANCES

I

ÉCRITES SUR DES TABLETTES

Voici mon amour sur la touche :
Jugez s'il marque nettement,
Et si sa pointe se rebouche
Dans la peine et dans le tourment.
Mais en l'état où je me trouve,
Qu'est-il besoin de cette preuve,
Pour vous montrer que ma langueur
Et que ma constance est extrême ?
Ne le savez-vous pas vous-même,
Si vous m'avez touché le cœur ?
Je croirais avoir trop d'amour,
Et de vous être trop fidèle,
Si vous n'étiez qu'un peu plus belle,
Que l'astre qui donne le jour.
Mais puisque le reste du monde
N'a rien de beau qui vous seconde,
Et que tout cède au Dieu vainqueur
Que votre bel œil emprisonne,
Il ne faut pas que je m'étonne
Si vous m'avez touché le cœur.
Vous ne sauriez douter de moi,
Ni de la peine que j'endure,
Pour servir une âme trop dure :
Car la touche vous en fait foi.
Sans être donc plus recherchée,
Souffrez aussi d'être touchée,
Et dépouillez cette rigueur
Qui rend votre beauté farouche.
Je vous puis bien toucher la bouche,
Si vous m'avez touché le cœur.

II

ÉCRITES DE LA MAIN GAUCHE

SUR UN FEUILLET DES MÊMES TABLETTES
QUI REGARDAIENT UN MIROIR
MIS AU DEDANS DE LA COUVERTURE

Quand je me plaindrais nuit et jour
De la cruauté de mes peines,
Et quand du pur sang de mes veines
Je vous écrirais mon amour ;
Si vous ne voyez à l'instant
Le bel objet qui l'a fait naître,
Vous ne le pourrez reconnaître,
Ni croire que je souffre tant.
En vos yeux, mieux qu'en mes écrits,
Vous verrez l'ardeur de mon âme.
Et les rayons de cette flamme
Dont pour vous je me trouve épris.
Vos beautés vous le feront voir,
Bien mieux que je ne puis le dire ;
Et vous ne le sauriez bien lire
Que dans la glace d'un miroir.

III

Ce soir, que vous ayant seulette rencontrée,
Pour guérir mon esprit et le remettre en paix,
J'eus de vous, sans effort, belle et divine Astrée,
La première faveur que j'en reçus jamais,
Que d'attraits, que d'appas vous rendaient adorable !
Que de traits, que de feux me vinrent enflammer !
Je ne verrai jamais rien qui soit tant aimable,
Ni vous rien désormais qui puisse tant aimer.
Les charmes que l'amour en vos beautés recèle,
Etaient plus que jamais puissants et dangereux.
O dieux qu'en ce moment mes yeux vous virent belle !
Et que vos yeux aussi me virent amoureux !

La rose ne luit point d'une grâce pareille,
Lorsque pleine d'amour elle rit au soleil ;
Et l'orient n'a pas, quand l'aube se réveille,
La face si brillante et le teint si vermeil.
Cet objet qui pouvait émouvoir une souche,
Jetant par tant d'appas le feu dans mon esprit,
Me fit prendre un baiser sur votre belle bouche :
Mais, las ! ce fut plutôt le baiser qui me prit !
Car il brûle en mes os, et va de veine en veine
Portant le feu vengeur qui me va consumant.
Jamais rien ne m'a fait endurer tant de peine,
Ni causé dans mon cœur tant de contentement.
Mon âme sur ma lèvre était lors tout entière,
Pour savourer le miel, qui sur le vôtre était ;
Mais en me retirant, elle resta derrière :
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrêtait.
S'égarant de ma bouche, elle entra dans la vôtre,
Ivre de ce nectar qui charmait ma raison :
Et sans doute elle prit une porte pour l'autre,
Et ne se souvint plus quelle était sa maison.
Mes pleurs n'ont pu depuis fléchir cette infidèle,
A quitter un séjour qu'elle trouva si doux ;
Et je suis en langueur, sans repos et sans elle,
Et sans moi-même aussi, lorsque je suis sans vous.
Elle ne peut laisser ce lieu tant désirable,
Ce beau temple où l'amour est de nous adoré,
Pour entrer derechef en l'enfer misérable,
Où le ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.
Mais vous, de ses désirs unique et belle reine,
Où cette âme se plaît comme en son paradis,
Faites qu'elle retourne, et que je la reprenne
Sur ces mêmes œillets, où lors je la perdis.
Je confesse ma faute, au lieu de la défendre :
Et triste, et repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prêt de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.
Mais non, puisque ce Dieu, dont l'amorce m'enflamme,
Veut bien que vous l'ayez, ne me le rendez point ;
Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon âme,
Et ne séparez pas ce que nature a joint.

IV

SUR LE MÊME SUJET

Lorsqu'avec deux mots, que vous daignâtes dire,
Vous sûtes arrêter mes peines pour jamais,
Et qu'après m'avoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouvrîtes les cieux et me mîtes en paix :
Mille attraits, dont encor le souvenir me touche,
Couvrirent à mes yeux votre extrême rigueur ;
Tous les charmes d'amour furent sur votre bouche,
Et tous ses traits aussi passèrent en mon cœur.
Vous prîtes tout à coup une beauté nouvelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons et de feux.
Bons dieux ! ah ! que ce soir mes yeux vous virent belle !
Et que vos yeux ce soir me virent amoureux !
Le pasteur qui jugea les trois déesses nues,
Ne vit point à la fois tant de charmes secrets,
De divines beautés, de grâces inconnues,
Que j'en vis éclater en vos moindres attraits.
Je crois qu'en ce moment la reine de Cythère
Sans pas un de ses fils se trouva dans les cieux ;
Et que tous les amours abandonnant leur mère,
Etaient dedans mon âme, ou bien dedans vos yeux.
Ils brillaient dans vos yeux, et brûlaient dans mon âme,
Perçant d'un si beau feu les ombres d'alentour.
Que je vivais heureux, au milieu de la flamme !
Et que j'avais de joie, aussi bien que d'amour !
Depuis, ils ont toujours gardé la même place,
Admirant vos beautés et mon extrême foi ;
Et quoi que vous fassiez, Aminte, ou que je fasse,
Je les vois tous en vous, et je les sens en moi.
Eux qui faisaient brûler le ciel, la terre et l'onde,
Avecque tous leurs feux embrasent mon désir,
Et laissent en repos tout le reste du monde,
Pour me faire la guerre avec plus de loisir.
Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuses,
Tous les autres captifs ont du soulagement ;
Et l'air n'est plus troublé de plaintes amoureuses,
De pleurs ni de regrets, que par moi seulement.

Echo ne languit plus d'une flamme inutile ;
Daphné ne brûle plus le bel astre du jour ;
Et si le cours d'Alphée est encore en Sicile,
Ce n'est que par coutume, et non pas par amour.
Diane aux yeux de Pan n'a plus rien d'estimable ;
Neptune n'aime plus les nymphes de la mer ;
Et comme en l'univers vous êtes seule aimable,
Je suis le seul aussi qui sache bien aimer.

V

SUR SA MAITRESSE

RENCONTRÉE, EN HABIT DE GARÇON, UN SOIR DE CARNAVAL

Je sens au profond de mon âme
Brûler une nouvelle flamme,
Et laissant les autres amours
Qui tenaient mon âme en altère,
J'aime un garçon depuis trois jours,
Plus beau que celui de Cythère.
Si le but de cette pensée
A ma conscience offensée,
J'en ai déjà le châtiment :
Car le feu qui brûla Gomorrhe
Ne fut jamais si véhément
Que celui-là qui me dévore.
Mais je ne crois pas que l'on blâme
L'amoureuse ardeur dont m'enflamme
Le bel œil de ce jouvenceau ;
Ni qu'aimer d'une amour extrême
Ce que nature a fait de beau
Soit un péché contre elle-même.
Un soir que j'attendais la belle
Qui depuis deux ans m'ensorcelle,
Je vis comme tombé des cieux
Ce Narcisse, objet de ma flamme ;
Et dès qu'il fut devant mes yeux,
Je le sentis dedans mon âme.

Sa face riante et naïve
Jetait une flamme si vive,
Et tant de rayons alentour,
Qu'à l'éclat de cette lumière
Je doutai que ce fût l'Amour
Avecque les yeux de sa mère.
Mille fleurs fraîchement écloses,
Les lis, les œillets et les roses
Couvraient la neige de son teint.
Mais dessous ces fleurs entassées,
Le serpent dont je fus atteint
Avait ses embûches dressées.
Sur un front blanc comme l'ivoire,
Deux petits arcs de couleur noire
Etaient mignardement voûtés ;
D'où ce dieu qui me fait la guerre,
Foulant aux pieds mes libertés,
Triomphe sur toute la terre.
Ses yeux, le paradis des âmes,
Pleins de ris, d'attraits et de flammes,
Faisaient de la nuit un beau jour :
Astres de divines puissances,
De qui l'empire de l'Amour
Prend ses meilleures influences.
Surtout il avait une grâce,
Un je ne sais quoi qui surpasse
De l'Amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit, et qu'on ne peut dire.
Parmi tant d'ennemis rendue,
Ma liberté mal défendue
Fut sous le joug d'un étranger ;
Mon cœur se rendit à sa suite,
Et dans le fort de ce danger
Ma raison se mit à la fuite.
Sans le connaître davantage,
Ma volonté lui fit hommage
De tout ce qu'elle avait en main ;

Mais du méchant l'âme inconstante
Me trompa dès le lendemain,
Et me frustra de mon attente.
Plein de dépit et de colère,
Soudain je m'en devais défaire,
Apprenant par cette leçon
Qu'il n'avait point d'arrêt en l'âme.
Et que, sous l'habit de garçon,
Il portait le cœur d'une femme.
Toutefois, malgré cette injure,
J'en pris un plus heureux augure ;
Et je n'eusse pu croire alors
Que le ciel dont il fut l'ouvrage,
Sous le voile d'un si beau corps,
Eût mis un si mauvais courage.
Mais sa malice découverte
S'est reconnue avec ma perte,
Car depuis on ne l'a pu voir :
Le perfide a gagné la fuite,
Tenant mon cœur en son pouvoir,
Avec ma liberté séduite.
Gagné d'une sorcière flamme,
J'avais mis les clefs de mon âme
En la garde de ce voleur ;
Mais d'une malice funeste,
M'en ayant ravi le meilleur,
Il mit le feu dedans le reste.
Mais je l'aime et, quoi qu'il fasse,
Je voudrais revoir cette face,
Ce chef-d'œuvre tant estimé,
Où le ciel tout son mieux assemble ;
Et depuis j'ai toujours aimé
Une fille qui lui ressemble.
Avec les traits de son visage
Elle a sa taille et son corsage,
Sa voix, son port et sa façon,
Son doux ris, son adresse extrême ;
Enfin, sous l'habit d'un garçon,
Je l'aurais prise pour lui-même.

Ses yeux savent les mêmes charmes ;
Elle use de pareilles armes
Avec tous les mêmes attraits ;
Et crois, tant elle lui ressemble,
Qu'elle lui touche de bien près,
Et qu'ils sont alliés ensemble.

Elle connaît bien, la méchante,
La cause du mal qui m'enchante
Et qui me retient en langueur ;
Et sans doute elle pourrait dire
Quelque nouvelle de mon cœur,
Et de celui qui le retire

Car, sans avoir d'autre apparence,
Je jurerais en assurance,
A voir son visage assassin,
Et son œillade cauteleuse,
Qu'elle a sa part de ce larcin,
Et qu'elle en est la receleuse.

Amour, petit dieu qui disposes
Du règlement de toutes choses,
Et qui fais entendre les lois
Par toute la machine ronde,
Fais-moi justice à cette fois,
Toi qui fais droit à tout le monde.

Fais-moi raison de l'inhumaine
Qui retient mon cœur à la gêne,
Sans espérance d'avoir mieux ;
Mais surtout ne vois pas la belle :
Car si tu regardes ses yeux,
Je sais que tu seras pour elle.

La mauvaise me tient ravie
Mon âme, mon cœur et ma vie :
Car chez elle se vint sauver
Le voleur de cette dépouille ;
Mais j'espère tout retrouver,
Si tu permets que je la fouille.

VI

POUR MINERVE (1) EN UN BALLET

Vous qui chassiez de votre cour
Toutes les mollesses d'amour,
Et les feux dont il se conserve,
D'où vous sont ces attraits venus ?
Et depuis quand, belle Minerve,
Avez-vous les yeux de Vénus ?
Les grâces qui suivent toujours
La douce mère des Amours,
Vont à vous comme à la plus belle ;
Même ce dieu qui sait voler,
S'il vous voyait mise auprès d'elle,
Ne saurait à laquelle aller.
Si vous eussiez eu ces appas,
Lorsque vous vîntes ici-bas
Vous faire voir aux yeux d'un homme,
Sans quitter le séjour des cieux,
Vous eussiez remporté la pomme,
Au jugement de tous les dieux.
Vos charmes ont plus de pouvoir,
Que ceux que nous venons de voir
Dans l'enchantement d'une coupe ;
Ils sont bien plus forts et plus doux,
Et je ne sache en cette troupe
D'autre enchanteresse que vous.
Cette Circée, dont les démons
Aplanissent l'orgueil des monts,
Qui remplit la terre d'alarmes
Et renverse l'ordre des cieux,
A dans ses livres moins de charmes
Que vous n'en avez dans vos yeux.
Elle peut le monde troubler,
Elle fait les astres trembler,
Et bride le cours de la lune ;

(1) Mme de Saintot.

Mais vous, d'un pouvoir sans pareil,
Dans le milieu de la nuit brune,
Vous nous faites voir un soleil.
  Mille rayons ensorcelés
Sortent de vos yeux étoilés,
Qui percent sans faire ouverture ;
Et redoutée en toutes parts,
Vous faites branler la nature,
Par le moyen de vos regards.
  Aussi faudra-t-il désormais
Qu'elle vous cède pour jamais :
Car, plus docte que magicienne,
Vous méritez le manîment
D'une autre verge que la sienne,
Et qui charme plus puissamment.

VII

Je me meurs tous les jours en adorant Sylvie !
  Mais dans les maux dont je me sens périr,
    Je suis si content de mourir,
  Que ce plaisir me redonne la vie.

Quand je songe aux beautés, par qui je suis la proie
  De tant d'ennuis qui me vont tourmentant,
    Ma tristesse me rend content,
  Et fait en moi les effets de la joie.

Les plus beaux yeux du monde ont jeté dans mon âme
  Le feu divin qui me rend bienheureux ;
    Que je vive ou je meure pour eux,
  J'aime à brûler d'une si belle flamme.

Que si dans cet état quelque doute m'agite,
  C'est de penser que dans mes tourments
    J'ai de si grands contentements,
  Que cela seul m'en ôte le mérite.

Ceux qui font en aimant des plaintes éternelles,
  Ne doivent pas être bien amoureux.
    Amour rend tous les siens heureux,
  Et dans les maux couronne ses fidèles.

Tandis qu'un feu secret me brûle et me dévore,
J'ai des plaisirs à qui rien n'est égal,
Et je vois au fort de mon mal
Les cieux ouverts dans les yeux que j'adore.

Une divinité de mille attraits pourvue
Depuis longtemps tient mon cœur en ses fers ;
Mais tous les maux que j'ai soufferts,
N'égalent point le bien de l'avoir vue.

VIII

POUR Mme D'AIGUILLON

« La terre brillante de fleurs,
Fait éclater mille couleurs
D'aujourd'hui seulement connues.
L'astre du jour, en souriant,
Jette sur la face des nues
L'or et l'azur dont il peint l'orient.

« Le ciel est couvert de saphirs,
Les doux et gracieux zéphirs
Soupirent mieux que de coutume ;
L'aurore a le teint plus vermeil,
Et semble que le jour s'allume
D'un plus beau feu que celui du soleil.

« Les oiseaux aux charmantes voix,
Mieux que jamais dedans ces bois,
Se font une amoureuse guerre.
Sans doute la troupe des dieux
A quitté le ciel pour la terre,
Ou la divine Oronte est en ces lieux :

« Oronte, dont les yeux vainqueurs
Ont assujetti mille cœurs,
Dont elle refuse l'hommage ;
Qui naissant a reçu des cieux
Toutes les grâces en partage,
Et les faveurs des hommes et des dieux.

« Par la force de ses attraits,
Ces vieux troncs, ces noires forêts,
Ressentent l'amoureuse flamme :
Tout cède à des charmes si chers,
Et ses yeux qui nous ôtent l'âme,
D'un seul regard la donnent aux rochers. »

Ainsi sortant de Fontenay,
Dedans le chemin de Gournay,
Faisant des vers à l'aventure,
Suivant l'humeur qui l'emportait,
L'insensible et le froid Voiture
Parlait d'amour, comme s'il en sentait.

Les nymphes des eaux et des bois,
Ecoutant sa dolente voix,
Ne purent s'empêcher de rire ;
Mais un faune qui l'entendit,
Aux dryades se prit à dire :
« Possible est-il plus vrai qu'il ne le dit. »

IX

POUR Mlle DE BOURBON

Belle déesse que j'adore,
Ne pleurez pas si longuement ;
Si les perles se font des larmes de l'aurore,
Vous perdrez un trésor bien inutilement.

Ces larmes me rendraient trop heureux et trop riche
Si vous les répandiez pour moi :
Vous perdrez pour une babiche,
Des pleurs qui suffiraient pour racheter un roi.

Celle qui vous ressemble hormis qu'elle est moins belle,
Et qui dedans le ciel s'appelle
Du nom qui vous convient si bien,
Jette quelques soupirs de sa divine bouche,
Et pleure les matins en sortant de sa couche ;
Mais c'est pour un amant, et non pas pour un chien.

Si vous voulez pleurer comme elle,
Il faut devenir moins cruelle :
Employez mieux votre amitié,
Et pleurez sur tant que nous sommes ;
Mais d'une bizarre pitié
Ne pleurez pas les chiens, vous qui tuez les hommes !

X

A LA LOUANGE D'UN SOULIER D'UNE DAME (1)

Moi, qui fus pris ce carême
Et qui me vis au pouvoir
D'un beau soulier jaune et noir,
Que j'aimais plus que moi-même,
Je suis maintenant en feu
Pour un soulier noir et bleu.
Comme un criminel qu'on mène
Où son destin l'a réduit,
A la bastille conduit
Sortant du bois de Vincenne :
Ainsi mon cœur prisonnier
Va de soulier en soulier.
Le pied, qui cause ma peine
Et qui me tient sous sa loi,
Ce n'est pas un pied de roi,
Mais plutôt un pied de reine :
Car je vois dans l'avenir
Qu'il le pourra devenir (2).
Sur ce beau pied la nature,
Admirable en ses effets,
A su bâtir un palais
De divine architecture,
Où se trouvent tous les dieux
Mieux logés que dans les cieux.

(1) Mme d'Aiguillon.
(2) Richelieu caressa un moment le projet de marier sa nièce à Monsieur.

C'est un grand temple d'ivoire
Plein de grâce et de beauté,
En quelque lieu marqueté
D'une ébène douce et noire,
Qui sert en ce lieu si beau
Comme d'ombre en un tableau.
Deux flambeaux incomparables,
Plus brillants que le soleil,
Par un éclat sans pareil
Et des rayons favorables,
Rendent les cieux d'alentour
Pleins de lumière et d'amour.
La nef de cet édifice
Est pleine d'un jour très pur,
Mais le chœur en est obscur
Et fait par tel artifice,
Que les yeux les plus perçants
Ne pénètrent point dedans.
Tout ce que la terre et l'onde
Produisent de précieux,
Tout ce qu'on voit dans les cieux
Et qui paraît dans le monde.
Est fait imparfaitement ·
Au prix de ce bâtiment.
Mais un personnage antique,
Parent de Nostradamus,
M'a dit, en termes confus.
Que ce temple magnifique,
Pour être plus exhaussé,
Sera bientôt renversé.

XI

A UNE DEMOISELLE

QUI AVAIT LES MANCHES DE SA CHEMISE RETROUSSÉES ET SALES

Vous, qui tenez incessamment
Cent amants dedans votre manche.
Tenez-les au moins proprement
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez bien avec raison,
Usant des droits de la victoire,
Mettre vos galants en prison,
Mais qu'elle ne soit pas si noire.
Mon cœur qui vous est si dévot,
Et que vous réduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot,
Comme un prisonnier qu'on va pendre.
Est-ce que brûlant nuit et jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée.

XII

SUR UNE DAME

DONT LA JUPE FUT RETROUSSÉE EN VERSANT DANS UN CARROSSE A LA CAMPAGNE (1)

Philis, je suis dessous vos lois,
Et sans remède à cette fois
Mon âme est votre prisonnière,
Mais sans justice et sans raison
Vous m'avez pris par le derrière :
N'est-ce pas une trahison ?
Je m'étais gardé de vos yeux ;
Et ce visage gracieux
Qui peut faire pâlir le nôtre
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoi je ne me gardais pas.
D'abord, il se fit mon vainqueur,
Ses attraits percèrent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie ;
Et le méchant, en cet état,
S'était caché toute sa vie
Pour faire cet assassinat.

(1) Mlle de Marolles.

Il est vrai que je fus surpris ;
Le feu passa dans mes esprits,
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'amour,
Quand il vit votre cu sur l'herbe
Faire honte aux rayons du jour.

Le soleil, confus dans les cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arrière,
Son feu ne servant plus de rien ;
Mais, ayant vu votre derrière,
Il n'osa pas montrer le sien.

En découvrant tant de beautés
Les Sylvains furent enchantés ;
Et Zéphire voyant encore
D'autres appas que vous avez,
Même en la présence de Flore,
Vous baisa ce que vous savez.

La rose, la reine des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs ;
De crainte l'œillet devint blême,
Et Narcisse, alors convaincu
Oublia l'amour de soi-même
Pour se mirer en votre cu.

Aussi rien n'est si précieux :
Et la clarté de vos beaux yeux,
Votre teint qui jamais ne change,
Et le reste de vos appas
Ne méritent point de louange,
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux :
Car il est farouche à merveilles ;
Il est dur comme un diamant ;
Il est sans yeux et sans oreilles,
Et ne parle que rarement.

Mais je l'aime, et veux que mes vers
Par tous les coins de l'univers
En fassent vivre la mémoire,

Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cu qui fut jamais.
  Philis, cachez bien ses appas :
Les mortels ne dureraient pas
Si ces beautés étaient sans voiles.
Les dieux qui règnent dessus nous,
Assis là-haut sur les étoiles,
Ont un moins beau siège que vous.

XIII

POUR Mme DU VIGEAN

(Fragment)

  La plus adorable personne
Qui se trouve dans l'univers,
Et pour qui le fils de Latone
Ne ferait pas d'assez beaux vers,
Aminte, la gloire du monde,
L'amour de la terre et de l'onde,
De cet agréable séjour
Occupe la place première,
Et le remplit d'une lumière
Plus belle que celle du jour.
  Les Amours sont à ses côtés,
Sages, retenus et modestes,
Avecque les désirs célestes
Qui méprisent les voluptés :
Devant cette beauté sévère,
Que le vice même révère,
Ils n'oseraient paraître nus,
Et, n'ayant plus rien de profane,
Ils la craignent comme Diane,
Et la servent comme Vénus.

XIV

A LA REINE ANNE D'AUTRICHE (1)

Je pensais que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs ;
Mais que vous étiez plus heureuse,
Lorsqu'on vous voyait autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse ;
La rime le veut toutefois.
Je pensais que ce pauvre amour
Qui vous prêta jadis ses armes,
Est banni loin de votre cour,
Lui, son arc, ses traits et ses charmes ;
Et ce que je puis profiter
En passant près de vous ma vie,
Si vous pouvez si mal traiter
Un qui vous a si bien servie.
Je pensais, — nous autres poètes,
Nous pensons extravagamment —
Ce que dans l'état où vous êtes
Vous feriez, si dans ce moment
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckinghan,
Et lequel serait en disgrâce,
De lui, ou du père Vincent (2).
Je pensais si le cardinal,
Je dis celui de la Valette,
Pouvait voir l'éclat sans égal
Dans lequel maintenant vous ête,

(1) « Pendant le séjour de la reine à Ruel, un jour qu'elle se promenait dans les jardins en calèche, elle remarqua que Voiture rêvait en se promenant... La reine lui demanda à quoi il pensait. Alors Voiture, sans beaucoup y songer, fit des vers *burlesques* à la reine, qui étaient plaisants et hardis. » Mme de Motteville (*Mémoires*, t. I).

(2) Vincent de Paul.

J'entends celui de la beauté —
Car, auprès, je n'estime guère,
Cela soit dit sans vous déplaire,
Tout celui de la Majesté —
Que tant de charmes et d'appas
Qui naissent partout sous vos pas,
Et vous accompagnent sans cesse,
Le feraient pour vous soupirer,
Et que madame la Princesse (1)
Aurait beau se désespérer.

Je pensais à la plus aimable
Qui fut jamais dessous les cieux,
A l'âme la plus admirable
Que formèrent jamais les dieux ;
A la ravissante merveille
D'une bouche ici sans pareille,
La plus belle qu'on vit jamais ;
A deux pieds gentils et bien faits
Où le temple d'Amour se fonde ;
A deux incomparables mains
A qui le ciel et les destins
Ont promis le sceptre du monde ;
A cent appas, à cent attraits,
A cent mille charmes secrets,
A deux beaux yeux remplis de flamme
Qui rangent tout dessous leurs lois.
Devinez sur cela, madame,
Et dites à quoi je pensais.

(1) Madame la Princesse, mère du grand Condé.

SONNETS

I

Sous un habit de fleurs, la Nymphe que j'adore
L'autre soir apparut si brillante en ces lieux,
Qu'à l'éclat de son teint et celui de ses yeux,
Tout le monde la prit pour la naissante aurore.
La terre en la voyant fit mille fleurs éclore,
L'air fut partout rempli de chants mélodieux,
Et les feux de la nuit pâlirent dans les cieux,
Et crurent que le jour recommençait encore.
Le soleil qui tombait dans le sein de Thétis,
Rallumant tout à coup ses rayons amortis,
Fit tourner ses chevaux pour aller après elle,
Et l'empire des flots ne l'eût su retenir ;
Mais la regardant mieux, et la voyant si belle,
Il se cacha sous l'onde et n'osa revenir.

II (1)

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie :
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.
Dès longtemps je connais sa rigueur infinie ;
Mais pensant aux beautés, pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.
Quelquefois ma raison par de faibles discours
M'incite à la révolte et me promet secours ;
Mais lorsqu'à mon besoin je veux me servir d'elle,

(1) De son côté, Benserade avait fait le sonnet de Job. Les pièces des deux poètes partagèrent la cour et la ville en partis ennemis, les uns tenant pour Voiture, c'étaient les Uranistes ; les autres, les Jobelins, tenant pour Benserade.

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

III

Belles fleurs, dont je vois ces jardins embellis,
Chastes nymphes, l'amour et le soin de l'aurore,
Innocentes beautés que le soleil adore,
Dont l'éclat rend la terre et les cieux anoblis,
Allez rendre l'hommage au beau teint de Philis :
Nommez-la votre reine, et confessez encore
Qu'elle est plus éclatante et plus belle que Flore,
Lorsqu'elle a plus d'œillets, de roses et de lis.
Quittez donc sans regret ces lieux et vos racines,
Pour voir une beauté dont les grâces divines
Blessent les cœurs des dieux d'inévitables coups :
Et ne vous fâchez point, si vous mourez pour elle.
Aussi bien la cruelle
Fera bientôt mourir tout le monde après vous.

IV

L'autre jour, au palais des cieux,
En une fête solennelle,
Où la triomphante Cybèle
Traitait ensemble tous les dieux,
Après maints discours sérieux,
Sur la régence universelle,
Tout en rond la troupe immortelle
Prit du nectar délicieux.
Lors on proposa par la table,
Laquelle était plus souhaitable
Ou d'Angélique (1) ou de Cypris :
Les dieux furent pour la pucelle,
Et Vénus, la mère des ris,
N'eut que Mome et Vulcain pour elle.

(1) Mlle Paulet.

V (1)

Des portes du matin l'amante de Cephale,
Ses roses épandait dans le milieu des airs,
Et jetait sous les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur, qu'en naissant elle étale.
Quand la Nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers,
Et remplissait de feux la rive orientale,
Le soleil se hâtant pour la gloire des cieux,
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.
L'onde, la terre et l'air s'allumaient à l'entour :
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis était l'astre du jour.

VI

AU CARDINAL MAZARIN

SUR LA COMÉDIE DES MACHINES (2)

Quelle docte Circé, quelle nouvelle Armide
Fait paraître à nos yeux ces miracles divers?
Et depuis quand les corps, par le vague des airs,
Savent-ils s'élever d'un mouvement rapide?
Où l'on voyait l'azur de la campagne humide,
Naissent des fleurs sans nombre et des ombrages verts.
Des globes étoilés les palais sont ouverts,
Et les gouffres profonds de l'empire liquide.
Dedans un même temps nous voyons mille lieux,
Des ports, des ponts, des tours, des jardins spacieux,
Et dans un même lieu cent scènes différentes.
Quels honneurs te sont dus, grand et divin prélat,
Qui fais que désormais tant de faces changeantes
Sont dessus le théâtre, et non pas dans l'Etat !

(1) C'est le sonnet célèbre de la *Belle Matineuse*, imité d'Annibal Caro.

(2) Il s'agit d'un opéra en vers italien, *Orphée et Eurydice*, que le cardinal fit représenter en 1647.

RONDEAUX

I

Ma foi, c'est fait de moi : car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau.
Cela me met en une peine extrême.
Quoi ! treize vers, huit en *eau*, cinq en *ème* !
Je lui ferais aussitôt un bateau.
En voilà cinq pourtant en un monceau.
Faisons en huit, en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratagème :
Ma foi, c'est fait.
Si je pouvais encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau.
Mais cependant je suis dedans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième,
En voilà treize ajustés au niveau :
Ma foi c'est fait !

II

Ma foi, que d'un fin diamant
Pris au trésor du firmament,
Ce dieu, qui tant de mal me dresse,
Fit d'une main pleine d'adresse,
Pour durer éternellement,
Par vos rigueurs se va limant :
Car vous passez infiniment,
En dureté, je le confesse,
Ma foi.
Je suis las de tant de tourment,
Et veux bien être votre amant,
Si vous m'êtes bonne maîtresse ;
Mais si voulez que je vous laisse
Je le ferai fort librement,
Ma foi.

III

D'un buveur d'eau, comme avez débattu,
Le sang n'est pas de glace revêtu,
Mais si bouillant et si chaud au contraire,
Que chaque veine est en eux une artère
Pleine de sang, de force et de vertu.
Le feu par l'eau faiblement combattu,
Croissant sa force, au lieu d'être abattu,
Va redoublant la chaleur ordinaire
D'un buveur d'eau.
Toujours de preux le renom ils ont eu ;
Ils ont l'estoc bien ferme, et bien pointu ;
Chauds en amour, et plus chauds en colère :
Si que ferez fort bien de vous en taire,
Qu'un de ces jours vous ne soyez battu
D'un buveur d'eau.

IV

Un buveur d'eau, pour aux dames complaire,
Suivant l'amour dont le seul feu l'éclaire,
Se voit toujours sobre, courtois et doux,
Et ne sauriez sitôt boire dix coups,
Qu'encor plutôt il ne le puisse faire.
Vénus, d'Amour la gracieuse mère,
Naquit de l'eau sur les bords de Cythère :
Aussi son fils favorise sur tous,
Un buveur d'eau.
Il entend mieux ses lois et son mystère ;
Il sait jouir, et discret sait se taire ;
A le rein ferme, et fermes les genoux ;
Et trente-six ivrognes comme vous,
Ne valent pas, en l'amoureuse affaire,
Un buveur d'eau.

V

Vous l'entendez mieux que je ne pensais !
Si quelque amant bien disant et matois,

Vous croit payer, en vous nommant son âme,
C'est du latin qui passe votre gamme,
Vous n'entendez des termes si courtois.
Mais s'il en vient, qui dise à haute voix,
Qu'il veut prouver, fût-il Turc ou Anglais,
Par beaux effets la grandeur de sa flamme,
Vous l'entendez.
« Je donnerai telle somme par mois,
Outre cela, joyaux, perles de choix,
Satin velours, à souhait, à madame. »
Cet entretien vous charme et vous enflamme;
C'est dire d'or, et parler bon françois:
Vous l'entendez.

VI

Chez la Coiffier (1) une demi-douzaine
Des nourrissons de l'enfant de Silène
Se trouveront ce soir assurément.
N'y manquez pas, diable emporte qui ment,
L'affaire est faite, et la chose certaine.
Vous y verrez une table bien pleine:
Tous les poissons jusques à la baleine
Iront ce soir, voguant horriblement,
Chez la Coiffier.
Nous chanterons jusqu'à perte d'haleine:
Nous y dirons mille bons mots sans peine.
Car là Phébus est en son élément,
Et si ces vers ne coulent doucement,
Nous en ferons d'une meilleure veine,
Chez la Coiffier.

VII

Dedans ces prés herbus et spacieux,
Où mille fleurs semblent sourire aux cieux,
Je viens, blessé d'une atteinte mortelle,
Pour soulager le mal qui me martèle,

1. Très probablement une pâtissière fameuse.

Et divertir mon esprit par mes yeux.
Mais contre moi mon cœur séditieux
Me donne plus de pensers soucieux,
Que l'on ne voit de brins d'herbe nouvelle
Dedans ces prés.
De ces tapis le pourpre précieux,
De ces ruisseaux le bruit délicieux,
De ces vallons la grâce naturelle,
Blesse mes sens, me gêne et me bourrelle,
Ne voyant pas ce que j'aime le mieux,
Dedans ces prés.

VIII

Mon âme, adieu : quoique le cœur m'en fende
Et que l'amour de partir me défende,
Ce traître honneur veut, pour me martyrer,
Par un départ nos deux cœurs déchirer,
Et de laisser ton bel œil me commande.
Je ne veux pas qu'en larmes tu t'épande,
Et sans qu'en rien ton amour appréhende,
Dis-moi gaîment, sans plaindre et soupirer :
Mon âme, adieu.
Car je te laisse et je te recommande
De mon esprit la partie la plus grande,
Sans plus vouloir jamais la retirer :
Car rien que toi je ne puis désirer,
Et veux t'aimer jusqu'à ce que je rende
Mon âme, adieu.

IX

Trois jours entiers, et trois entières nuits,
Bien lentement se sont passés depuis
Que j'ai perdu la clarté souveraine
De deux soleils, les beaux yeux de ma reine,
Par qui les miens voulaient être conduits.
Sans leur objet je pleure et je ne puis
Trouver remède au tourment où je suis,

Et chaque instant me dure, en cette peine,
Trois jours entiers.
Triste et rêveur, du penser je la suis,
Pour la chercher moi-même je me fuis,
Et si le sort bientôt ne me ramène
Les doux appas de ma belle inhumaine,
Je ne saurais plus vivre en ces ennuis
Trois jours entiers.

X

Ou vous savez tromper bien finement,
Ou vous m'aimez assez fidèlement :
Lequel des deux, je ne le saurais dire ;
Mais cependant je pleure et je soupire,
Et ne reçois aucun soulagement.
Pour votre amour j'ai quitté franchement
Ce que j'avais acquis bien sûrement :
Car on m'aimait, et j'avais quelque empire
Où vous savez.
Je n'attends pas tout le contentement
Qu'on peut donner aux peines d'un amant,
Et qui pourrait me tirer de martyre :
A si grand bien mon courage n'aspire ;
Mais laissez-moi vous toucher seulement
Où vous savez.

XI

Le soleil ne voit ici-bas
Rien qui se compare aux appas
Dont Philis nos sens ensorcelle ;
Son air n'est pas d'une mortelle,
Sa bouche, ses mains, ni ses bras.
Ses beaux yeux causent cent trépas ;
Ils éclairent tous ces climats,
Et portent en chaque prunelle
Le soleil.
Tout son corps est fait par compas ;
La grâce accompagne ses pas ;

Enfin Vénus n'est pas si belle,
Et n'a pas si bien faites qu'elle
Les beautés qui ne voyent pas
Le soleil.

XII

Tout beau corps, toute belle image,
Sont grossiers auprès du visage
Que Philis a reçu des cieux :
Sa bouche, son ris et ses yeux
Mettent tous les cœurs au pillage.
Sa gorge est un divin ouvrage ;
Rien n'est si droit que son corsage ;
Enfin elle a, pour dire mieux,
Tout beau.
Parmi tout ce qui plus m'engage,
Est un certain petit passage,
Qui vermeil et délicieux...
Mais ce secret est pour les dieux ;
Ma plume, changeons de langage,
Tout beau.

XIII

POUR Mlle DE BOURBON
QUI AVAIT PRIS MÉDECINE

Cinq ou six fois cette nuit en dormant,
Je vous ai vue en un accoutrement,
Au prix duquel rien ne me saurait plaire ;
La jupe était d'une opale très claire,
Et votre robe était un diamant.
Rien n'est si beau dessous le firmament ;
L'astre du jour brille moins clairement,
Et vous passiez sa lumière ordinaire
Cinq ou six fois.
Que le sommeil nous trompe vainement !
Par aventure, en ce même moment,

Vous vous trouviez en état bien contraire.
Mais à propos, comment va cette affaire?
Avez-vous bien été tout doucement,
Cinq ou six fois.

XIV

Si haut je veux louer Sylvie,
Que toute autre en meure d'envie:
Sa personne est pleine d'appas,
Les amours naissent sur ses pas,
Et c'est par eux qu'elle est servie.
De cent vertus elle est suivie,
Son cœur tient mon âme ravie,
Et les conquérants ne l'ont pas
Si haut.
Quoique mon amour m'y convie,
Ma langue au secret asservie
N'ose parler d'un certain cas;
Je dirai seulement tout bas,
Que je n'en vis un de ma vie
Si haut.

XV

Pour le moins votre compliment
M'a soulagé dans ce moment;
Et dès qu'on me l'est venu faire,
J'ai chassé mon apothicaire,
Et renvoyé mon lavement.
Vous m'avez guéri promptement:
Vos mots coulent si doucement,
Que chacun d'eux vaut un clystère.
Pour le moins.
Vous me deviez ce traitement:
Car je vous aime uniquement;
Et même depuis cette affaire,
C'est un peu plus qu'à l'ordinaire:
Cela veut dire infiniment,
Pour le moins.

XVI

On me l'a dit, mademoiselle,
Que tous nos cœurs vous retenez.
Pensez-vous, pour votre beau nez,
Mettre sur nous une gabelle?
Vous êtes fort bonne et fort belle,
Et crois que vous êtes pucelle,
On me l'a dit.
Mais il faut être moins rebelle,
Et ne point faire de querelle
Aux amants que vous surprenez :
Vous en tenez d'emprisonnés,
Et vous leur êtes trop cruelle,
On me l'a dit.

XVII

En cas d'amour, il ne faut jamais être
Faible ni lent ; mais faut toujours paraître
Prompt, vigoureux, soumis entièrement,
Pleurer, gémir, servir fidèlement,
Donner beaucoup, et de peu se repaître.
Quant est de moi, si je me sais connaître
N'étant avare, audacieux, ni traître,
Je devrais bien réussir aisément,
En cas d'amour.
J'ai quelque esprit, et l'on me tient grand maître
En ces poulets que les amants font naître ;
Je fais des vers assez passablement,
Et quelquefois je parle galamment ;
Mais après tout je suis un pauvre prêtre
En cas d'amour.

XVIII

Si vous vouliez qu'on vous parlât d'amour,
Je vous ferais cent rondeaux chaque jour :
Car je vous aime, et mon âme dolente
Toutes les nuits est pour vous miaulante.

Et l'on l'entend en chaque carrefour.
Vous pouvez tout sur monsieur de Tricour,
Et l'on m'a dit que M. de Beaujour
Pour votre amour aurait l'âme brûlante,
Si vous vouliez.
Les deux beautés qui règnent au faubourg,
Et celle-là du Petit-Luxembourg,
N'échauffent point mon humeur froide et lente ;
Mais de vos yeux l'ardeur étincelante
M'embraserait, cela s'entend toujours
Si vous vouliez.

XIX

Je ne saurais faire cas d'un amant
Qu'autre que moi gouverne absolument :
Car chacun sait que j'aime trop l'empire.
Ce n'est ainsi qu'il me fallait écrire ;
Vous n'y savez que le haut allemand.
Je veux qu'on soit à moi parfaitement,
Et, quand je fais quelque commandement,
Je n'entends pas que l'on vienne me dire :
Je ne saurais.
Je vous rendrai le même compliment ;
Et quelque jour quand voudrez longuement
Veiller ici, je vous dirai sans rire :
Ma mère entend que chacun se retire ;
Ne pensez pas m'arrêter un moment ;
Je ne saurais.

XX

L'amour qui de tous sens me prive,
Fit ma raison votre captive :
Quand un soupçon pris par malheur
Me combla l'esprit de douleur
Et d'une tristesse excessive.
Une humeur jalouse et craintive
Se mit dans mon âme plaintive,

Et pensa chasser de mon cœur
L'amour.
Mais si jamais cela m'arrive
Je consens que l'on me poursuive
Par toute sorte de rigueur.
Je ne veux plus vivre en langueur :
Meure la jalousie, et vive
L'amour.

XXI

Penser que, pour ne vous déplaire,
Je me veuille jamais distraire
D'un dessein où j'ai tant de droit,
C'est être injuste en mon endroit,
Et de plus un peu téméraire.
Philis depuis deux ans m'éclaire ;
Elle est mon ange tutélaire ;
Je l'aime plus qu'on ne saurait
Penser.
Je vous demande en cette affaire,
Pardon de vous être contraire.
Un autre s'en contenterait :
Cependant, vous faites le froid.
Ma foi c'est trop : allez vous faire
Penser.

XXII

Pour vos beaux yeux, qui me vont consumant,
L'amour n'a point de peine et de tourment,
De feu cuisant ni de cruel martyre
Que de bon cœur je ne voulusse élire,
Et qu'on ne doive endurer doucement.
Tout l'univers n'a rien de si charmant ;
Et s'il était sous mon commandement,
Je quitterais volontiers son empire
Pour vos beaux yeux.
Toute la cour vous sert également ;
Mais quant à moi si je vais vous aimant,

Ne croyez pas que par là je désire
Cette faveur où tout le monde aspire :
Car je vous aime et vous sers seulement
Pour vos beaux yeux.

XXIII

Pour vous servir, j'ai pu me dégager
D'une autre amour, et désire changer
Un logement qui pourrait me suffire ;
Et sans prévoir si mon sort serait pire,
Je n'ai point eu regret de déloger.
En quatre jours j'ai su déménager ;
Dessous vos lois j'ai voulu me ranger,
Et quitterais derechef un empire,
Pour vous servir.
Mais si cela ne peut vous obliger,
Je changerai sans beaucoup m'affliger :
Car j'ai le cœur tout fait comme de cire,
Doux et traitable, et, s'il faut vous le dire,
Je suis volage, inconstant et léger,
Pour vous servir.

XXIV

Six rois prièrent l'autre jour
Tyrcis de leur faire la cour ;
Mais il soufflait un vent de bise
Qui perçait jusqu'à la chemise :
Cela le fit demeurer court.
Il a le ventre d'un tambour,
Ce qui le rend tant soit peu lourd,
Et fait que parfois il méprise
Six rois.
Il ne fait point cas de l'amour ;
Quand on l'appelle il fait le sourd ;
Mais pour prêter son entremise
En quelque fâcheuse entreprise,
Il ne le ferait jamais pour
Six rois.

XXV

A vous ouïr Chapelain chapeler,
J'ai bien jugé que vous vouliez quereller.
Et que de plus vous êtes téméraire,
Quand vous osez un si grand adversaire
Sans plus de force au combat appeler.
Lorsque sa plume au ciel le fait voler,
Qu'avec les dieux il ose se mêler,
Penseriez-vous qu'il se voulût distraire
A vous ouïr ?
Ne prétendez ainsi vous signaler,
Vous ne sauriez ses efforts égaler ;
Croyez-moi donc, laissez-le dire et faire,
Et quand il parle, apprenez à vous taire...
Car par justice à lui convient parler,
A vous, ouïr.

XXVI

A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL DE BASSOMPIERRE

Un petit mot qu'on m'a porté
De votre part m'a conforté,
Et m'a fait reprendre la lime
Pour faire encore quelque rime,
En étant par vous exhorté.
Je ne comprends votre bonté,
Et crois avec difficulté
Qu'un si grand esprit en estime
Un petit.
Je vous le dis sans vanité :
Le mien est bien fort limité :
Mais le cœur est net et sans crime,
Et possible assez magnanime.
Aimez-moi donc par charité
Un petit.

XXVII

AU MÊME

Dans la prison qui vous va renfermant,
Votre grande âme agit incessamment,
Et ce divin esprit que rien n'enserre
Vole partout, sans erreur toujours erre,
S'étend, s'élève et va plus aisément.
Vous parcourez l'un et l'autre élément,
Vous pénétrez jusques au firmament,
Et visitez le ciel, l'onde et la terre
Dans la prison.
Vous ne gênez votre cœur vainement ;
Vous connaissez et voyez sainement
Tout ce qui brille et qui n'est que de verre ;
Vous possédez la paix durant la guerre :
C'est être heureux et libre entièrement
Dans la prison.

XXVIII

RÉPONSE A UN DÉFI. — A M. GODEAU

Comment un galant et brave chevalier,
Vous m'appelez en combat singulier
D'amour, de vers et de prose polie ;
Mais à si peu mon cœur ne s'humilie :
Je ne vous tiens que pour un écolier.
Et fussiez-vous brave, docte et guerrier.
En cas d'amour n'aspirez au laurier :
Rien ne déplaît à la belle Julie
Comme un galant.
Quittez l'amour, ce n'est votre métier ;
Faites des vers, traduisez le Psautier :
Votre façon d'écrire est fort jolie.
Mais gardez-vous de faire de folie,
Ou je saurai, ma foi, vous châtier
Comme un galant.

XXIX

AU MÊME

Vous parlez comme un Scipion,
Et si vous n'êtes qu'un pion,
D'un mot je vous pourrais défaire ;
Mais une palme si vulgaire
N'est pas pour un tel champion.
Je vous le dis sans passion,
N'ayez point de présomption,
Et songez de quelle manière
Vous parlez !
Eussiez-vous le corps d'Orion,
Avecque la voix d'Arion,
Devant moi vous vous devez taire.
Ne craignez-vous point ma colère ?
Qu'est-ce là, petit embrion ?
Vous parlez !

XXX

En bon Français politique et dévot
Vous discourez plus grave qu'un magot ;
Votre chagrin de tout se formalise,
Et l'on dirait que la France et l'Eglise
Tournent sur vous, comme sur leur pivot.
A tous propos vous faites le bigot,
Pleurant nos maux avecque maint sanglot ;
Et votre cœur espagnol se déguise
En bon Français.
Laissez l'Etat et n'en dites plus mot ;
Il est pouvu d'un très bon matelot ;
Car s'il vous faut parler avec franchise,
Quoique sur tout votre esprit subtilise,
On vous connaît, et vous n'êtes qu'un sot
En bon Français.

CHANSONS

I

SUR UNE BELLE VOIX

Lorsque Bélise veut chanter,
Et que le bruit, pour l'écouter,
Est d'accord avec le silence,
L'esprit, plein de contentement,
S'abandonne au ravissement,
Et suit de ce transport la douce violence.

L'âme qui se veut émouvoir
Cède à l'agréable pouvoir
De sa voix pleine de merveilles,
Et pour mieux ouïr ses accents,
Elle quitte les autre sens
Et se vient toute rendre à celui des oreilles.

Chère peine des matelots,
Ecueil agréable des flots,
Mort ensemble douce et cruelle,
Sirènes, filles d'Achelois,
Cessez de nous vanter vos voix,
Car celle de Bélise est plus douce et plus belle.

Votre chant autrefois perdait
Le nocher qui vous entendait;
Son plaisir était son naufrage:
Mais la voix de cette beauté,
Dont tout le monde est enchanté,
Est bien moins périlleuse et plaît bien davantage.

Elle peut charmer les douleurs,
Et des plus sensibles malheurs
Oter la funeste pensée;

Elle donne un plaisir parfait,
Et n'en être point satisfait
Est manquer de raison, ou bien l'avoir blessée.

Le plaisant murmure des eaux,
L'agréable chant des oiseaux,
Les luths d'Amphion et d'Orphée,
Un rossignol et ses appas,
Un cygne proche du trépas
Dressent à cette voix un superbe trophée.

La belle musique des cieux,
Et ce qu'à la table des dieux
Apollon chante sur sa lyre,
Les divins concerts des neuf sœurs
Cèdent à ses moindres douceurs ;
Et ma muse se tait ne pouvant bien les dire.

II (1)

Mes yeux, quel crime ai-je commis
Qui vous rende mes ennemis,
Et qui vous oblige à me nuire ?
Pourquoi cherchez-vous en tous lieux,
Vous par qui je me dois conduire,
L'objet qui seul me peut détruire ?
Quel mal vous ai-je fait, mes yeux ?

Vous savez bien que vos plaisirs
M'ont coûté cent mille désirs,
Et qu'ils sont auteur de ma peine ;
Et contre moi séditieux,
Charmés de l'éclat qui vous mène,
Vous ne voulez voir que Climène :
Quel mal vous-ai-je fait mes yeux ?

Loin d'elle vous mourez d'ennui,
Et moi je ne meurs aujourd'hui
Qu'à cause que vous l'avez vue ;

(1) Imité de l'espagnol, de Cristoval.

Les fers vous semblent glorieux
Sous qui mon âme est abattue ;
Vous aimez celle qui me tue :
Quel mal vous-ai-je fait mes yeux ?

Vous m'apprenez que ses beautés
Passent les célestes clartés,
Que des nuits la blanche courrière
Luit d'un éclat moins radieux,
Et qu'au milieu de sa carrière
Le soleil a moins de lumière :
Quel mal vous ai-je fait mes yeux ?

C'est vous qui donnez le poison
Qui chasse ma faible raison,
Qu'en vain maintenant je réclame ;
Et vous qui trop audacieux
Jetez le désordre en mon âme,
La perdez, la mettez en flamme :
Quel mal vous ai-je fait mes yeux ?

III

L'Amour sous sa loi
N'a jamais eu d'amant plus heureux que moi ;
Béni soit son flambeau,
Son carquois, son bandeau !
Je suis amoureux,
Et le ciel ne voit point d'amant plus heureux.

Mes jours et mes nuits
Ont bien peu de repos et beaucoup d'ennuis ;
Je me meurs de langueur,
J'ai le feu dans le cœur,
Je suis, etc.

Mortels déplaisirs,
Qui venez traverser mes justes désirs,
Je ne crains point vos coups :
Car enfin malgré vous
Je suis, etc.

A tous ses martyrs
L'Amour donne en leurs maux de secrets plaisirs :
Je chéris ma douleur,
Et dedans mon malheur,
Je suis, etc.

Les yeux qui m'ont pris
Payeraient tous mes maux avec un souris :
Tous leurs traits me sont doux,
Même dans leur courroux :
Je suis, etc.

Cloris eut des cieux,
En naissant, la faveur et l'amour des dieux :
Je la veux adorer
Et sans rien espérer,
Je suis, etc.

Souvent le dépit
Peut bien pour quelque temps changer mon esprit,
Je maudis sa rigueur,
Mais au fond de mon cœur
Je suis, etc.

Etant dans les fers
De la belle Chloris, je chantai ces vers ;
Maintenant d'un sujet
Mille fois plus parfait,
Je suis, etc.

La seule beauté
Qui soit digne d'amour tient ma liberté,
Et je puis désormais
Dire mieux que jamais :
Je suis, etc.

IV

Je me tais et me sens brûler :
Car l'objet qu'adore mon âme
Est si parfait que je n'en puis parler,
Sans faire voir à tous le sujet de ma flamme.

Si je dis que dans l'univers
Celle pour qui je meurs n'eut jamais de pareille,
Qu'elle est de tous les yeux l'amour et la merveille,
Qui ne devinera la beauté que je sers?

Si je dis que dans ses beaux yeux
Cet archer qui m'y fait la guerre
Forge des traits qu'il garde pour les dieux,
Méprisant désormais tous les cœurs de la terre;
Et que, dans le fort des hivers,
Quand la rigueur du froid efface toutes choses,
Son teint paraît toujours plein de lis et de roses,
Qui ne devinera la beauté que je sers?

Que si je parle dignement
De son esprit incomparable,
Dont la grandeur partage également
Avecque sa beauté le titre d'adorable;
Si je puis dépeindre en mes vers
Combien son âme est grande, et généreuse, et belle,
Et tant de qualités qu'on ne trouve qu'en elle,
Qui ne devinera la beauté que je sers?

Mais, sans parler de sa beauté,
De son esprit ni de ses charmes,
Si je décris comme sa cruauté
Méprise désormais les soupirs et les larmes:
Et que ceux qui sont dans ses fers
N'en reçurent jamais un regard favorable,
Que le ciel n'en voit point de plus inexorable,
Qui ne devinera la beauté que je sers?

V

Les trois plus grandes déesses,
Dont Pâris sut le débats,
Ont disputé des appas
Contre une de nos princesses (1);

---

1) Mme la Princesse.

Mais, en voyant sa beauté,
Vénus même l'a quitté.

Les Grâces ont eu querelle
Sur qui tient le premier rang,
Et qui vient de meilleur sang,
D'elles ou Mademoiselle (1) :
Tout le ciel sollicita,
Mais la belle l'emporta.

Les plus savants en la sphère
Doutent depuis quelques ans
Où l'astre qui fait le temps
Tient sa demeure ordinaire,
Si le ciel est son séjour,
Ou le Petit-Luxembourg.

Au cours du bois de Vincennes,
Le soleil a disputé
De lumière et de beauté
Avec la belle d'Angennes :
Mais le soleil le perdit,
Aux rayons qu'elle épandit.

Au milieu de sa carrière,
Voyant l'éclat de ses yeux,
En vain le flambeau des cieux
Fit redoubler sa lumière :
Car avecque tous ses feux
Qu'eût-il fait seul contre deux ?

Dans le fond d'un bois antique
Un rossignol disputa
Sur ut, ré, mi, fa, sol, la,
Avec la belle Angélique (2)
Mais le rossignol perdit,
Au doux son qu'elle épandit.

Sur le chemin de Charonne,
Amour tout chargé de traits,

(1) Mlle de Montpensier.
(2) Mlle Paulet.

A disputé des attraits
Avec la belle baronne (1) :
Mais le pauvre enfant perdit,
Aux charmes qu'elle épandit.

VI

SAVANTS (2)

Notre Aurore (3) vermeille
Sommeille ;
Qu'on se taise à l'entour,
Et qu'on ne la réveille
Que pour donner le jour.

Votre beauté divine
Assassine
Nos cœurs par ses beaux yeux :
C'est la belle Lucine,
Le chef-d'œuvre des cieux.

En vous, belle Julie (4),
S'allie
La grâce et la bonté,
Et la vertu remplie
D'attraits et de beauté.

Vous êtes accomplie,
Julie,
Plús belle que le jour,
Et chacun vous publie
L'ornement de la cour.

La beauté d'Angélique
Est unique,
Et ses yeux, nos vainqueurs,
Ont un secret magique,
Pour gagner tous les cœurs.

---

(1) Mme du Vigean.
(2) Vaudevilles.
(3) Mlle de Bourbon.
(4) Mlle de Rambouillet.

VII

Ce n'est pas sans raison
Qu'on dit que je vous admire,
Et pour moi je n'en puis dédire
Monsieur de Saint-Brisson (1).
Coralte, vos beaux yeux forcent toutes les âmes
A brûler, à brûler de leurs flammes.

Tout ce qui part de vous,
A des grâces si charmantes,
Que les âmes les moins aimantes
En ressentent les coups.
Coralte, etc.

[Vos yeux seraient vainqueurs
De l'esprit le plus farouche,
Et dès que vous ouvrez la bouche
Vous ouvrez mille cœurs.
Coralte, etc.]

Votre teint en tous lieux
A toujours des fleurs écloses,
Et l'Amour caché dans ses roses
Y fait la guerre aux dieux.
Coralte, etc.

Puisque si puissamment
Vos attraits que rien n'efface
Ont touché mon âme de glace,
On peut dire hardiment :
Coralte, etc.

[Il ne se passe jour
De ceux qu'on vous voit paraître,
Que vos attraits ne fassent naître
Quelque nouvel amour.
Coralte, etc.]

Vous tenez aux tourments
Toujours des cœurs plus de mille ;

(1) Soupirant de Mlle Paulet.

Et dans la cour et dans la ville
Vous avez des amants.
Coralte, etc.

Les enfants au berceau
Rient à vous comme aux anges ;
Les vieillards chantent vos louanges
Jusque dans le tombeau.
Coralte, etc.

Il ne reste sinon
Qu'ici l'on vous dresse un temple :
Déjà des prêtres je contemple
Qui chantent votre nom.
Coralte, etc.

Pour moi je ne crois pas,
Quoi que vous puissiez dire,
Que rien m'ôte de votre empire,
Si ce n'est le trépas.
Coralte, etc.

Quand vous m'auriez chassé,
Dans l'amour qui me transporte,
J'irais chanter à votre porte
D'un ton triste et cassé :
Coralte, etc.

VIII

J'avais de l'amour pour vous,
Charmante Sylvie !
Mais vos injustes courroux
Ont refroidi mon envie,
Je sais aimer constamment ;
Mais si l'on n'aime également,
Ma foi, je m'ennuie.

Votre bouche et vos beaux yeux,
Les rois de ma vie,
Et votre ris gracieux
Avaient mon âme asservie.

Vous m'aviez gagné le cœur ;
Mais quand on a trop de rigueur,
Ma foi, je m'en ennuie.

J'approuve un feu bienheureux
Qui deux âmes lie,
Et tient deux amoureux
Sans peine et mélancolie ;
J'aime les douces amours ;
Mais pour soupirer tous les jours,
Ma foi, je m'en ennuie.

L'Amour sur un autre amour
Volontiers s'appuie ;
J'aime sans aucun détour ;
Mais si je vois qu'on me fuie,
Et qu'on se plaise à m'ouïr
Pleurer, tourmenter et gémir,
Ma foi, je m'en ennuie.

J'approuve un cœur enflammé
Qui se glorifie
D'aimer sans qu'il soit aimé,
Et son plaisir sacrifie :
Je le fais bien quelquefois ;
Mais quand cela passe trois mois,
Ma foi, je m'en ennuie.

Vous exercez sur mon cœur
Trop de tyrannie ;
Je ne vis plus qu'en langueur ;
C'est une peine infinie
Que de vivre en vous aimant,
Et pour vous parler franchement,
Ma foi, je m'en ennuie.

Si vous pensez honorer
Une âme transie,
Qui meurt pour vous adorer,
Pour moi je vous remercie ;
Je ne veux point tant d'honneur,
Gardez-le à quelque grand seigneur :
Ma foi, je m'en ennuie.

Faire des vers en bateau,
Ce serait folie,
Car par la fraîcheur de l'eau
Je sens ma tête assaillie.
Vous n'aurez donc que ceci,
Il fait mauvais écrire ici :
Ma foi, je m'en ennuie.

IX

(Sur l'air du *branle de Metz.*)

Belles, l'honneur de notre âge,
Et le but de nos souhaits,
Sur l'air du *branle de Metz*
Apprenez notre voyage :
Mais pleurez en le chantant,
Car nous en faisons autant.

Nous n'étions qu'au Bourg-la-Reine.
Et je crus être à Goa,
Ou cent milles par delà,
Tant mon cœur était en peine,
S'éloignant de la beauté,
Qui retient sa liberté.

Nous vîmes dedans la nue
La tour du Mont-le-Heris,
Qui pour regarder Paris
Allongeait son col de grue,
Et, pour y voir vos beaux yeux,
S'élevait jusques aux cieux.

Quand nous fûmes dans Etampe,
Nous parlâmes fort de vous,
J'en soupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe :
Etampe et crampe vraiment,
Riment admirablement.

Dans le milieu d'Angerville,
Monsieur notre chancelier (1),
En me parlant d'un soulier,
Me fit venir débile,
Me souvenant de celui
Qui m'a causé tant d'ennui.

Une heure était bien passée,
Quand nous vînmes à Toury ;
Alors monsieur Griboury
Me revint en la pensée,
Un certain noir et frisé,
Fort bien fait et composé.

Nous trouvâmes près Sercote
(Cas étrange et vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Nous vîmes deux demoiselles,
Lorsque nous fûmes dedans,
Qui paraissaient à leurs dents
D'assez gentilles femelles :
Frère Claude (2) qui les vit
De fort bon cœur leur sourit.

Dans Orléans cent harangues
Se firent au chancelier,
Et l'on vint le supplier,
En dix-huit sortes de langues ;
Les Trois-Mores furent pleins
De maires et d'échevins.

Voyant cela je m'écoule,
Et désirant être à part,
Je me sus mettre à l'écart
Dans un coin, hors de la foule,

(1) Chaudebonne, chancelier du duc d'Orléans.
(2) Chaudebonne.

Où rêvant jusqu'à la nuit,
J'écrivis ce qui s'ensuit :

« Notre aurore de la Barre (1)
Est maintenant un soleil :
Le ciel n'a rien de pareil,
La terre rien de si rare.
Mais en cas de Merlembeau,
Son esprit n'est pas fort beau.

Cette beauté souveraine
A rallumé mes vieux ans ;
Ses attraits sont si charmants,
Que pour sortir de la peine
Où m'a conduit son bel œil,
Je n'attends que le cercueil.

Quel éclat et quelles flammes !
Quels rayons vois-je dans l'air !
A voir tant de feux briller.
C'est la princesse des âmes,
La reine des volontés,
La déesse des beautés.

Cachez vos beautés, mortelles :
Je vois paraître Cloris (2) ;
Tous vos attraits sont péris ;
Voici la belle des belles ;
Son soulier a plus d'attraits
Qus vos yeux et tous vos traits.

Ce que le ciel a de flamme
Il l'a mis dedans son âme ;
Ce qu'il eut de précieux,
Il le mît dedans ses yeux.
Rien du tout ne lui défaut,
Que d'avoir le sang plus chaud.

La belle baronne darde (3)
De ses yeux mille trépas ;

(1) Mlle du Vigean, la cadette.
(2) La duchesse d'Aiguillon.
(3) La baronne du Vigean.

Mais dites, n'a-t-elle pas
La mine un peu bien gaillarde ?
Je pense que sa vertu
A bien souvent combattu.

Quelle est celle qui m'éclaire
Et brille de tant d'appas ?
Est-ce Diane ou Pallas,
Ou la reine de Cythère ?
Car en elle j'aperçois
Quelque air de toutes les trois.

A voir sa grâce embellie
Avec tant de majesté,
C'est l'attrayante beauté
De la charmante Julie,
Dont mon cœur serait épris,
S'il n'était pas à Cloris.

Il serait temps de me taire,
Et ma plume n'en peut plus ;
Mais que diront les vertus,
Si je me tais de sa mère,
Qui joint à tant de beautés
Tant de rares qualités (1) ?

Arthénice, où je contemple
Tant de miracles divers,
Les autres ont eu des vers,
Mais à vous il faut un temple :
Il sera fait dans un an,
Et j'en ai déjà le plan.

Frère Claude l'héroïque
En sera le sacristain,
Chapelain le chapelain,
Et l'angélique Angélique (2),
Nuit et jour y chantera
Les hymnes qu'il vous fera. »

---

(1) Mme de Rambouillet.
(2) Mlle Paulet.

X

A Mme LA PRINCESSE

(Sur l'air *des Landriri.*)

Madame, vous trouverez bon (*bis*)
Qu'on vous écrive sur le ton
De Landrirette.
Qui court maintenant à Paris,
Landriri.

Votre absence nous abat tous.
Quelques-uns en sont demi-fous,
Landrirette,
Les autres n'en sont qu'étourdis,
Landriri.

Du point de votre éloignement,
L'hiver s'approche à tout moment,
Landrirette,
Et les beaux jours sont accourcis.
Landriri.

Pour nouvelles chacun dit fort,
Que le duc Charles est d'accord (1),
Landrirette,
La neutralité fait grand bruit.
Landriri.

L'on tient ici pour arrêté
Que Madame (2) a fait le traité,
Landrirette,
Le roi, son frère, en est marri.
Landriri.

L'Espagnol rend ce qu'il tenait,
Elle aura tout ce qu'elle avait,
Landrirette,
Particulièrement [Coni].
Landriri.

---

(1) Charles IV, duc de Lorraine.
(2) Madame, duchesse de Savoie.

J'ai reçu deux coups de ciseau,
En un lieu bien loin du museau,
Landrirette,
Je m'en porte mieux, Dieu merci,
Landriri.

L'on est ici fort tristement,
Tout notre divertissement,
Landrirette,
Est de chanter ce qui s'ensuit,
Landriri :

« En grâce, en beautés, en attraits,
« Nulle n'égalera jamais,
« Landrirette,
« La divine Montmorency (1),
« Landriri.

« L'on jugerait par la blancheur
« De Bourbon et par sa fraîcheur,
« Landrirette,
« Qu'elle a pris naissance des lis,
« Landriri.

« Julie a l'esprit et les yeux
« Plus brillants et plus radieux,
« Landrirette,
« Que l'astre du jour à midi,
« Landriri.

« Pour faire son âme et son corps,
« Le ciel épuisa ses trésors,
« Landrirette,
« [Tout y doit être bien fourni],
« Landriri.

« Elle a tout en perfection,
« Hors qu'elle a trop d'aversion,
« Landrirette,
« Pour les amants et les souris,
« Landriri.

(1) Mme la Princesse.

« Mesdemoiselles de Clermont
« Ont plus de charmes qu'Aigremont,
« Landrirette,
« Par Aigremont j'entends Maugis,
« Landriri.

« Mesdemoiselles du Vigean
« Ont le cœur noble et le corps gent,
« Landrirette,
« Tout homme qui les voit est frit,
« Landriri.

« Lorsque Vénus aimait Adon,
« Elle avait les yeux, ce dit-on,
« Landrirette,
« Comme mademoiselle Aubri,
« Landriri. »

D'où vient que depuis quelques jours
On voit la troupe des amours,
Landrirette,
Dessus la route de Poissi,
Landriri ?

C'est que la reine des beautés,
Des âmes et des libertés,
Landrirette,
Fait sa demeure dans Vigni,
Landriri.

Votre ballet, comme j'entends,
Passe les plus beaux de ce temps,
Landrirette,
Monsieur de Gauffecourt (1) le dit,
Landriri.

Un seul violon de Meulan
Fait bien plus de bruit maintenant,
Landrirette,
Que les vingt et quatre d'ici,
Landriri.

---

(1) Secrétaire de Mlle de Longueville.

Un certain faiseur d'almanach,
M'a dit que monsieur de Meymac,
Landrirette,
Dans ce mois devait être pris,
Landriri.

Mais si vous ne me croyez pas,
Considérez et lisez bas,
Landrirette,
La centurie que voici,
Landriri :

« Trois mois après celui de mai,
« L'on prendra monsieur de Macmey (1),
Landrirette,
« Et monsieur de Noichane (2) aussi,
« Landriri. »

Je sais pour certain que l'amour
En veut à ceux de Ventadour,
Landrirette,
Dieu garde monsieur de Lévy,
Landriri.

J'en mettrais encore plus de six,
Mais je ne puis plus être assis,
Landrirette,
Je m'en vais trouver monsieur Juif,
Landriri.

XI

« L'un meurt qu'à sa fantaisie
Il ne s'avance à la cour ;
L'autre meurt de jalousie ;
Et moi je me meurs d'amour.

« Prométhée est à la chaîne,
Et becqueté d'un vautour,
Il ne meurt de cette peine ;
Et moi je me meurs d'amour. »

(1) Meymac.
(2) Le chanoine de Ventadour.

D'une plainte désolée,
Ainsi Tircis, l'autre jour,
Disait dans cette vallée :
« Et moi je me meurs d'amour. »

Il fendait le cœur des marbres,
Et l'écho même à son tour
Faisait redire à ses arbres :
« Et moi je me meurs d'amour. »

XII

Les demoiselles de ce temps
Ont depuis peu beaucoup d'amants ;
On dit qu'il n'en manque à personne,
L'année est bonne.

Nous avons vu les ans passés
Que les galants étaient glacés ;
Mais maintenant tant en foisonne,
L'année est bonne.

Le temps n'est pas bien loin encor
Qu'ils se vendaient au poids de l'or,
Et pour le présent on les donne,
L'année est bonne.

Le soleil de nous rapproché
Rend le monde plus échauffé ;
L'amour règne ; le sang bouillonne,
L'année est bonne.

La belle princesse (1) n'est pas
Du rang des beautés d'ici-bas,
Car une fraîcheur immortelle
Se voit en elle.

Dans son visage et dans ses traits
Brillent quelques divins attraits,
Et dans sa mine et dans son geste
Un air céleste.

De perles, d'astres et de fleurs,
Bourbon, le ciel fit tes couleurs,

(1) Princesse de Condé.

Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'un ange.

Que de cœurs l'Amour blesserait,
Que de maux au monde il ferait,
Si cette belle moins contraire,
Le laissait faire !

La duchesse (1) a pris à l'Amour
Ses traits, et ce dieu tout le jour,
Pour les ravoir de cette belle,
Vole autour d'elle.

Elle les montre en ses appas,
Mais elle ne les lance pas,
Et craint trop d'en blesser personne,
Tant elle est bonne.

Mais ses coups seraient bien heureux,
Et n'est point de cœur généreux,
Qui ne voulût mourir pour elle,
Tant elle est belle.

Le soleil cède à ses beaux yeux,
Et ne voit du plus haut des cieux
Que lui-même dedans le monde
Qui les seconde.

Baronne (2), pleine de douceur,
Etes-vous mère, êtes-vous sœur
De ces deux belles si gentilles,
Qu'on dit vos filles ?

Vous avez l'humeur, ce dit-on,
D'un doux et paisible mouton ;
Mais votre peau blanche et très fine
Est d'une hermine.

[Heureux celui qui serait sien !
Monsieur du Vigean l'entend bien,
Et fort souvent il la préfère
A Lesdiguière.]

(1) Duchesse d'Aiguillon.
(2) Baronne du Vigean.

Que vois-je si plein de clarté,
D'attraits, de grâce et de beauté,
Si ce n'est Diane, ou l'Aurore (1),
Ou Flore, ou Fore.

Les oiseaux vont en toutes parts,
Suivant sa voix ou ses regards,
Zéphire la suit et l'adore,
C'est Flore, ou Fore.

Sur son visage et sous ses pas
Naissent des fleurs et des appas,
Qu'ailleurs on ne voit point éclore,
C'est Flore, ou Fore.

Vigean (2) est un soleil naissant,
Un bouton s'épanouissant,
Ou Vénus, qui sortant de l'onde,
Brûle le monde.

Sans savoir ce que c'est qu'amour,
Ses beaux yeux le mettent au jour,
Et partout elle le fait naître,
Sans le connaître.

Rambouillet avec sa fierté
A certain air dans sa beauté
Qui fait qu'autant que l'on l'admire,
On la désire.

Dessus sa bouche sont toujours
Les grâces avec les amours,
Ou pour le plaisir de l'entendre,
Ou pour apprendre.

XIII

Quand Iris aux beaux yeux
Paraît en quelques lieux,
Il n'est cœur qui ne tremble :
C'est l'honneur de la cour,
C'est la gloire d'Amour
Et des vertus ensemble.

---

(1) La fille aînée de Mme du Vigean.
(2) Marthe du Vigean, sœur cadette de la précédente.

On ne peut pas si tôt
Bien louer comme il faut
De la grande duchesse
La grâce et la bonté :
Sa moindre qualité
Est celle de princesse.

Quand des bords d'Orient,
L'Aurore en souriant
Sa lumière rappelle,
Elle n'égale pas,
Avec tous ses appas,
Ceux de Mademoiselle.

La belle [Combalet]
A la bouche d'œillet,
Les yeux de vive flamme,
Le courage d'un roi,
Et l'esprit comme moi,
Quand Apollon m'enflamme.

Sa générosité
Egale sa bonté ;
Elle est bonne et habile,
Et, de plus, n'est pas mal
Avec le cardinal,
Comme on dit par la ville (1).

Le ciel, sans changement,
En ferait aisément
Une reine parfaite :
Quelque jour tous les rois
Vivront dessous ses lois,
Dans l'île (2) qu'elle a faite.

Jamais l'œil du soleil
Ne vit rien de pareil
Ni si plein de délices,
Rien si digne d'amour,
Si ce ne fut le jour
Que naquit Arthénice.

(1) L'intimité du cardinal et de sa nièce faisait jaser.
(2) L'Ile-Pure du roman de *Roxane*, de Desmarest.

Quand les dieux eurent fait
Le chef-d'œuvre parfait,
Que Julie on appelle,
Minerve qui la vit
En pleura de dépit,
Et se trouva moins belle.

L'Amour armé de traits,
Avec tous ses attraits,
N'en a point qui me pique,
Et je crains plus cent fois
Les charmes et la voix
De la belle Angélique.

XIV

(Sur l'air *des Lanturlu.*)

Le roi notre sire,
Pour bonnes raisons
Que l'on n'ose dire,
Et que nous taisons,
Nous a fait défense
De plus chanter lanturlu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

La reine sa mère
Reviendra bientôt,
Et monsieur son frère,
Ne dira plus mot.
Il sera paisible,
Pourvu qu'on ne chante plus
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

De la Grand'Bretagne
Les ambassadeurs,
Ceux du roi d'Espagne,
Et des électeurs,
Se sont venus plaindre
D'avoir partout entendu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

Ils ont fait leur plainte
Fort éloquemment,
Et parlé sans crainte
Du gouvernement ;
Pour les satisfaire,
Le roi leur a répondu :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

Dans cette querelle
Le bon Cardinal,
Dont l'âme fidèle
Ne pense à nul mal,
A promis merveilles,
Et puis à dit à [Bautru] :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

Dessus cette affaire
Le nonce parla,
Et notre [Saint-Père]
Entendant cela,
Au milieu de Rome,
S'écria comme un perdu :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

Pour bannir de France
Ces troubles nouveaux,
Avec grand'prudence,
Le garde des sceaux
A scellé des lettres,
Dont voici le contenu :
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

XV

(Couplet sur l'air *des Lerelanlère.*)

Le jour où naquit Châtillon
L'on sonna double carillon
Dans tous les clochers de Cythère,
Lereli, lerelanlère.

ÉPITRES ET LETTRES
EN VERS

I

LETTRE A Mme LA PRINCESSE

Dieu gard' en joie et en liesse
La plus estimable princesse
Qui jamais au monde ait été !
Dieu gard' la plus grande bonté,
La vertu la plus agréable,
Et l'âme la plus adorable,
Le cœur le plus ferme et loyal,
L'esprit le plus grand et royal,
Et la beauté la plus parfaite,
Que jamais la nature ait faite.
Dieu gard' enfin, pour dire mieux,
Le plus beau chef-dœuvre des cieux,
La grâce et la gloire du monde,
Celle qui n'a point de seconde,
Que les jeux, les ris, les amours,
Les vertus qui plaisent toujours,
Et les grâces au teint de roses,
Accompagnent en toutes choses.

A lire ce commencement,
Vous pourrez juger aisément,
Quand ma lettre irait sans adresse,
O grande et divine princesse !
Que ce discours n'est point parti
Pour la princesse de Conti ;
Mais qu'à vous seule on peut l'écrire,
Car tout ce que je viens de dire,
Selon le jugement de tous,
Ne se peut dire que de vous.

Aussi depuis la triste absence,
Dont tous nos maux ont pris naissance,
Au milieu de notre tourment,
Nous vous louons incessamment;
Et c'est en ce malheur funeste,
Le seul entretien qui nous reste.
Car en toute autre occasion,
Notre âme est en confusion;
Toute notre joie est perdue,
Et notre raison confondue;
Toutes choses vont de travers,
Et nous paraissent à l'envers,
[Le sort, qui changea les visages
De nos laquais et de nos pages
Est partout et le plus souvent
Les moulins vont contre le vent.]
L'air est partout rempli d'orages;
Le ciel n'est jamais sans nuages;
Tous les astres sont obcurcis,
Les jours de moitié raccourcis,
Et, ce qui plus d'ennui me donne,
L'hiver arrive avant l'automne.
Le mauvais temps dure toujours;
L'on ne trouve plus dans le Cours
Pas une personne agréable,
Pas un visage raisonnable;
[Point de tourte par le chemin
Quand on devrait mourir de faim:
Tous les carosses sont sans franges,
Remplis de figures étranges];
Enfin l'on ne voit plus ici
Qu'objets de crainte et de souci.
La ville depuis votre perte,
Est mélancolique et déserte;
Paris est à moitié péri,
Et tout le monde est en Berri.

Au milieu de tant de traverses,
Et tant d'infortunes diverses,
Nos courages sont accablés,
Et nos contentements troublés:

Nous avons perdu la parole,
Même pour les curés de Mole;
Nous n'aimons plus que les ponts-bretons :
Et si quelquefois nous chantons,
Nos voix dolentes et cassées
Chantent : *Que n'êtes-vous lassées?*
Mais d'un accord tant inégal,
Qu'on dirait que nous chantons mal.
L'autre jour venant de Surêne,
Nous dîmes sur le bord de Seine,
Tant que le beau chemin dura :
Pues quiso mi suerte dura,
Et n'eûmes jamais le courage
Seulement d'y faire un passage.
Nos guitares et notre voix
Ne charment plus comme autrefois;
Nous n'aimons plus les promenades,
Les musiques, les sérénades,
[Et avons passé ce gros d'eau,
Sans chanter un seul air nouveau.
Enfin, madame, en votre absence,
Tout nous déplaît et nous offense;]
Et votre seul éloignement
Nous a changés entièrement.
Déjà monsieur de Chaudebonne
N'a plus l'âme belle ni bonne,
Et dedans ses afflictions
Il méprise ses compagnons;
Il n'aime plus d'être bien aise,
Et ne dit rien qui ne déplaise.
Sa femme, l'aimable Paulet,
A le cœur d'un rossignolet,
Avec la voix d'une lionne,
Et ne saurait plaire à personne.
Madame Aubry, tout à la fois,
A perdu l'esprit et la voix;
Elle est toujours tremblante et pâle,
Ne parle que du linge sale,
Aime les champs plus que Paris,
Et se couche entre cinq et six.

La grande fée, en qui rayonne
L'honneur de Savelle et Vivonne.
N'a plus guère de majesté,
De jugement, ni de beauté ;
Et la ravissante Lucine (1)
N'est belle, ni de bonne mine,
N'a plus tous les cœurs de la cour,
Ni tous les attraits de l'amour.
Enfin, la fille ni la mère
N'ont plus cet éclat ordinaire,
Qui les allait environnant,
Et sont toutes deux maintenant,
Tant cet ennui les rend moins belles,
Comme deux personnes mortelles.
[Mais je connais un cardinal
Qui s'en trouve encore plus mal ;
Il est devenu tant sauvage,
Il n'entend plus notre langage,
Et parle un jargon si confus,
Que moi-même ne l'entends plus ;
Il hait les femmes et les filles,
Il ne sait plus jouer aux quilles,
Il aime qu'on lui porte honneur,
Et qu'on l'appelle monseigneur,
Et l'âme pesante et tardive
Ne connaît plus homme qui vive,
Prend le Louvre pour le Palais,
Les dames pour de grands laquais,
Et l'on jurerait, quoi qu'il fasse,
Qu'il vient de boire de la glace.]
Bref, toutes choses en ces lieux,
Depuis le jour que vos beaux yeux
En ont emporté la lumière,
Ont perdu leur forme première.
[Fors que monsieur de Guéméné
Porte encor le plus plaisant nez
Qui soit dessus notre horizon,
Et que, sans cause ou sans raison,

(1) Mlle de Rambouillet.

Toujours encore on me tourmente,
Comme quand vous êtes présente.]
Mais si la parfaite bonté,
Qui suit toujours votre beauté,
Et si la justice, madame,
Est encore votre belle âme,
Venez dissiper nos malheurs ;
Chassez les mortelles douleurs ;
Dont nos âmes furent blessées,
Dès que vous les eûtes laissées ;
Et par un bienheureux retour
Rendez la splendeur à la cour,
L'ornant de ses beautés extrêmes,
Et venez nous rendre à nous-mêmes ;
Soyez sensible à l'amitié,
Et, s'il vous plaît, ayez pitié
De notre funeste aventure,
Et du pitoyable VOITURE.

II

A MONSIEUR LE MARQUIS DE MONTAUSIER

POUR Mlle DE RAMBOUILLET (1)

Pour un chevallier allemand,
Ma foi, vous parlez galamment,
Et dans le milieu de l'Alsace
Vous avez porté le Parnasse.
Quoique vous soyez grand et fort,
Ce n'est pas un petit effort :
Car, comme j'ai vu dans la carte,
Parnasse est plus grand que Montmartre.
Mais ce que j'y vois de plus beau,
C'est qu'ayant porté ce fardeau,
Vous ne puissiez avec constance
Porter le faix de mon absence :

(1) Le marquis de Montausier, gouverneur de la Haute-Alsace, ayant écrit une lettre en vers à Mlle de Rambouillet et à ses sœurs, Voiture répond pour Mlle de Rambouillet.

De là je tire un argument,
Que mon absence assurément,
Suivant l'art de monsieur Descarte,
Est plus pesante que Montmartre.
Je vous plains d'être si chargé,
Et voudrais vous voir soulagé :
Car je vous aime avec tendresse,
Et de bon cœur je m'intéresse,
Dans tous vos maux et tous vos biens,
Ainsi que si c'étaient les miens,
Et désire plus que personne
Que votre fortune soit bonne.
Vous croirez bien cela de moi,
Car vous ne manquez pas de foi,
Vous qui transportez les montagnes.
Soit que nous allions aux campagnes
De ce beau parc, où Jean de Wert
Est pour quelques temps à couvert,
Ou que sur le bord de la Seine
Notre brigade se promène,
Ou que nous demeurions chez nous,
A toute heure on parle de vous.
A propos, la grande Arthénice
Vous assure de son service ;
Vos déplaisirs lui font pitié,
Et d'un cœur rempli d'amitié,
A vous elle se recommande.
Ne croyez pas ce qu'on vous mande,
Que l'Amour fuyant de ces lieux
S'est allé loger dans ses yeux.
Qui l'a dit, l'a dit par bon zèle ;
Mais il ne loge point chez elle.
Il faut qu'il soit en autre endroit ;
Mais, pour vous dire ce qu'on croit,
Selon que votre âme est galante,
Votre humeur gentille et brillante,
Et votre esprit en bon état,
L'on tient qu'il est à Schelestadt.
  Adieu, monsieur ; et pour nouvelles,
Les Tuileries sont fort belles ;

Monsieur prend le chemin de Tours ;
Nous aurons tantôt les courts jours ;
Jamais on ne vit tant d'aveines ;
De foin les granges seront pleines ;
Les pois verts sont bientôt passés,
Les artichauts fort avancés ;
Le mauvais temps nous importune ;
Demain sera nouvelle lune ;
L'on prendra bientôt Saint-Omer ;
L'on met trente vaisseaux en mer ;
Nos canes ont fait sept canettes,
Dieu les préserve des belettes !
Weymar demande du renfort ;
Le corbeau de Voiture est mort ;
Monsieur votre oncle est tout en flammes.
Il ne bouge d'avec les dames,
On ne voit que lui dans le Cours,
Il y cajole tous les jours
Les plus belles et les meilleures,
Il ne soupe plus qu'à sept heures ;
Le comte de Fiesque est dévot,
Et Saint-Cyran est huguenot.

III

RÉPONSE A UNE LETTRE DE M. ARNAULD

Certes, c'est un grand cas, icas (1)
Que toujours tracas ou fracas
Vous faites d'une ou d'autre sorte :
C'est le diable qui vous emporte,
Et vous fait faire incessamment
Votre métier de négromant.
Croyez-moi, laissez la magie,
Suivez plutôt l'astrologie :
C'est mal fait que d'être sorcier,
Et cela n'est pas cavalier.

---

(1) Arnauld avait été ainsi surnommé parce qu'il avait figuré en magicien dans un ballet.

J'étais en repos à Narbonne,
Tristement autant que personne,
S'il faut dire la vérité ;
Mais mon esprit moins agité,
Loin d'espérances et de craintes,
Avait de moins rudes atteintes,
Que quand je voyais les froideurs,
Les insupportables rigueurs,
Ou l'indifférence, ou la haine,
Ou le fier courroux de Climène,
Au prix duquel est calme et doux
De la mer l'horrible courroux,
Et que je redoute en mon âme
Plus que le fer, ni que la flamme,
Plus que mes brûlantes ardeurs,
Plus que les tourments dont je meurs,
Plus que toute autre violence,
Et même plus que son absence.

Ainsi loin de ces déplaisirs,
Si je jetais quelques soupirs,
C'était d'être loin de la belle,
Et non pas pour me plaindre d'elle ;
Et si je vivais tristement,
Au moins je vivais doucement.
Mais votre malheureuse lettre,
Que vous m'avez écrite en mètre,
Et certes si disertement
Et si malicieusement
Qu'on voit bien, tant elle est complète,
Que c'est le diable qui l'a faite,
Est venue avec ses propos
Troubler ici tout mon repos,
M'a fait connaître en sa peinture
Ma triste et funeste aventure,
Et, dans cet enfer où je suis,
Me faisant voir le paradis,
A fait que, depuis, ma misère
M'a paru cent fois plus amère.
J'ai mieux ressenti mes tourments
En voyant vos contentements :

Si bien que vos vers et vos charmes
M'ont déjà coûté maintes larmes.
J'avoue ici que de dépit
Bien cent fois je vous ai maudit ;
Mais écoutez, j'entends maudire
Pas autrement, sinon de dire :
« La peste étouffe le rimeur !
Le diable emporte l'enchanteur
Et jamais ne nous le rapporte ! »
Et menus propos de la sorte
Qui du ciel ne furent ouïs,
Et, ma foi, je m'en réjouis.
Mais gens heureux et raisonnables
Laissent dire les misérables :
Et certes, si vous y pensez,
J'avais alors du mal assez,
Vous, assez de bonne aventure,
Pour excuser quelque murmure.
Tandis qu'en un temps de plaisir
Vous considériez à loisir
Tout ce que la terre a d'aimable,
De beau, de rare et d'estimable,
Que vous admiriez la beauté,
L'attirante sévérité,
Le cinabre, l'or et l'ivoire,
L'éclat, le triomphe et la gloire
De l'incomparable Bourbon,
Je voyais les Juifs d'Avignon.
Or, bien qu'eux et leurs Juives eussent
Quelques agréments qui me plussent,
Pour vous le faire au vrai savoir,
La chrétienne est plus belle à voir.
Son teint, sans mentir, et sa grâce,
Sa brillante fraîcheur efface
Toutes les Juives de deçà
Et même celles de delà,
Car, de quelque sens qu'on la prenne,
C'est une fort belle chrétienne,
Et l'on ne voit rien sous les cieux
De plus rare ou plus précieux.

Mais, pour venir à notre affaire,
Ce qui me mit plus en colère,
Et me plut moins en ce pays,
C'est que je perdis cent louis.
J'en sortis donc de bon courage,
Chantant : *Adieu sarrazinage.*
De là, passant force rochers
Et des champs couverts d'oliviers,
Ayant traversé la Durance,
Nous arrivâmes en Provence,
Où nous vîmes dans son palais
Le généreux comte d'Alais.
Mais bien qu'il soit vaillant et sage,
Et qu'il ait, ma foi, bon visage,
Pourtant, quoi qu'il puisse valoir,
La chrétienne est plus belle à voir :
Et plus belle, en ma conscience,
Que tout ce qu'on voit en Provence,
Que les plus nobles citronniers,
Que les plus fleuris grenadiers,
Que leurs figuiers, beaux à merveille,
Même que le port de Marseille,
Que toutes les fleurs de jasmin,
Que le commandeur de Forbin,
Plus que madame [d'Aiguebonne],
Plus que la belle Maguelonne,
Et que madame Laure aussi,
Quand toutes deux seraient ici.
Jentends, là : car passant le Rhône
Qu'Arles voit plus doux que la Saône,
Laisant derrière nous maint roc,
Nous passâmes en Languedoc,
Où, pour suivre nos destinées,
Nous fîmes tant par nos journées
Que, laissant Lunel, Montpellier,
Agde, Pézénas et Bézier,
Nous arrivâmes à Narbonne,
Laquelle, Dieu me le pardonne,
Après l'enfer, est un des lieux
Hors duquel je m'aimerais mieux :

Car le limbe et le purgatoire
Près d'elle sont des lieux de gloire.
Monsieur, on est dans ce séjour
Justement comme dans un four,
Si bien que moi qui sens la flamme
Et de Narbonne et de madame,
Et qui, des deux feux investi,
M'accommode tout de rôti,
Me voyant comme une allumette
Et le corps fait comme un squelelte,
Ne sais si je suis cuit d'amour,
Ou bien si je suis cuit au four.
De chaudes vapeurs consumée
Toute la terre est allumée ;
Zéphire même l'est aussi ;
Et l'air que je respire ici
Est chaud, par manière de dire,
Comme celui que j'y soupire,
Quoique je porte dans le sein
Des brasiers qui n'ont point de fin,
L'amour, et Climène, et ses flammes,
Dont les moindres brûlent tant d'âmes.
Cependant, malgré mon malheur,
Je me trouve en quelque faveur :
Deux ou trois fois Son Eminence
M'a fait jouir de sa présence ;
Je parle à monsieur de Noyers ;
Je suis fort connu des huissiers,
Et mêmement depuis naguères
J'ai vu le roi dans ses affaires :
Mais, pour ne pas vous décevoir,
La chrétienne est plus belle à voir.
Enfin, quoi que l'on puisse faire,
Ce pays ne me saurait plaire,
Et rien ne me peut divertir
Que l'espérance d'en sortir.
Quelquefois, pour tromper ma peine,
Je m'en vais rêver dans la plaine :
Là, me promenant le matin
Sur la marjolaine et le thym.

Je vois l'aurore avec ses perles
Qui réveille le chant des merles
(J'aurais nommé le *ruisegnor* (1),
Mais il ne rimait pas, *señor*),
Et vois les changeantes opales,
Les jacynthes orientales
Que le jour sème à son réveil
Sur la carrière du soleil,
Qui fait en ces lieux son entrée
Plus belle qu'en nulle contrée.
Mais quoiqu'il dore les cieux
De son or le plus précieux,
Qu'il y paraisse sans nuage
Et qu'il y brille davantage,
Quelques rayons qu'il puisse avoir
La chrétienne est plus belle à voir :
Plus belle et de couleurs plus vives
Que lui, ni que Juifs, ni que Juives ;
Plus que le bon comte d'Alais,
Comme on le voit en son palais ;
Plus que roi, ni roc, ni reine,
Et plus que tout, hormis Climène.
  Au reste, ne soyez en peine,
Cherchant que j'entends par Climène :
Car vous n'y perdrez que vos pas,
Et le diable ne le sait pas.

IV

RÉPONSE POUR Mme DE RAMBOUILLET

La nature a mis de grands charmes
En la vertu de quelques carmes,
Non pas de Carmes déchaussés,
Mais de carmes doux et lissés
Tels que l'on voit toujours les vôtres.
Quelque paresseux que je sois,
Les ayant lus deux ou trois fois,

---

1 Rossignol.

Il m'a pris tout soudain envie
De vous écrire, qu'en ma vie
Je n'en vis de si bien tournés,
Si galamment imaginés,
Ecrits d'une si belle sorte
Ni d'une manière aussi forte :
Je vous dis mon vrai sentiment,
Mais le diable emporte qui ment !
Cette vérité qui me touche,
Est en mon cœur, comme en ma bouche,
Qui pour rien ne vous mentirait,
Car le diable m'emporterait.
Vos vers et votre poésie
M'ont donné de la jalousie,
Et l'on ne verrait rien de mieux,
S'ils étaient moins injurieux.
Mais votre verve poétique
Est tant soit peu trop satirique.
Passe pour mépriser Paris,
Et vous moquer de nos Cloris
(Quoique quelqu'une des plus douces
Vous en fera mordre vos pouces).
Encor n'est-ce pas un grand mal
De vous railler de notre bal.
Mais vous moquer des diadèmes,
Et mépriser les anathèmes,
Qu'en diront le pape et le roi ?
Vous étiez folles, sur ma foi,
Et peut-être même enragées.
Puis, aller avec la Choisy
Rimer un fromage moisi,
Est parler d'étrange manière
Et fort mal d'une chancelière,
Chancelière dont les festins
Sont de plus de deux cents bassins.
Encor, pour faire moins d'outrage,
Si vous eussiez dit un fromage
De Milan ou de Roquefort
(Car, pour moi, je les aime fort),
Ou quelque fromage d'Auvergne,

Comme nous en donne La Vergne,
Ou bien même un fromage mou,
Le discours eût été plus dou :
Pardonnez-moi si j'ôte l'esse,
La rime est fâcheuse et diablesse,
Et puis je n'ai pas le loisir
D'être longtemps à choisir.
Mais vous, ce qui fait votre crime,
Vous ne pouviez manquer de rime :
Car vous pouviez avec Choisy
Rimer joliment Cramoisy (1),
Noisy, Croisy, qui pouvaient faire
Un meilleur sens et moins déplaire.
On doit traiter avec honneur
La chancelière de Monsieur :
Car, outre que c'est un beau titre,
Cette dame a voix au chapitre.
Mais savez-vous bien quelle voix,
Qui se fait ouïr mieux que trois ?
Et que vous avait fait son frère,
Si bon, si doux, si débonnaire,
Qu'on le prendrait pour un mouton,
N'était qu'il a barbe au menton,
Barbe noire, barbe à coquille ?
Pourquoi faut-il qu'on le pille ?
Tout cela m'a fort déplu ; mais
J'aime vos moutons de Beauvais,
Et vos Meymac hors de cadence,
Et vos Brion qui porte lance,
Et Julie au cœur endurci,
Et j'aime Bouteville (2) aussi,
Et ne suis pas seul, si je l'aime,
Maintes gens d'honneur font de même.
J'aime aussi ce qu'on dit d'Arnauld,
Le pirouetteur sans défaut,
Et l'infante, sa douce amie (3),
En ce lieu m'a semblé jolie.

(1) Célèbre imprimeur.
(2) Mlle de Montmorency-Boutteville.
(3) La présidente de la Barre.

Je trouve à dire seulement,
Que dans un si grand bâtiment,
Où l'on voit tant de chambres vides,
Vous mettiez par ces temps humides
Fay la belle, avec Préau,
En décembre sous un ormeau :
Les voilà chaudement logées
Et fort à propos ombragées !
Si nous les tenions en ces lieux,
Ma foi, nous les logerions mieux,
Et l'ormeau qui couvre ces belles
Serait mis dans le feu pour elles.
De plus, n'avez-vous pas failli
D'appeler duc de Chantilly
Un duc qu'on pouvait, pour mieux dire,
Nommer la terreur de l'Empire,
Le vaillant héros de Fribourg,
Le conquéreur de Philipsbourg,
Le renverseur de cent murailles,
Et le grand gagneur de batailles ?
Une autre fois, parlez-en mieux,
Et respectez nos demi-dieux.
Vous parlez avec plus d'adresse
De sa mère, notre maîtresse,
En qui la nature et les cieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux.
Que Dieu la conserve et lui donne...
Mais quoi ? Tout est en sa personne,
L'esprit, le cœur et la bonté,
Les grâces, avec la beauté.
Qu'il ne fasse donc rien pour elle,
Que de la garder toujours telle
Qu'elle est ; plus ne lui souhaitons.
Mais revenons à nos moutons :
Au lieu d'employer tant de cire,
Tant de plumes à nous écrire,
Et tant d'encre, et tant de papier,
Envoyez-nous en un quartier,
Pour traiter la troupe troublée
De n'être pas de l'assemblée.

Saint-Simon (1) n'y fera nul pas ;
Pons, ni Vigean n'en seront pas.
Ni Longueville non plus qu'elles :
Car on n'y priera que les belles.

V

ÉPITRE A M. DE COLIGNY

Dans les plaisirs qui vous entourent,
Et qui de tous côtés accourent
Pour vous rendre ici-bas heureux.
O chevalier aventureux !
Trouvez bon que l'on vous écrive,
Et ne vous fâchez, s'il arrive
Que je trouble votre repos
Maintenant par quelque propos.
Tous les biens et toute la joie
Que donne amour quand il octroie
Sa grâce aux cœurs qu'il a grevés,
Ores, seigneur, vous les avez.
Votre fortune est sans seconde,
Et vous êtes l'homme du monde
Qui prenez le mieux vos ébats,
Si ce n'est que vous soyez las :
Mais si vous êtes las, beau sire,
Au moins ce n'est pas de trop lire.
Or, je pense que dans Stenay,
Si je l'ai bien imaginé,
Comme c'est lieu de peu d'affaire,
Souvent vous ne pouvez rien faire :
Ainsi je crois que vous pourrez
Lire ces vers, où vous verrez
De votre dernière aventure
Une assez passable peinture,
Et sur ce sujet les avis
De quelques-uns de vos amis.

(1) Mme de Saint-Simon, mère de l'auteur des *Mémoires*.

Que cette nuit fut claire et belle,
Quand la triomphante pucelle (1)
En qui la nature et les dieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux,
Fut par votre adresse arrêtée
Et par vos armes conquêtée !
L'Olympe son front dévoila,
Et tout ce soir étincela,
Malgré l'obscurité des nues,
D'étoiles au monde inconnues,
Parut serein, tranquille et pur,
Et se couvrit d'or et d'azur,
De cet azur dont il se pare
Quand un beau jour il nous prépare.
Le ciel vous vit de tous ses yeux
Et vous servit de tous ses dieux.
Jupiter, et Mars, et Mercure
Prirent part à votre aventure ;
Jupiter, et Mercure et Mars
En craignirent tous les hasards,
Et vous éclairant de leurs sphères
Ils furent tous trois vos Tercères (2) :
Surtout Mercure volontiers,
Car c'est un de ses cent métiers.
Mars envieux de la Tolère,
Ce qu'il y fit eût voulu faire ;
Et Jupiter qui s'échauffait,
Tout ce que vous fîtes eût fait.
Il s'échauffait devant la belle,
Et vous aida pour l'amour d'elle ;
Saturne aussi ; même l'on dit
Que ce soir-là Saturne rit,
Lui que jamais on n'a vu rire
Depuis qu'il perdit son empire :
Car, comme vous savez très-bien,
Saturne est fort saturnien.
Il sentit pourtant quelque joie,
Vous voyant vous et vore proie,

(1) Mlle de Boutteville.
(2) *Tercera*, entremetteuse en espagnol.

E l'ordre et l'accompagnement
Du mémorable enlèvement,
Lorsque, non contre son envie,
La ravissante fut ravie.
  Les Grâces, qui suivent toujours
Le dieu qui préside aux amours,
Les jeunes Ris et l'Amour même
Et tout ce qui fait que l'on aime,
Les douze appas ensorceleurs,
Les Attraits qui gagnent les cœurs,
Les Plaisirs, les douces Tendresses
Et les amoureuses Caresses,
Portés sur les ailes du vent,
Chantant Hymen, allaient devant,
Semant mainte rose nouvelle
Sur tout le chemin de la belle,
Et mille œillets qui pâlissaient.
Dès que ses beautés paraissaient.
Le jeune Hymen marchait ensuite,
Qui servait comme de conduite
A votre char qu'il éclairait,
Et qui derrière lui courait.
L'or de sa blonde chevelure,
Son port céleste et sa parure
Assez entre tous le marquait ;
Je l'ai su d'un archer du guet
Qui cette nuit, non sans alarmes,
Vit vous et tous vos gens en armes,
Et me le contait aujourd'hui ;
Mais peut-être il vous prit pour lui.
S'il vous prit pour lui, je vous jure,
Seigneur, qu'il vous a fait injure :
Car il valait mieux en ce lieu
Être l'époux qu'être le dieu.
Mais il n'importe qu'il se trompe.
  Hymen assistait à la pompe,
Et monta ce soir à cheval
(Car je le sais d'original) :
Il animait toute la troupe,
Et portait cette nuit en croupe

Les vrais et solides plaisirs
Qui naissent des justes désirs,
Au lieu qu'il porte d'ordinaire
Le repentir et la misère
La jalousie et les ennuis
Des longues et fâcheuses nuits.
Sa torche nocière ondoyante,
Dans les ténèbres flamboyante,
Lançait mille divins éclairs
Dessus la terre et dans les airs.
Marchant devant vous de la sorte,
Il vous conduisit à la porte
D'où vous sortîtes de Paris
(Ce fut, je crois, de Saint-Denis) ;
De là, passant buissons et haies,
Il vous mena jusque vers Claies,
En deçà peut-être ou delà,
Car je ne sais pas bien cela.
Mais ce dieu, comme il est fort tendre,
Fut las et contraint de se rendre
Dans le carrosse, et cela fit
Que le carrosse se rompit :
Car, monsieur, tous ces dieux des fables
Sont pesants comme tous les diables :
Ainsi, traversant l'Achéron
Hercule fit peur à Caron,
Quand sa pesanteur immortelle
Fit trop enfoncer sa nacelle.
Il se mit doncques entre vous,
Admirant l'épouse et l'époux.
Le voile d'un subtil nuage
Couvrait sa taille et son visage,
Et fit qu'on ne le connut point :
Bref, tout se fit si bien à point
Qu'ayant traversé mainte plaine
Il vous mit tous deux à l'abri
Dans les murs de Château-Thierri.

Au bruit du célèbre hyménée,
Pour être à la grande journée,
Là se rendent à grand concours

Tout ce que le monde a d'Amours,
De tous les endroits de la terre,
D'Irlande, d'Ecosse, Angleterre,
Du pays des Italiens,
De celui des Siciliens,
De Corsègue et de la Sardagne,
Et grande quantité d'Espagne ;
De delà la mer il en vint
De gros escadrons plus de vingt ;
Des brûlants déserts de l'Afrique,
Des derniers bouts de l'Amérique,
Du Japon, du Manicongo,
Quoiqu'ils y vivent à gogo,
Des solitudes de Libye ;
Même il en vint d'Ethiopie,
Noirs comme petits ramoneurs,
Et ces noirs-là sont les meilleurs ;
Il en arriva trois volées
Des marches les plus reculées
Du Cap-Vert : ceux-là sont petits,
Gaillards, éveillés et gentils ;
Ils ont partout même ramage
Et cent couleurs en leur plumage
Comme on en voit aux perroquets,
Et sont ceux qui font les coquets.
Jadis n'en était remembrance ;
Cent ans a qu'il en vint en France :
Maintenant est en grand rapport,
Car ces oiseaux provignent fort.
Il en est beaucoup de femelles,
Et vont plus vite qu'hirondelles.
D'autres meilleurs vinrent encor
De vers les terres du Mogor,
Des monts Ryphéans et des Scythes,
Et des farouches Moscovites.
Bref, de tous côtés accourants,
Les plus petits et les plus grands
Se venaient percher sur la ville
Où pour lors était Boutteville.
Il en vint du plus haut des airs ;

Il en vint du plus creux des mers :
Car, ce que le ciel enserre,
Sous l'onde, dans l'air, sous la terre,
Dans ce grand et vaste contour,
Il n'est rien qui soit sans amour,
Rien qui par amour ne subsiste,
Et rien, vivant, qui lui résiste.
On les voyait comme moineaux,
Ou comme troupes d'étourneaux,
Ombrager toute la campagne,
Et couvrir toute la Champagne.
L'air, par tant d'amours allumé,
Fut de telle sorte enflammé,
Qu'on en dit choses admirables
Et dans l'avenir mémorables.
Aussitôt que l'on respirait
L'amour dans les cœurs soupirait.
La vierge la plus modérée,
La veuve la plus retirée,
Le plus saint et le plus dévot,
Le plus habile et le plus sot,
Les vieillards les plus honorables,
Les vieilles les plus détestables,
Ressentant l'amoureux flambeau,
Ne pouvaient durer dans leur peau.
Les plus chastes et les plus prudes,
Les plus sauvages, les plus rudes,
Le plus dur cœur fut attendri :
Tout aima dans Château-Thierri.
Même dans les prochains villages
Il se fit d'étranges ménages :
Les bergères et les bergers,
Dans les prés et dans les vergers,
Les vachers avec les vachères,
Dans les bois et dans les fougères,
Les plus farouches paysans,
Pour ce jour n'en furent exempts.
Chacun rencontra sa chacune ;
Nul ne fut sans bonne fortune ;
Tout le monde mourait de chaud,

Et l'on se baisa comme il faut :
Personne d'aimer n'avait honte.
  Mais pour revenir à mon conte,
L'heure vint et l'heureux moment,
L'heure que l'un et l'autre amant
Devaient voir par leur hyménée
Toute leur peine terminée,
Et cueillir les fruits amoureux
Que le ciel avait faits pour eux.
Ils arrivent tous deux au temple :
Chacun les admire et contemple,
Et pour leurs célestes beautés
Les cœurs brûlent de tous côtés.
Ainsi vit-on, au temps antique,
Médor joint avec Angélique,
Ou, pour en parler comme il faut,
Angélique avecque Renaut.
Après le bruit on fait silence :
L'époux et l'épouse s'avance ;
Les mots solennels furent dits ;
Les deux amants furent bénits ;
Et la troupe assistante envoie
Vers le ciel mille cris de joie,
Bénissant leurs chastes amours,
Et priant qu'ils durent toujours.
La ville est pleine d'allégresse ;
Le peuple les voit et les presse,
Toujours les entoure et les suit,
Et sur le milieu de la nuit
Mit dans la couche nuptiale
La belle couple sans égale.
Lors Vénus le rideau tira,
Et le monde se retira :
Car l'Amour tout seul et sa mère
Virent le reste du mystère.
  En ce lieu l'histoire finit :
Car de dire ce qui se fit,
On n'en sait aucune nouvelle,
Ni ce que devint la pucelle
Qui disparut depuis ce soir,

Et nul depuis ne l'a pu voir.
Du bout de l'Inde orientale
La belle amante de Céphale,
En son habit incarnadin,
Se leva matin ce matin,
Pour voir la divine pucelle
Que les hommes vantaient plus qu'elle ;
Mais ses soins furent superflus,
L'Aurore ne la trouva plus :
Il n'en restait aucune trace,
Et le monde vit en sa place
Une dame de Coligny
Qui dans un éclat infini
Parut, je ne dis pas plus qu'elle,
Mais à tout le moins aussi belle.
Elle avait le même agrément,
Le même visage charmant,
Cet œil qui toutes âmes touche,
Ce teint et cette belle bouche,
Cette bouche qui n'eut jamais
Sa pareille en divins attraits,
Sa taille et son port adorable,
Et, par un rapport admirable,
Tous les dons que l'autre avait eus,
Hors qu'elle avait les yeux battus
Et qu'elle semblait abattue,
Pour (cette rime ici me tue
Et vient s'offrir mal à propos),
Pour avoir perdu le repos.
Que ce soit elle ou soit une autre,
Enfin, chevalier, elle est vôtre,
Et devez en être content :
Car celle-ci vaut bien autant.
Jouissez-en longues années !
Que toujours vos belles journées,
Et que vos plus heureuses nuits
Se puissent passer sans ennuis !
Mais comme il n'est nul bien sans peine
Et nul amour sans quelque haine,

Sachez qu'il se trouve en ces lieux
Des jaloux et des envieux.
. . . .
Préparez donc toutes vos armes,
Et vous servez de tous vos charmes
Pour vous rendre tant d'ennemis,
Par force ou par amour, soumis.
Surtout, quelque ardeur qui vous presse,
Ne faites point trop de prouesse,
Ores que le temps n'en est pas,
Et gardez-vous bien d'être las.
Mais si vous êtes las, beau sire,
Ce pourrait être de trop lire,
Et je le suis d'écrire aussi :
C'est pourquoi je finis ici.

VI

EPITRE A MONSEIGNEUR LE PRINCE

SUR SON RETOUR D'ALLEMAGNE

Soyez, seigneur, bien revenu
De tous vos combats d'Allemagne,
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne,
Et qui fit penser à l'Espagne
Qu'enfin le ciel, pour son secours,
Etait prêt de borner vos jours
Et cette valeur accomplie,
Dont elle redoute le cours.
Mais dites-nous, je vous supplie :
La mort qui, dans le champ de Mars,
Parmi les cris et les alarmes,
Les feux, les glaives et les dards,
Le bruit et la fureur des armes,
Vous parut avoir quelques charmes,
Et vous sembla belle autrefois,
A cheval et sous le harnais,

N'a-t-elle pas une autre mine,
Lorsqu'à pas lents elle chemine
Vers un malade qui languit ?
Et semble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient tremblante et froide,
Prendre un homme dedans son lit ?
Lorsque l'on se voit assaillir
Par un secret venin qui tue,
Et que l'on se sent défaillir
Les forces, l'esprit et la vue ;
Quand on voit que les médecins
Se trompent bien dans leurs desseins,
Et qu'avec un visage blême,
On voit quelqu'un qui dit tout bas :
« Mourra-t-il ? ne mourra-t-il pas ?
Ira-t-il jusqu'au quatorzième ? »
Monseigneur, en ce triste état,
Confessez que le cœur vous bat,
Comme il fait à tant que nous sommes ;
Et que vous autres demi-dieux,
Quand la mort ferme aussi vos yeux,
Avez peur comme d'autres hommes.
Tout cet appareil des mourants,
Un confesseur qui vous exhorte,
Un ami qui se déconforte,
Des valets tristes et pleurants,
Nous font voir la mort plus horrible ;
Et crois qu'elle était moins terrible,
Et marchait avec moins d'effroi,
Quand vous la vîtes aux montagnes
De Fribourg, et dans les campagnes
Ou de Nordlingue, ou de Rocroi.
Vous semblait-il pas bien injuste
Que sous l'ombrage des lauriers,
Qui mettent votre front auguste
Sur celui de tant de guerriers,
Sous cette feuille verdoyante
Que l'ire du ciel foudroyante
Respecte et n'oserait toucher,
La fièvre chagrine et peureuse,

Triste, défaite et langoureuse,
Eût le cœur de vous approcher,
Qu'elle arrêtat votre courage,
Qu'elle changeât votre visage,
Qu'elle fît trembler vos genoux?
Ce que Bellone détruisante,
Dans le fer, les feux et les coups,
Ni Mars, au fort de son courroux,
Ni la mort, tant de fois présente,
N'avait jamais pu dessus vous.
  Voyant qu'un trépas ennuyeux
Vous allait mener en ces lieux
Que nous appelons l'onde noire,
Autrement manoir Stygieux,
Vous consoliez-vous sur la gloire
De vivre longtemps dans l'histoire,
Ou sur cette immortalité
Que nous avons, malgré les âges,
La Sussie (1) et moi projeté
De vous donner dans nos ouvrages?
De vos faits il eût fait un livre
Bien plus durable que le cuivre;
Et moi, si j'ose m'en vanter,
Je mérite assez de le suivre.
Mais nous eussions eu beau chanter
Avant que vous faire revivre:
Les neuf filles de Jupiter,
Qui savent tant d'autres merveilles,
Avecque leurs voix nonpareilles,
N'ont pas l'art de ressusciter.
La mort ne les peut écouter,
Car la cruelle est sans oreilles.
Dès les vieux temps qu'Orphée harpa
Si doucement, qu'il l'attrapa
Et qu'il lui fit rendre Eurydice,
Le noir Pluton les lui coupa
Et les conduits en étoupa
(Ce fut une grande injustice).

(1) D'Assoucy.

Depuis on a beau la prier,
Beau se plaindre, hurler et crier,
Blâmer la rigueur de ses armes,
Tout ce bruit n'est point entendu ;
Pour nos plaintes et pour nos larmes,
Pour nos cris et pour nos vacarmes,
On ne voit rien qu'elle ait rendu.
Nous autres, faiseurs de chansons,
De Phébus sacrés nourrissons,
Peu prisés au siècle où nous sommes,
Saurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisaient revivre les hommes,
Comme ils font revivre les noms.
Nous eussions appris votre gloire
A toute la postérité,
Et consacré votre mémoire
Au temple de l'éternité.
Mais de nos œuvres magnifiques,
De nos airs et de nos cantiques,
Seigneur, vous n'eussiez rien ouï :
L'air et le ciel, la terre et l'onde,
Et tout ce qui se fait au monde
Etait pour vous évanoui.
Commencez doncques à songer
Qu'il importe d'être et de vivre ;
Pensez mieux à vous ménager :
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre ?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
De votre ardeur précipitée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos siècles, où les charmes
Ne font pas de pareilles armes ;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celui du plus bas rang :

Que d'une force sans seconde
La mort sait ses traits élancer,
Et qu'un peu de plomb sait casser
La plus belle tête du monde,
Qui l'a bonne, y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre
Ne se doit jamais hasarder :
Pour votre bien et pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
C'est injustement que la vie
Fait le plus petit de vos soins :
Dès qu'elle vous sera ravie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Soit roi, soit prince ou conquérant,
On déchet bien fort en mourant.
Ce respect, cette déférence,
Cette foule qui suit vos pas,
Toute cette vaine apparence
Au tombeau ne vous suivront pas.
Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort ;
Et, seigneur, c'est fort peu de chose,
Qu'un demi-dieu quand il est mort.
Du moment que la fière Parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la gloire et la renommée
Ne sont que songe et que fumée,
Et ne vont point jusques aux morts.
Au delà des bords du Cocyte,
Il n'est plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de sang :
L'ombre d'Achille ou de Thersite,
La plus grande et la plus petite,
Vont toutes en un même rang.
Ces deux syllabes précieuses,
Qui font ensemble votre nom,
Seront de tout votre renom
Les héritières glorieuses :

Ces trois faits d'armes triomphants,
Ces trois victoires immortelles,
Les plus grandes et les plus belles
Qu'on trouve en la suite des ans,
Tant d'exploits et tant de combats,
Tant de murs renversés à bas
Dont parlera toute la terre,
Seront pour elle seulement
Et pour les figures de pierre
Qui feront votre monument.
Ce prince, que dans le cercueil
Fait vivre encore Cerisoles,
Où son bras abattit l'orgueil
De tant de troupes espagnoles
Qu'il combla de honte et de deuil,
Qui, poussé d'une belle envie
De relever le nom français,
Mit ses ennemis aux abois,
Et fit une fois en sa vie
Ce que vous avez fait trois fois ;
Ce héros, de race immortelle,
Eut ce beau nom que vous avez,
Et que maintenant vous savez
Orner d'une gloire nouvelle.
Mais vous, qui vivez aujourd'hui,
Quand vous verrez par les années,
Etant fait ombre comme lui,
Vos aventures terminées,
Que votre nom se chantera,
Que votre los se portera
Dans les terres les plus étranges :
Qui de vous deux en jouira,
Et quel ressort attachera
A vous plus qu'à lui ces louanges ?
Quoi que la gloire nous promette
Avec ses titres éternels
Qu'on gagne en servant ses autels,
La Renommée et sa trompette
N'ont que des sons vains et mortels.
L'aveugle Fortune dispose

De ces noms pour qui l'on s'expose.
Les plus grands, les plus estimés,
Quand son caprice lui propose,
Vieillissent, comme toute chose,
Ou dans l'oubli sont abîmés.
  En vain l'Olympe favorable,
Honneur de Navarre et de Foix!
T'avait promis que tes exploits
Auraient un bruit toujours durable:
Malgré ta victoire admirable,
Et ces faits d'armes glorieux
Qui parmi tous nos demi-dieux
Te donnent un rang honorable,
Gaston de France obscurcira
Celui de Foix, et ternira
Ce renom dont la terre est pleine,
Et Graveline étouffera
Toute la gloire de Ravenne.
La Flandre, qui, tous les printemps,
Le voit avec le même foudre
Dont son père sut mettre en poudre
Les monts qui couvraient nos Titans,
Sur les exploits de tous les temps
Rend ses conquêtes élevées.
Mais tant de succès éclatants,
Tant de provinces captivées,
Tant d'aventures achevées,
Que lui feront-ils dans cent ans?
Quelque jour ce nom redouté
Sous qui la fière Espagne plie,
Ce bruit dont la terre est remplie,
Par tant de travaux acheté,
Sera par le temps arrêté,
Et sa gloire, en tous lieux ouïe,
Dans les siècles évanouie,
Perdra sa plus grande clarté.
Un jour, cette valeur extrême
Par qui refleurissent nos lis,
Ne sera plus qu'une ombre blême;
Et les restes ensevelis

Des murs par Gaston démolis
Seront longtemps après lui-même.
  L'âge, qui toutes choses efface,
Confond les titres et les noms,
Et ne laisse que quelque trace
De tous ces inutiles sons,
Pour qui si fort nous nous pressons.
Les Achilles et les Thésées,
Là-bas, sous les tristes lauriers
Qui parent les champs Elysées,
Ne sont ni plus grands, ni plus fiers,
Ni leurs ombres plus courtisées
Par toutes ces odes prisées,
Où l'on chante leurs faits guerriers.
  Ce gagneur de tant de batailles,
Ce dompteur de tant d'ennemis,
Ce vainqueur de tant de murailles,
Qui vit tous les peuples soumis ;
Ce grand Jules, dont les exploits
Et la fortune sans seconde
Surent dompter la terre et l'onde,
Et qui mit Rome sous ses lois,
Qui fit plus que vaincre le monde :
Ce prince, par ses faits divers
Crut qu'il laissait, malgré les Parques,
Son nom gravé dans l'univers,
Avecque d'immortelles marques.
Mais un autre Jule (1), en ces lieux
Venu par le secours des cieux,
Obscurcit cette gloire ancienne,
En la mêlant avec la sienne ;
Et le monde sous son appui,
Voit de si grandes aventures,
Que le nom qu'il porte aujourd'hui
Sera, dans les races futures,
Douteux entre César et lui.
Quand le grand Jule on nommera,
Et que, pour l'exemple des hommes

(1) Mazarin.

Qui suivront le siècle où nous sommes,
Ce nom partout résonnera,
La postérité doutera,
Pesant de ces deux les merveilles
Et pareilles et non pareilles,
Qui des héros on vantera :
Ou le Jules, qui sa vaillance
Par tant d'exploits sut témoigner ;
Ou le Jules, dont la prudence
Tant de palmes nous sut gagner :
Celui qui sut vaincre la France,
Ou celui qui la fit régner.
  Mais je sens que Phébus m'emporte
Plus loin que je n'avais pensé,
Et me prête une voix plus forte
Que celle dont j'ai commencé.
Mon chant s'est bien fort avancé :
Prince, que l'univers admire,
Il est temps que je me retire ;
Des sons si hauts et si hardis
Sont mal accordants à ma lyre.
Je m'arrête donc, et vous dis :
  Aimez, seigneur, aimez à vivre,
Et faites que de vos beaux jours
Le long et le fortuné cours
De toutes craintes nous délivre.
Conservez-vous pour l'univers ;
Parmi tant de périls divers,
De vos faits allongez l'histoire ;
Et voyant qu'un destin puissant
Doit à votre bras agissant
Tous les étés une victoire,
Pour la France et pour votre gloire,
Tâchez d'en vivre jusqu'à cent.

VII

RÉPONSE DE Mme LA MARQUISE DE MONTAUSIER (1)

Seigneurs chevaliers catalans,
Vous êtes courtois et galants,
Et montrez bien par votre lettre,
Que vous nous avez écrite en mètre,
Que trois pères peuvent souvent
Faire ensemble un fort bel enfant.
Le vôtre, en arrivant au monde,
D'une éloquence sans seconde
Parle, raisonne, raille et rit,
Et de ses pères a l'esprit,
L'esprit de chacun de ses pères,
Tous trois de diverses manières.
Le nôtre encore ne dit mot :
C'est un fort dépiteux marmot ;
Tout du long de la nuit il crie,
Et tout le jour est en furie,
Fier, opiniâtre et mutin,
Aussi farouche qu'un lutin.
S'il se fâche, onc il ne s'apaise ;
On lui déplaît quand on le baise ;
Il pince, il égratigne, il mord,
Et gronde, même quand il dort :
Du reste, belle créature,
Et d'une très bonne nature ;
Et qui le voit bien en effet,
Dit que c'est le père tout fait.
Sa belle et son aimable mère
Me donne charge de vous faire
Mille et mille remercîments,
Cent et cent mille compliments ;
Ce sont en tout deux cent deux mille ;
Mais c'est que la dame est civile,

(1) Au prince de Condé, à Arnauld et à La Moussaye, qui lui avaient écrit une lettre en vers sur la naissance du marquis de Pisani, leur fils..

Très sensible à tous vos bienfaits,
Et vos vers lui semblent bien faits.
Votre lettre l'a réjouie,
Plus qu'autre qu'elle ait onc ouïe.
Et lisant Louis de Bourbon,
Elle tressaille tout de bon :
Ce nom tout seul la rendit gaie.
Mais quand elle lut La Moussaye (1),
Elle tomba tout de son haut
Et ne revint que pour Arnauld.
Arthénice, la bonne et la belle,
Ou de Vivonne ou de Savelle
(Vous pouvez choisir de ces noms,
Car l'un et l'autre sont très bons),
Vous rend, seigneur, bien humble grâce
De votre souvenir, qui passe
Les honneurs qu'eurent ses aïeux
Triomphants et victorieux,
Quand le Tibre dessus ses rives
Voyait les dépouilles captives,
Qu'après cent belles actions
Ils remportaient des nations.
Il reste à vous parler du père,
Qui ne vaut pas moins que la mère :
Le fier et brave Montausier,
Dont le cœur est franc comme osier.
Il trouve votre poésie
Tout à fait à sa fantaisie,
Partout pleine d'art et d'esprit,
Et je crois, selon qu'il le dit,
Qu'il faut que la pièce soit bonne :
Car onc il ne flatta personne,
Et pour le pape il ne dirait
Une chose qu'il ne croirait.
Nous n'avons sur votre écriture
Pu tirer un mot de Voiture,
Car il est en méchante humeur,
Et devenu mauvais rimeur.

---

(1) Lieutenant-général des armées du roi.

Il ne se mêle plus d'écrire.
Ou s'il écrit, c'est pour médire ;
Il est de fâcheux entretien :
Saturne est moins saturnien,
Et selon qu'il est en malaise,
Le meilleur sera qu'il se taise :
Car maîtres d'hôtel sans quartier,
Sont pires que bombe ou mortier.
Rien n'est égal à leur manie.
Ce sont de vrais tigres d'Hyrcanie,
Et jettent dessus toutes gens
Des grenades avec les dents,
Comme ces animaux sauvages,
Qu'Arnauld décrit en ses ouvrages.
On a beau leur crier holà :
Deçà grenades, et delà,
Grenades dessus La Moussaye,
Dont il est force qu'il s'effraie,
Grenades sur le pauvre Arnauld :
Il en vient d'en bas et d'en haut.
Prenez garde qu'on ne vous blesse,
Ils n'épargnent pas Son Altesse,
Son Altesse que le dieu Mars
Epargne dans tant de hasards,
Et que Pallas, sa sûre guide,
Couvre partout de son égide.
Mais, pour dire la vérité,
Il est justement irrité,
Et j'ose vous dire, sans craindre,
Qu'il a quelque droit de se plaindre.
Le mot est bien vrai, messeigneurs,
Que les honneurs changent les mœurs,
Comme on dit en cette province.
Du temps que monseigneur le Prince
Ne tenait pas un si haut rang,
Qu'il n'était que prince du sang,
Que vainqueur de trois cents murailles,
Et que gagneur de trois batailles,
Voiture était aimé de lui,
Comme d'autres sont aujourd'hui.

Mais du jour qu'il fut fait grand-maître,
Il fit sa faveur disparaître,
Et laissa dedans un déchet
Feu son compère le Brochet (1),
Le Brochet, jadis son compère,
Et qui quelquefois lui sut plaire.
Tous les étangs de ces pays,
Tous fleuves en sont ébahis :
La tanche partout en caquette,
La carpe n'en est pas muette,
Et de mille étranges façons
Cela fait parler les poissons.
Il n'est goujon qui ne murmure,
Considérant cette aventure,
Et qui ne dise entre ses dents :
« Les princes sont d'étranges gens ;
Heureux qui ne les connaît guère,
Plus heureux qui n'en a que faire ! »
Ces goujons sont hardis pourtant :
Je n'en voudrais pas dire autant ;
Mais le menu peuple s'expose
A discourir de toute chose.
Or, laissons ce fâcheux discours,
Reprenons notre premier cours,
S'il vous plaît de me le permettre.
J'admire dedans votre lettre
Celui qui dit, que son dada
Demeura court à Lérida (2) :
Et dis de plus en assurance,
Que je ne sais qu'un homme en France
Qui de la sorte osât rimer,
Et l'osant, osât se nommer.
Quiconque trouva cette rime
Doit avoir le cœur magnanime,
Et montre que les accidents
Ne le troublent point au dedans.

---

(1) Depuis que Voiture eut écrit la lettre qui commence : « Eh ! bonjour, mon compère le Brochet ». M. le Prince l'appela toujours, *mon compère le Brochet* (Tallemant).

(2) Le duc d'Enghien.

Il reconnaît bien que la gloire
Est quelquefois sans la victoire,
Et qu'en celle-ci le hasard
Souvent a la meilleure part.
Mais il n'est cheval si superbe
Qui ne bronche, dit le proverbe,
Ou parfois ne demeure court,
Mêmement, quand bien fort il court.
Tous ceux qui sont dans les annales,
Les Cyllares, les Bucéphales,
Passebrun, cheval de Morgant,
Bride d'or, celui de Roland,
Bronchèrent tous, et parfois churent:
Toutefois bons chevaux ils furent.
Un jour Pégase aussi broncha,
Et peu s'en fallut trébucha,
Quoiqu'il fût dans une carrière
Où pierre n'y avait ni poussière:
Pourtant, comme Ovide le met,
Pégase fut un bon bidet.
Même le grand cheval de Troie
(L'histoire veut que l'on le croie)
Pensa demeurer en chemin,
Quoique l'on le menât en main,
Et qu'il eût les jambes si fortes,
Que seul il portait dix cohortes.
Son Altesse donc ferait mal,
S'il en prisait moins son cheval,
Qui l'a servi par tant d'années,
Et dans tant de grandes journées,
Sans jamais faire un mauvais pas,
Et ce seul coup s'est trouvé las.
Mais si jamais il y remonte
(Comme je sais qu'il fait son compte),
Il refera trembler de peur
Le roi d'Espagne et l'empereur.
Dieu veuille qu'ici l'on le voie
Bientôt, plein d'amour et de joie!
Mais, sans aller à Saint-Dizier,
Comme il écrit, pour Montausier,

Elle désire qu'il reprenne
Le droit chemin du Bourg-la-Reine.
A Paris, nous le souhaitons,
Et tous les jours le regrettons,
Car nous l'aimons d'amour extrême.
Je ne sais s'il en fait de même,
Mais pour moi je penserais bien
Que ces grands hommes n'aiment rien.
Pour le seigneur de [La Moussaye],
La chose est bien sûre [et bien vraie]
Que, qui ne verrait que ses vers
Et ne saurait point ses revers,
On l'aimerait d'amour trop forte.
Il écrit d'une belle sorte,
Il a fort bon entendement,
Parle de tout capablement,
Juge très bien toutes choses ;
Mais s'il est bon, sont lettres closes,
Et le croire serait abus :
Quand tels ribauds seraient pendus,
Ce ne serait pas grand dommage.
Je n'en dirai pas davantage.
Adieu vous dis, monsieur Arnauld :
Le ciel vous préserve du chaud !
Car le séjour de Catalogne,
Vous peut donner de la besogne.
Sur tous sujets faire des vers,
Ecrire en cent endroits divers,
Passer les nuits à la campagne
Et les jours au soleil d'Espagne,
Ne dormir qu'à bâtons rompus,
Songer à faire des rébus,
Suivre toujours quelque pensée,
Avoir eu la tête cassée,
C'en est plus qu'il ne vous en faut :
Adieu vous dis, monsieur Arnauld.

POÉSIES BURLESQUES

BALLADE EN FAVEUR DES ŒUVRES DE NEUFGERMAIN (1)

Par tous les coins de l'univers
Le cygne mantouan résonne ;
L'aveugle Thébain de ses vers
Encor toute la terre étonne :
Mais je n'accorde la couronne
Pour le Grec ni pour le Romain,
Et, l'employant mieux, je la donne
Au beau monsieur de Neufgermain.
L'autre jour, le grand Apollon,
Père du jour et de la gloire,
Tenait au ciel un violon
Marqueté d'ébène et d'ivoire,
Et dit aux filles de Mémoire :
« Je le veux mettre en bonne main,
Car je le garde pour la foire
Au beau monsieur de Neufgermain. »
Mercure lui dit : « C'est un fou.
Que de trop bon œil tu regardes :
Il fit des vers sur Tribardou (2),
Avec des paroles lombardes ;
Mais ses rimes sont trop hagardes. »
Et Mars jura par saint Firmin,
Qu'il voulait donner des nazardes
Au beau monsieur de Neufgermain.
Les Muses lors firent un cri
Qui passa la dixième sphère,
Et défendant leur favori,
Pleines d'une juste colère,
Jurèrent à Jupin leur père,
Qu'elles partiraient dès demain,

(1) Neufgermain, pauvre diable qui assassinait tout le monde de ses vers.
(2) Petit pays.

Si pas un d'eux osait déplaire
Au beau monsieur de Neufgermain.
Jupiter dit à haute voix :
« Mes chères filles, je me fie
Entièrement à votre choix.
Quel qu'il soit, je le déifie,
Et veux, je vous le certifie,
Que sur Parnasse ou en chemin,
Cinquante veaux on sacrifie
Au beau monsieur de Neufgermain. »

REQUÊTE A M. DE PUYLAURENS

AU NOM DE NEUFGERMAIN

Ce que dans vos vers j'entends lire
Des neuf preux et du bon Roger
Me semble digne qu'on l'admire,
Et le grand Gomain m'y fait rire
Quand il en devrait enrager.
Mais lorsque pour rimer en euf
Vous me parlez d'un habit neuf,
De plaisir mon âme est bercée :
Et certes je vais avouant
Que c'est la meilleure pensée
Qu'on peut avoir en me louant.
Tout ce que vous avez écrit
De ma muse et de mon adresse,
De ma force et de ma prouesse,
Me semble de fort bon esprit.
Mais les vers de l'habillement
Sont, ma foi, d'une grâce extrême,
Et je crois qu'Apollon lui-même
Vous les met dans l'entendement.
Du siècle les plus beaux esprits,
Brion, Chaudebonne, Patris,
Et celui dont l'architecture
A su bâtir le pont d'Esture (1),
Ont à l'envi chanté mon prix.

---

(1) Cela fut dit pour rimer en *ure*, dans le portrait de Voiture. Tallemant des Réaux.

Vous-même avez fait douze vers
Qui seront dans tout l'univers
Plus estimés que cent harangues ;
Et dans la gloire où je me voi
Rien ne me manque, que je croi,
Sinon que Beaury et Barangues (1)
Fassent quelque chose pour moi.

VERS A LA MODE DE NEUFGERMAIN A M. D'AVAUX

LES LETTRES DU NOM FINISSANT LES VERS

L'autre jour, Jupiter manda
Par Mercure et par ses prévôts
Tous les dieux, et leur commanda
Qu'on fît honneur au grand d'Avaux.
En deux parts le ciel se banda,
Avec noises et grands travaux,
Et maint dieu jaloux clabauda
Contre l'honneur du grand d'Avaux.
Entre autres un grand halbreda (2),
Nommé Mars, Mavors, ou Mavos,
Les dents grinça, jura, gronda,
Et dit rage contre d'Avaux.
« Un jour, dit-il, il débrida
Sur mon char mes quatre chevaux ,
Et la Pologne accommoda
Avec la Suède, ce d'Avaux.
« En vain l'ire en moi présida,
Si bientôt je ne lui revaux.
En cent lieux il me dégrada,
Ce pacificateur d'Avaux.
« La paix dessus lui s'accouda
Comme sur l'un de ses pivots ;
Son temple à ma barbe il fonda
Et le veut achever, d'Avaux. »
Alors Jupiter se rida
Comme un vieux moine de Clairvaux,

(1) Tailleurs du duc d'Orléans.
(2) Grande femme mal bâtie, harengère.

Et dit en courroux : « *Mananda!*
Quelqu'un veut-il fâcher d'Avaux ?
« Mon astre en naissant regarda
Ejus avos et proavos,
Et toujours ma faveur garda
Et gardera le grand d'Avaux. »
Minerve dit : « Oui-dà, oui-dà.
Je l'estime *sicut et vos;*
De Paris jusqu'à Canada
Rien n'est égal au grand d'Avaux.
« Les peuples d'au delà Bréda
Il rendit contrits et dévôts :
Et l'empereur appréhenda
Toujours l'esprit du grand d'Avaux.
« En Danemark il décida
Qu'il ne souffrait point de rivaux :
Car l'Espagnol il nazarda,
Tant il est fier ce grand d'Avaux !
« Le comte-duc mourir cuida,
L'ayant nommer dans Caravos,
Et dit tremblant :*Por mi vida,*
Es un diablo aquel d'Avaux!
« Par son langage il ressouda,
Plus doux que n'est jus de pavots,
Saint Pierre et saint Marc, et vida
Leurs différents, ce grand d'Avaux.
« Le pape alors se panada,
Le collocant *inter Divos*,
Et le doge le seconda,
Tous deux contents du grand d'Avaux.
« Le délivreur d'Androméda
Vit moins de mers, de monts, de vaux,
Monté sur son ailé dada,
Que n'en courut ce grand d'Avaux. »
En ces mots Minerve plaida :
On l'entendit dans Ronceveaux :
A ses dits le ciel s'accorda,
Et chacun dit :Vive d'Avaux !

VERS
EN VIEUX LANGAGE

RÉPONSE A M. LE COMTE DE SAINT-AIGNAN
SOUS LE NOM DU CHEVALIER DE L'ISLE INVISIBLE

Sire compains, en vostre escrit
Moult clair se fait voir vostre esprit,
Plus joyeux et plus prompt à rire
Qu'onc ne fut celuy de Zephire,
Qui diable fut, comme sçavez :
Mais doux et des moins depravez,
Des moins noirs et melancholiques,
Amy des chevaliers antiques,
Et, selon que chacun le croit,
Dommage fut que le diable estoit.
Or, en voyant vostre écriture,
L'on vous croirait de sa nature,
Et pour dire mon pensement,
Je croy qu'en estes droitement :
Car pour écrire un tel langage,
Il faut être de leur lignage,
Encor faut-il estre des vieux
Et de ceux qui parlent le mieux.
Onc ne vis eloquence craindre ;
Nul vivant n'y sçauroit atteindre ;
Et depuis que Merlin mourut,
Si sage clerc que vous ne fut,
Si doux faiseur de chansonnettes,
Ni si beau diseur de sornettes,
Si coint, gracieux et courtois,
Et quand le diable seriez cent fois,
Et que griffes je vous verroye,
Par mon chef, je vous aimeroye.
Allez, beau sire, et nul dangier
Onc ne vous puisse laidangier !

Que fortune la semilleuse,
A tout sa roüe perilleuse,
Toujours au point de batailler,
Vous garde de trop periller ;
Vous sauve de toute affoleure,
Tout mesaise et toute laideure,
D'encombriers petits et grans
Où tombent chevaliers errans,
D'emprinses qui n'ont point d'issues,
De fines amours mal-receues,
De faux chevaliers enchanteurs,
De lisongers et baratteurs,
De venin de langue envieuse,
Et de garde en nuit pluvieuse ;
D'aller armé long-temps au trot,
Des damoiselles suivant l'ost,
De plomb volant (c'est chose dure
Et qui se fait contre nature).
Et quand dormirez volontiers,
De tous enleveurs de quartiers ;
Mais sur tout loin de vous exile
Les guerroyeurs de Thionville,
Que le diantre fait approcher
Parfois pour le pot espancher !
Dieu vous en garde, et qu'au contraire,
Tant que de chevaux pourrez traire,
Alliez fondre sur ennemis,
Si que par vous soyent à mort mis.
Ou mis à mort, si mieux vous semble !
Que la fiere mort, qui tout emble,
Toujours accompagne vos coups,
Sans oncques se tourner à vous ;
Qu'ayez l'heur, comme la proüesse,
D'Amadis de Gaule ou de Grece,
De Lancelot, de Perceval,
Ou des secoureurs de Cazal ;
Que toute chose à gré vous vienne,
Que vostre renom se maintienne,
Que dans combats et dans estours,
Dans les tournois et les behours

Qui se font devant les pucelles,
Vous ayez le cœur des plus belles,
Et soyez clamé des herauts
Pour des plus preux et plus loyaux ;
Que l'on vante vostre largesse,
Vostre cointise et gentillesse,
Pardessus les plus renommez
Et se par amour vous aymez,
Vostre amie à vous adonnée,
Vous aime sur toutes bien née,
Toujours vous parle doucement,
Et vous accueille baudement ;
Si quelque rival en approche,
Qu'elle ait pour luy le cœur de roche,
Et que chacun ait à part soy,
Lui l'éconduit, et vous l'octroy !
En peu de mots, voilà, beau sire,
Ce qu'en mon cœur je vous désire :
Ce sont moult de biens amassez ;
Mais pour vous ce n'est pas assez.

REPONSE AU COMTE GUICHEUS SUR SON QUATRAIN (1)

Vray parangon de vaillans et courtois,
Qui m'envoyez delectable écriture,
Je vous salue et les deux francs Gaulois :
Que plust à Dieu que fusse avec vous trois !
Point ne voudrois de greigneur aventure.
En vous voyant, beau comte, en maints endroits
De faux gloutons faire déconfiture,
Je croy forment, que je m'y meslerois,
Et bien que sois de petite stature,
Force et engin en ce cas employrois.

(1) Voici ce quatrain :

Point ne voudrois de greigneur aventure,
Que de servir le beau sire Voiture :
Force et engin en ce cas employrois
Plus qu'onc ne fit Perceval le Gallois.

Que puissiez-vous, achevant vos explois,
De murs flamans faire mainte ouverture,
Et quand jouerez au piquet quelquesfois,
Avoir toujours quatre as, ou quatre rois :
Point ne voudrois de greigneur aventure.
En mon endroit, loin d'estours et tournois,
Je sers dépite et folle créature ;
Pour l'adoucir, j'employe écrits et vers :
Voulsit Amour qu'elle me fût moins dure !
Force et engin en ce cas employrois.

REPONSE AU QUATRIN D'ARNALDUS (1)

De bon cœur je vous fais hommage,
Ensemble au comte Guicheus :
Mais je hay fort en mon courage
Ce failli glouton d'Arnaldus.
Je croy qu'il a les sens perdus,
Ny bien, ny sang il ne mesnage :
Et luy, qui sçait tant de rebus,
Est moult eschars de son langage.
Le glout pourtant parfois fait rage :
Et pour en parler sans abus,
Nous n'aurions pas grand avantage,
Quand tels ribauds seroient pendus.
Mais je voudrois que, vous, sans plus,
Ayant d'écrire le partage,
Tout autre écrivain fût perclus :
Ce ne seroit ja grand dommage.

(1) Voici ce quatrain :
Ce failli glouton d'Arnaldus
Est moult eschars de son langage :
Quand tels ribauds seroient pendus,
Ce ne seroit jà grand dommage.

POÉSIES DIVERSES

ÉTRENNES DE QUATRE ANIMAUX

ENVOYÉS PAR UNE DAME (1) A M. ESPRIT

POUR LE GRILLON.

Je demeurais dans un four chaud,
Où je passais fort bien ma vie,
Quand hier voyant le feu des beaux yeux de Sylvie,
Je pensai tomber de mon haut.
Si votre salut vous est cher,
Eloignez-vous de l'inhumaine,
Gardez-vous bien de l'approcher,
Et prenez cet avis pour une bonne étrenne.
Moi qui, comme Midrac, Sidrac, Abdenago
(La rime en sera difficile),
Chantais dans la fournaise, et vivais à gogo
Dans les lieux les plus chauds, dont j'ai fait mon asile,
Je meurs et languis dès le jour
Que je m'approchai de la belle.
Comment diable ! à trente pas d'elle,
Il fait chaud comme dans un four !
Depuis que je la vis, ma langue est sèche et noire ;
Je souffre des douleurs que vous ne sauriez croire ;
Il ne fut jamais rien de tel.
Que si je n'en meurs pas, je mérite en l'histoire
Et le nom et la gloire
De Grillon l'immortel (2).

POUR LE HIBOU.

Les hommes, tous tant que vous êtes,
Jugez bien mal des pauvres bêtes,
Particulièrement de nous autres hiboux,
Que l'on chasse de toutes fêtes

(1) Mlle de Vertus.
(2) Il joue sur feu M. de Grillon (Tallemant).

Et qu'on traite partout comme des loups-garous.
Ne prenez à mauvais augure
De voir aujourd'hui ma figure.
Bonjour, bon an, monsieur Esprit.
Quoi ! vous vous renfrognez, voyant cette aventure,
Et vous rougissez de dépit,
Comme si je donnais de mauvaises étrennes ?
Vos fièvres quartaines !

POUR LA TORTUE.

Pour vous venir baiser la main,
Je partis, au mois de septembre,
Du bout du faubourg Saint-Germain ;
Et nuit et jour faisant chemin,
J'arrivai hier céans à la fin de décembre.
Quelquefois Salladin (1) va plus diligemment ;
Mais il n'est rien de tel que d'aller sûrement.
Voulant doncque vous étrenner,
Pour vous faire heureusement vivre,
Je n'ai rien de meilleur que je puisse donner
Si ce n'est mon exemple à suivre.
Vous autres beaux esprits battez trop de pays :
Croyez-moi, suivez mon avis.
Soit que vous poursuiviez évêché, femme ou fille,
Faites tout comme moi, hâtez-vous lentement ;
Ne formez qu'un dessein, suivez-le constamment :
Mais c'est trop discourir, je rentre dans ma coquille.

POUR LA TAUPE.

Bonjour, monsieur, et bonne année !
Si vous voulez que le destin
Vous rende celle-ci tranquille et fortunée,
Ecoutez ces cinq vers qu'on m'a dits ce matin :
« Quand le sort guidera vos pas
« Dans la chambre où les jeux, les ris et les appas
« Enferment toutes leurs merveilles,
« Soyez comme une taupe, et fermez-y les yeux ;

(1) Courrier du cardinal de Richelieu (Tallemant des Réaux).

« Ouvrez seulement vos oreilles. »
C'est ce qu'on m'a chargée aujourd'hui de vous dire,
Mais moi, je vous conseille mieux,
Si vous voulez sauver votre âme de martyre,
De fermer votre oreille aussi bien que vos yeux :
Car une nymphe redoutable
Y tend un piège inévitable,
Et ceux que de ses yeux la foudre ne frappa,
Le feu de son esprit leur fait rendre les armes.
Par moi vous en voyez *exemplum, ut talpa,*
Qui, pour être sans yeux, n'évite pas ses charmes.
Si vous voulez savoir comment,
Et d'où vient cette aventure,
Je vous le dirai promptement,
Sans feintise et sans couverture.
Vous saurez donc, monsieur, pourvu
Que vous vouliez prêter une oreille attentive
A la narration naïve
D'un petit animal qui n'a jamais rien vu,
Qu'étant en l'hôtel de Soissons,
Comme j'allais ronger l'oignon d'une anémone,
J'ouïs les accents et les sons
De l'agréable voix de certaine personne (1),
Qui discourait dessus Platon,
Parlant à madame Marie (2),
Qui l'entendait, sans flatterie,
Comme j'entends le bas-breton.
Moi, bien aise d'ouïr toutes ces belles choses,
Perçai vite la terre, à dessein d'arriver
A ses pieds qui partout faisaient naître des roses,
Malgré la rigueur de l'hiver.
Me voyant, sans trop s'ébahir :
« Vous êtes taupe ? me dit-elle.
— Oui, lui dis-je, mademoiselle,
Je suis taupe pour vous servir.
— D'où venez-vous présentement ?

(1) Mlle de Vertus était une savante fille ; elle était alors avec Mme la comtesse de Soissons (Tallemant).

(2) Femme de chambre de Mlle de Vertus, dont Voiture était amoureux (Tallemant).

Commença-t-elle de s'enquerre.
— J'arrive de cent pieds sous terre,
Pour vous ouïr tant seulement.
— Je cherchais une taupe ici,
Me répond-elle avec une bouche riante,
Et si vous êtes ma servante,
Je suis bien votre amie aussi.
Vous êtes taupe d'esprit doux,
Et fort belle sans être blonde :
J'ai bien vu des taupes au monde,
Mais jamais une comme vous. »
Je sentis que la terre et l'air
S'embellirent à sa parole,
Et que tous les enfants d'Éole
Se turent pour l'ouïr parler.
Dieux ! que me trouvant auprès d'elle,
J'eus de regret d'être sans yeux !
Et que je l'imaginai belle,
A son parler si gracieux !
« Je voudais bien vous supplier,
Continua-t-elle sur l'heure,
D'aller soudain et sans demeure,
Au logis où se tient monsieur le chancelier ;
Là, demandez monsieur Esprit ;
C'est un de ces messieurs qui dans l'Académie
Foudroyent tous les jours l'ignorance ennemie,
Et qui jugent de tout écrit.
N'entrez pas dans sa chambre, attendez-le à la cour :
Allez-y sans être attifée,
Car il est fort coquet et plus charmant qu'Orphée,
Et s'il vous avait vu coiffée,
Il ne manquerait pas de vous parler d'amour.
Le voyant, inclinez la tête,
Comme une taupe bien honnête,
Et sans lui faire compliment,
Dites-lui ces mots seulement :
« Bonjour, monsieur, et bonne année !
Si vous voulez que le destin
Vous rende celle-ci tranquille et fortunée,
Ecoutez ces cinq vers qu'on m'a dits ce matin :

« Quand le sort guidera vos pas
« Dans la chambre où les ris, les jeux et les appas
« Enferment toutes leurs merveilles,
« Soyez comme une taupe, et fermez-y les yeux :
« Ouvrez seulement vos oreilles. »

PLACET A UNE DAME (1)

Plaise à la duchesse très bonne,
Aux yeux très clairs, aux bruns cheveux,
Reine des flots de la Garonne,
Dame du Lot et de tous ceux
Qui virent sa belle personne :
De laisser entrer franchement,
Sans peine et sans empêchement,
Un homme au lieu de sa demeure,
Qui, s'il ne la voit promptement,
Enragera dedans une heure.
On a pour lui trop de rigueur
Chez vous, et tout haut il proteste,
Que, par un larcin manifeste,
On retient son âme et son cœur,
Et que l'on ne veut pas le reste.
L'un est dedans, l'autre dehors,
Et l'un et l'autre est tout en flamme :
Il est raisonnable, madame,
Ou que l'on reçoive son corps,
Ou que l'on lui rende son âme.
Il se voit pris comme au lacet,
Et souffre un étrange supplice ;
Mais le pauvret est sans malice :
Ne refusez pas son placet,
Car sans doute il est de justice.
Il a trop souffert de moitié :
Au nom de sa ferme amitié,
Consolez son âme abattue,
Ou dites au moins par pitié
A votre Suisse qu'on le tue.

---

(1) Mme d'Aiguillon.

PLACET A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU

Plaise, seigneur, plaise à Votre Eminence,
Faire la paix de l'affligé cocher,
Qui par malheur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher.
On ne lui doit ce crime reprocher :
Le trop hardi meneur ne savait pas
De Phaéton l'histoire et piteux cas ;
Il ne lisait Métamorphose aucune ;
Et ne croyait qu'on dût craindre aucun pas,
En conduisant César et sa fortune.

AUTRE SUR LE MÊME SUJET

Prélat passant tous les prélats passés
(Car les présents serait un peu trop dire),
Pour Dieu, rendez les péchés effacés
De ce cocher qui vous sut mal conduire.
S'il fut peu caut à son chemin élire,
Votre renom le rendit téméraire ;
Il ne crut pas, versant, pouvoir mal faire,
Car chacun dit que, quoi que vous fassiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous vous trouvez toujours dessus vos pieds.

PLACET A MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN

POUR ENTRER CHEZ LUI.

Prélat passant tous les prélats passés,
Et les présents (car ce n'est plus trop dire),
Pour Dieu, rendez les souhaits exaucés
D'un cœur dolent, qui de vous voir désire.
Mais [Maylager], de tous huissiers le pire,
Expert pourtant, et qui discerne bien
Les gens d'esprit, ceux qu'il faut introduire,

Et ceux aussi qui ne sont bons à rien.
Après m'avoir tenu longtemps à l'huis,
Enfin demande où je vais, qui je suis,
Pourquoi je viens en ce lieu me morfondre
Et me montrer, sans qu'on m'en soit tenu?
A tout cela je ne sais que répondre,
Et m'en revais comme j'étais venu.

BALLADE

Vous de qui l'œil est mon vainqueur,
Belle, qui causâtes l'orage
Qui souffla premier en mon cœur
Les feux de l'amoureuse rage ;
Dans l'ardent brasier qui m'outrage,
Vous ne sauriez plus me garder,
Si vous ne me donnez pour gage
Ce que je n'ose demander.

Je ne souhaite le bonheur
D'avoir un empire en partage,
Ni les pompes de cet honneur
A qui le monde fait hommage ;
Toutes les richesses du Tage
Je ne prétends pas posséder ;
Et j'estimerais davantage
Ce que je n'ose demander.

Comment puis-je voir la douceur
Qu'amour a peinte en ce visage,
Les feux de cet œil ravisseur,
La grâce de ce beau corsage,
Cette belle et divine image
A qui toute autre doit céder,
Sans désirer en mon courage
Ce que je n'ose demander?

Mon respect et votre rigueur
Retiennent ma langue trop sage.
Mais le mal causant ma langueur,
Par mes yeux a trouvé passage.

Ils vont pour mon cœur en message :
Et quand j'ose vous regarder,
Ils demandent en leur langage
Ce que je n'ose demander.

BALLADE A MONSEIGNEUR LE CARDINAL MAZARIN

SUR LA PRISE DE LA BASSÉE.

Vous vous trouvez toujours dessus vos pieds,
Longtemps y a que je l'ai dit en rime :
Et quoi, seigneur, que disiez ou fassiez,
Vous faites voir votre esprit magnanime,
Digne toujours de louange et d'estime.
L'archiduc fier, et plus grave qu'un roc,
Nous pensait bien donner un rude choc ;
Mais sa fierté par vous est repoussée.
Cet Allemand ne s'entend pas en troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.
Les Espagnols et Flamands ralliés,
Sous ce grand chef qui leur courage anime,
Pensaient déjà nous voir humiliés,
Et du bonheur se croyaient à la cime,
Quand leur avez fait voir un tour d'escrime,
Qui dans le cœur leur donne un coup d'estoc.
Ores voudraient voir tous les mousquets au croc,
Tant vous rendez leur audace abaissée,
Et disent tous que c'est un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.
Puissant esprit, qui nous fortifiez,
Et dont le soin nos ennemis réprime,
Que vos succès partout soient publiés,
Que votre los en tous endroits s'imprime,
Et que le chant dont mon âme s'imprime
Se fasse ouïr de Paris à Maroc.
Quand je vivrais aussi longtemps qu'Enoc,
Toujours dirai du fond de ma pensée :
Seigneurs flamands, ce fut un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

Et vous, mutins, qui si mal auguriez,
Et que l'envie à grand tort envenime,
Force vous est qu'ores vous admiriez
Du grand prélat le jugement sublime.
Repentez-vous, connaissez votre crime:
Car le lion s'enfuit devant le coq;
Et Léopold se va coiffer d'un froc,
Voyant sitôt sa victoire effacée,
Et juge bien qu'il fit un mauvais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.

BOUFFONNERIE (1).

Au siècle des vieux palardins,
Soit courtisans, soit citadins,
Femmes de cour, ou citardines,
Prononçaient toujours muscardins,
Et balardins et balardines.
Même l'on dit, qu'en ce temps-là
Chacun disait rose muscarde;
J'en dirais bien plus que cela:
Mais, par ma foi, je suis malarde,
Et même, en ce moment, voilà
Que l'on m'apporte une panarde.

---

(1) On discutait à l'Hôtel de Rambouillet sur l'orthographe du mot *muscadins* : d'aucuns assuraient que l'on devait écrire *muscardins*.

LETTRES

A MADEMOISELLE DE BOURBON

(..... 1630.)

Mademoiselle, je fus berné, vendredi après-dîner, pour ce que je ne vous avais pas fait rire dans le temps que l'on m'avait donné pour cela (1) ; et Mme de Rambouillet en donna l'arrêt à la requête de Mlle sa fille et de Mlle Paulet. Elles en avaient remis l'exécution au retour de Mme la princesse et vous. Mais elles s'avisèrent de ne pas différer plus longtemps, et qu'il ne fallait pas remettre des supplices à une saison qui devait être toute destinée à la joie. J'eus beau crier et me défendre, la couverture fut apportée, et quatre des plus forts hommes du monde furent choisis pour cela. Ce que je puis vous dire, mademoiselle, c'est que jamais personne ne fut si haut que moi, et que je ne croyais pas que la fortune me dût jamais tant élever.

A tous les coups ils me perdaient de vue et m'envoyaient plus haut que les aigles ne peuvent monter. Je vis les montagnes abaissées au-dessous de moi, je vis les vents et les nuées cheminer dessous mes pieds, je découvris des pays que je n'avais jamais vus et des mers que je n'avais point imaginées. Il n'y a rien de plus divertissant que de voir tant de choses à la fois, et de découvrir d'une seule vue la moitié de la terre. Mais je vous assure, mademoiselle, que l'on ne voit tout cela qu'avec inquiétude lorsqu'on est en l'air, et que l'on est assuré d'aller retomber. Une des choses qui m'effrayaient le plus était que lorsque j'étais bien haut, et que je regardais en bas, la couverture me paraissait si petite qu'il me semblait impossible que je retombasse dedans, et je vous avoue que

(1) Mlle de Bourbon étant indisposée, on lui envoya Voiture pour la divertir ; mais elle dit qu'il avait fort mal réussi et que jamais il n'avait été si mal plaisant. Mlle Paulet et Mlle de Rambouillet dirent qu'il le fallait berner de n'avoir pas fait rire Mlle de Bourbon. Quelque temps après, il lui écrivit cette lettre comme elle était à Lyon avec la reine (Tallemant des Réaux).

cela me donnait quelque émotion. Mais parmi tant d'objets différents qui en même temps frappèrent mes yeux, il y en eut un qui, pour quelques moments, m'ôta de crainte et me toucha d'un véritable plaisir ; c'est, mademoiselle, qu'ayant voulu regarder vers le Piémont pour voir ce que l'on y faisait, je vous vis dans Lyon que vous passiez la Saône. Au moins, je vis sur l'eau une grande lumière et beaucoup de rayons à l'entour du plus beau visage du monde. Je ne pus pas bien discerner qui était avec vous, parce qu'à cette heure-là j'avais la tête en bas, et je crois que vous ne me vîtes point, car vous regardiez d'un autre côté ; je vous fis signe tant que je pus, mais comme vous commençâtes à lever les yeux, je retombais, et une des pointes de la montagne de Tarare vous empêcha de me voir. Dès que je fus en bas, je voulus leur dire de vos nouvelles et les assurai que je vous avais vue. Mais ils se prirent à rire comme si j'eusse dit une chose impossible, et recommencèrent à me faire sauter mieux que devant. Il arriva un accident étrange et qui semblera incroyable à ceux qui ne l'ont point vu : une fois qu'ils m'avaient fort élevé en haut, en descendant je me trouvai dans un nuage, lequel étant fort épais, et moi extrêmement léger, je fus un grand espace embarrassé dedans sans retomber, de sorte qu'ils demeurèrent longtemps en bas tendant la couverture, et regardant en haut sans se pouvoir imaginer ce que j'étais devenu. De bonne fortune il ne faisait point du tout de vent : car s'il y en eût eu, la nuée, en cheminant, m'eût porté de côté ou d'autre ; ainsi je fusse tombé à terre, ce qui ne me pouvait arriver sans que je me blessasse bien fort. Mais il survint un plus dangereux accident : le dernier coup qu'ils me jetèrent en l'air je me trouvai dans une troupe de grues, lesquelles d'abord furent étonnées de me voir si haut ; mais quand elles m'eurent approché, elles me prirent pour un des pygmées avec lesquels vous savez bien, mademoiselle, qu'elles ont une guerre de tout temps, et crurent que je les étais venu épier jusque dans la moyenne région de l'air. Aussitôt elles vinrent fondre sur moi à grands coups de bec, et d'une telle violence, que je crus être percé de cent coups de poignards ; et

une d'elles qui m'avait pris par la jambe, me poursuivit si opiniâtrement qu'elle ne me laissa point que je ne fusse dans la couverture. Cela fit appréhender à ceux qui me tourmentaient de me remettre encore à la merci de mes ennemies : car elles s'étaient amassées en grand nombre, et se tenaient suspendues en l'air en attendant que l'on m'y renvoyât. On me rapporta donc en mon logis, dans la même couverture, si abattu qu'il n'est pas possible de l'être plus. Aussi, à dire le vrai, cet exercice est un peu violent pour un homme aussi faible que je suis. Vous pouvez juger, mademoiselle, combien cette action est tyrannique, et par combien de raisons vous êtes obligée de la désapprouver. Et sans mentir, à vous qui êtes née avec tant de qualités pour commander, il vous importe extrêmement de vous accoutumer de bonne heure de haïr l'injustice, et de prendre ceux qu'on opprime en votre protection. Je vous supplie donc, mademoiselle, de déclarer premièrement cette entreprise, un attentat que vous désavouez, et pour réparation de mon honneur et de mes forces, d'ordonner qu'un grand pavillon de gaze me sera dressé dans la chambre bleue de l'hôtel de Rambouillet, où je serai servi et traité magnifiquement huit jours durant, par les deux demoiselles qui m'ont été cause de ce malheur ; qu'à un des coins de la chambre on fera à toute heure des confitures ; qu'une d'elles soufflera le fourneau, et l'autre ne fera autre chose que de mettre du sirop sur des assiettes, pour le faire refroidir et me l'apporter de temps en temps. Ainsi, mademoiselle, vous ferez une action de justice, et digne d'une aussi grande et aussi belle princesse que vous êtes ; et je serai obligé d'être avec plus de respect et de vérité que personne du monde, mademoiselle, votre, etc.

A MONSIEUR***

APRÈS QUE LA VILLE DE CORBIE EUT ÉTÉ REPRISE SUR LES ESPAGNOLS, PAR L'ARMÉE DU ROI

De Paris, le 24 novembre 1636.

Monsieur, je vous avoue que j'aime à me venger, et qu'après avoir souffert durant deux mois que vous vous

soyez moqué de la bonne espérance que j'avais de nos affaires, vous en avoir ouï condamner la conduite par les événements et vous avoir vu triompher des victoires de nos ennemis, je suis bien aise de vous mander que nous avons repris la Corbie. Cette nouvelle vous étonnera, sans doute, aussi bien que toute l'Europe ; et vous trouverez étrange que ces gens que vous tenez si sages, et qui ont particulièrement cet avantage sur nous de bien garder ce qu'ils ont gagné, aient laissé reprendre une place sur laquelle on pouvait juger que tomberait tout l'effort de cette guerre, et qui, étant conservée, ou étant reprise, devait donner pour cette année le prix et l'honneur des armes à l'un ou l'autre parti. Cependant nous en sommes les maîtres. Ceux que l'on avait jetés dedans ont été bien aises que le roi leur ait permis d'en sortir, et ont quitté avec joie ces bastions qu'ils avaient élevés et sous lesquels ils semblaient qu'ils se voulussent enterrer. Considérez donc, je vous prie, quelle a été la fin de cette expédition qui a tant fait de bruit. Il y avait trois ans que nos ennemis méditaient ce dessein, et qu'ils nous menaçaient de cet orage. L'Espagne et l'Allemagne avaient fait pour cela leurs derniers efforts. L'empereur y avait envoyé ses meilleurs chefs et sa meilleure cavalerie. L'armée de Flandre avait donné toutes ses meileures troupes. Il se forme de cela une armée de vingt-cinq mille chevaux, de quinze mille hommes de pied et de quarante canons. Cette nuée, grosse de foudres et d'éclairs, vient fondre sur la Picardie qu'elle trouve à découvert, toutes nos armes étant occupées ailleurs. Ils prennent d'abord la Capelle et le Câtelet. Ils attaquent et prennent Corbie presque en un même jour. Les voilà maîtres de la rivière : ils la passent. Ils ravagent tout ce qui est entre la Somme à l'Oise : et tant que personne ne leur résiste, ils tiennent courageusement la campagne, ils tuent nos paysans et brûlent nos villages. Mais sur le premier bruit qui leur vient, que Monsieur s'avance avec une armée et que le roi le suit de près, ils se retirent, ils se retranchent derrière Corbie, et quand ils apprennent que l'on ne s'arrête point, que l'on marche à eux tête baissée, nos conquérants abandonnent leurs retranchements. Ces peuples si

braves et si belliqueux, et que vous dites qui sont nés pour commander à tous les autres, fuient devant une armée qu'ils disaient être composée de nos cochers et de nos laquais ; ces gens si déterminés, qui doivent percer la France jusqu'aux Pyrénées, qui menaçaient de piller Paris et d'y venir reprendre, jusque dans Notre-Dame, les drapeaux de la bataille d'Avein, nous permettent de faire la circonvallation d'une place qui leur est si importante, nous donnent le loisir d'y faire des forts, et ensuite de cela, nous laissent attaquer et prendre par force à leur vue. Voilà où se sont terminées les bravades de Piccolomini, qui nous envoyait dire par ses trompettes, tantôt qu'il souhaitait que nous eussions de la poudre, tantôt qu'il nous vînt de la cavalerie, et quand nous avons eu l'un et l'autre, il s'est bien gardé de nous attendre. De sorte, monsieur, que hors la Capelle et le Câtelet, qui sont de nulle considération, tout le feu qu'a produit cette grande et victorieuse armée a été de prendre Corbie, pour la rendre et pour la remettre entre les mains du roi avec une contrescarpe, trois bastions et trois demi-lunes qu'elle n'avait pas. S'ils avaient pris encore dix autres de nos places avec un pareil succès, notre frontière en serait en meilleur état, et ils l'auraient mieux fortifiée que ceux qui jusqu'ici en ont eu commission.

Vous semble-t-il que la reprise d'Amiens ait été en rien plus importante ou plus glorieuse que celle-ci ? Alors la puissance de ce royaume n'était point divertie ailleurs ; toutes nos forces furent jointes ensemble pour cet effort, et toute la France se trouva devant une place. Ici, au contraire, il nous a fallu reprendre celle-ci dans le fort d'une infinité d'autres affaires qui nous pressaient de tous côtés, en un temps où il semblait que cet Etat fût épuisé de toutes choses, et en une saison en laquelle, outre les hommes, nous avions encore le ciel à combattre. Et au lieu que devant Amiens, les Espagnols n'eurent une armée que cinq mois après le siège, pour nous le faire lever, ils en avaient une de quarante mille hommes à Corbie, devant que celui-ci fût commencé. Je m'assure que si cet événement ne vous fait pas devenir bon Français, au moins il vous mettra en colère contre les

Espagnols, et que vous aurez dépit de vous être affectionné à ces gens qui ont si peu de vigueur et qui se savent si mal servir de leur avantage.

Cependant ceux qui, en haine de celui qui gouverne, haïssent leur propre pays, et qui, pour perdre un homme seul, voudraient que la France se perdît, se moquaient de tous les préparatifs que nous faisions pour remédier à cette surprise. Quand les troupes que nous avions ici levées prirent la route de Picardie, ils disaient que c'était des victimes que l'on allait immoler à nos ennemis, que cette armée se fondrait aux premières pluies, et que ces soldats qui n'étaient point aguerris fuiraient au premier aspect des troupes espagnoles. Puis, quand ces troupes dont on nous menaçait se furent retirées, et que l'on prit dessein de bloquer Corbie, on condamna encore cette résolution. On disait qu'il était infaillible que les Espagnols l'auraient pourvue de toutes les choses nécesaires, ayant eu deux mois de loisir pour cela, et que nous consommerions devant cette place beaucoup de millions d'or et beaucoup de milliers d'hommes pour l'avoir peut-être dans trois ans. Mais quand on se résolut de l'attaquer par force, bien avant dans le mois de novembre, alors il n'y eut personne qui ne criât. Les mieux intentionnés avouaient qu'il y avait de l'aveuglement, et les autres disaient qu'on avait peur que nos soldats ne mourussent pas assez tôt de misère et de faim, et que l'on les voulait faire noyer dans leurs propres tranchées. Pour moi, quoique je susse les incommodités qui suivent nécessairement les sièges qui se font en cette saison, j'arrêtai mon jugement. Je pensai que ceux qui avaient présidé à ce conseil avaient vu les mêmes choses que je voyais et qu'ils en voyaient encore d'autres que je ne voyais pas ; qu'ils ne se seraient pas engagés légèrement au siège d'une place sur laquelle toute la chrétienté avait les yeux : et dès que je fus assuré qu'elle était attaquée, je ne doutai quasi plus qu'elle ne dût être prise : car pour en parler sainement, nous avons vu quelquefois M. le cardinal se tromper dans les choses qu'il a fait faire par les autres ; mais nous ne l'avons point vu encore manquer dans les entreprises qu'il a voulu exécuter lui-même et qu'il a soutenues

de sa présence. Je crus donc qu'il surmonterait toutes sortes de difficultés, et que celui qui avait pris la Rochelle, malgré l'Océan, prendrait encore bien Corbie, en dépit des pluies et de l'hiver. Mais puisqu'il vient à propos de parler de lui et qu'il y a trois mois que je ne l'ai osé faire, permettez-le-moi à cette heure, et que dans l'abattement où vous met cette nouvelle, je prenne mon temps de dire ce que je pense.

Je ne suis pas de ceux qui, ayant dessein, comme vous dites, de convertir des éloges en brevets, font des miracles de toutes les actions de M. le cardinal, portent ses louanges au delà de ce que peuvent et doivent aller celles des hommes, et à force de vouloir trop faire croire de bien de lui, n'en disent que des choses incroyables. Mais aussi n'ai-je pas cette basse malignité de haïr un homme à cause qu'il est au-dessus des autres, et je ne me laisse pas non plus emporter aux affections ni aux haines publiques que je sais être quasi toujours fort injustes. Je le considère avec un jugement que la passion ne fait pencher ni d'un côté ni d'autre, et je le vois des mêmes yeux dont la postérité le verra. Mais lorsque dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront en notre histoire que le cardinal de Richelieu a démoli la Rochelle et abattu l'hérésie, et que par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois ; lorsqu'ils apprendront que, du temps de son ministère, les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Casal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pouvoir, les Espagnols défaits à Veillane et à Avein, et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas eu un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles : s'ils n'ont quelque goutte de sang français dans les veines, quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui ? et, à votre avis, l'aimeront-ils ou l'estimeront-ils moins, à cause que de son temps les rentes sur l'Hôtel de Ville se seront payées un peu plus tard ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la chambre des comptes ? Toutes les grandes

choses coûtent beaucoup ; les grands efforts abattent et les puissants remèdes affaiblissent. Mais si l'on doit regarder les Etats comme immortels, y considérer les commodités à venir comme présentes, comptons combien cet homme, que l'on dit qui a ruiné la France, lui a épargné de millions par la seule prise de la Rochelle, laquelle, d'ici à deux mille ans, dans toutes les minorités des rois, dans tous les mécontentements des grands et toutes les occasions de révoltes, n'eût pas manqué de se rebeller, et nous eût obligés à une éternelle dépense.

Ce royaume n'avait que deux sortes d'ennemis qu'il dût craindre : les huguenots et les Espagnols. M. le cardinal, en entrant dans les affaires, se mit en l'esprit de ruiner tous les deux : pouvait-il former de plus glorieux ni de plus utiles desseins ? Il est venu à bout de l'un, et il n'a pas achevé l'autre ; mais s'il eût manqué au premier, ceux qui crient à cette heure que ç'a été une résolution téméraire, hors de temps, et au-dessus de nos forces, que de vouloir attaquer et abattre celles d'Espagne, et que l'expérience l'a bien montré, n'auraient-ils pas condamné de même le dessein de perdre les huguenots ? n'auraient-ils pas dit qu'il ne fallait pas recommencer une entreprise où trois de nos rois avaient manqué, et à laquelle le feu roi n'avait osé penser ? et n'eussent-ils pas conclu, aussi faussement qu'ils font encore en cette autre affaire, que la chose n'était pas faisable, à cause qu'elle n'aurait pas été faite ? Mais jugeons, je vous supplie, s'il a tenu à lui ou à la fortune qu'il ne soit venu à bout de ce [second] dessein. Considérons quel chemin il a pris pour cela, quels ressorts il a fait jouer. Voyons, s'il en est fallu beaucoup, qu'il n'ait renversé ce grand arbre de la maison d'Autriche, et s'il n'a pas ébranlé jusques aux racines ce tronc qui de deux branches couvre le septentrion et le couchant, et qui donne de l'ombrage au reste de la terre.

Il faut chercher jusque sous le pôle ce héros qui semblait être destiné à y mettre le fer et à l'abattre. Il fut l'esprit mêlé à ce foudre qui a rempli l'Allemagne de feu et d'éclairs, et dont le bruit a été entendu par tout le monde. Mais quand cet orage fut dissipé et que la for-

tune en eut détourné le coup, s'arrêta-t-il pour cela? et ne mit-il pas encore une fois l'Empire en plus de hasard qu'il n'avait été par les pertes de la bataille de Leipzig et celle de Lutzen? Son adresse et ses pratiques nous firent avoir tout d'un coup une armée de quarante mille hommes dans le cœur de l'Allemagne, avec un chef qui avait toutes les qualités qu'il faut pour faire un changement dans un Etat. Que si le roi de Suède s'est jeté dans le péril plus avant que ne devait un homme de ses desseins et de sa condition, et si le duc de Friedland, pour trop différer son entreprise, l'a laissé découvrir, pouvait-il charmer la balle qui a tué celui-là au milieu de sa victoire, ou rendre celui-ci impénétrable aux coups de pertuisane? Que si, ensuite de tout cela, pour achever de perdre toutes choses, les chefs qui commandaient l'armée de nos alliés devant Nordlinghen donnèrent la bataille à contre-temps, était-il au pouvoir de M. le cardinal, étant à deux cents lieues de là, de changer ce conseil et d'arrêter la précipitation de ceux qui pour un empire (car c'était le prix de cette victoire) ne voulurent pas attendre trois jours? Vous voyez donc que, pour sauver la maison d'Autriche et pour détourner ses desseins que l'on dit à cette heure avoir été si téméraires, il a fallu que la fortune ait fait depuis trois miracles, c'est-à-dire trois grands événements qui vraisemblablement ne devaient point arriver: la mort du roi de Suède, celle du duc de Friedland, et la perte de la bataille de Nordlinghen.

Vous me direz qu'il ne se peut pas plaindre de la fortune, pour l'avoir traversé en cela, puisqu'elle l'a servi fidèlement dans toutes les autres choses; que c'est elle qui lui a fait prendre des places, sans qu'il en eût jamais assiégé auparavant, qui lui a fait commander heureusement des armées, sans aucune expérience, qui l'a mené toujours comme par la main et sauvé d'entre les précipices où il s'était jeté, et enfin qui l'a fait souvent paraître hardi, sage et prévoyant. Voyons-le donc dans la mauvaise fortune et examinons s'il y a eu moins de hardiesse, de sagesse et de prévoyance.

Nos affaires n'allaient pas trop bien en Italie, et comme c'est le destin de la France de gagner des batailles

et de perdre des armées, la nôtre était fort dépérie depuis la dernière victoire qu'elle avait emportée sur les Espagnols. Nous n'avions guère plus de bonheur devant Dôle, où la longueur du siège nous en faisait attendre une mauvaise issue, quand on sut que les ennemis étaient entrés en Picardie, qu'ils avaient pris d'abord la Capelle, le Câtelet et Corbie, et que ces trois places, qui les devaient arrêter plusieurs mois, les avaient à peine arrêtés huit jours. Tout est en feu, jusque sur les bords de la rivière d'Oise. Nous pouvons voir de nos faubourgs la fumée des villages qu'ils nous brûlent. Tout le monde prend l'alarme, et la capitale ville du royaume est en effroi. Sur cela, on a avis de Bourgogne que le siège de Dôle est levé, et de Saintonge qu'il y a quinze mille paysans révoltés qui tiennent la campagne, et que l'on craint que le Poitou et la Guyenne ne suivent cet exemple. Les mauvaises nouvelles viennent en foule, le ciel est couvert de tous côtés, l'orage nous bat de toutes parts, et il ne nous luit pas, de quelque endroit que ce soit, un rayon de bonne fortune. Dans ces ténèbres, M. le cardinal a-t-il vu moins clair? a-t-il perdu la tramontane? Durant cette tempête n'a-t-il pas toujours tenu le gouvernail dans une main et la boussole dans l'autre? s'est-il jeté dedans l'esquif pour se sauver? et si le grand vaisseau qu'il conduisait avait à se perdre, n'a-t-il pas témoigné qu'il y voulait mourir devant tous les autres? Est-ce la fortune qui l'a tiré de ce labyrinthe, ou si ç'a été la prudence, la constance et sa magnanimité?

Nos ennemis sont à quinze lieues de Paris et les siens sont dedans. Il y a tous les jours avis que l'on y fait des pratiques pour le perdre. La France et l'Espagne, par manière de dire, sont conjurées contre lui seul. Quelle contenance a tenue parmi tout cela, cet homme, que l'on disait qui s'étonnerait au moindre mauvais succès et qui avait fait fortifier le Havre pour s'y jeter à la première mauvaise fortune? Il n'a pas fait une démarche en arrière pour cela. Il a songé aux périls de l'Etat et non pas aux siens; et tout le changement que l'on a vu en lui durant ce temps-là est, qu'au lieu qu'il n'avait accoutumé de sortir qu'accompagné de deux cents

gardes, il se promena tous les jours, suivi seulement de cinq ou six gentilshommes. Il faut avouer qu'une adversité soutenue de si bonne grâce, et avec tant de force, vaut mieux que beaucoup de prospérités et de victoires. Il ne me sembla pas si grand ni si victorieux le jour qu'il entra dans la Rochelle, qu'il me le parut alors, et les voyages qu'il fit de sa maison à l'Arsenal me semblent plus glorieux pour lui que ceux qu'il a faits delà les monts, et desquels il est revenu avec Pignerol et Suze.

Ouvrez donc les yeux, je vous supplie, à tant de lumière. Ne haïssez pas plus longtemps un homme qui est si heureux à se venger de ses ennemis, et cessez de vouloir du mal à celui qui le sait tourner à sa gloire, et qui le porte si courageusement. Quittez votre parti devant qu'il vous quitte. Aussi bien une grande partie de ceux qui haïssaient M. le cardinal se sont convertis par le dernier miracle qu'il vient de faire ; et si la guerre peut finir, comme il y a apparence de l'espérer, il trouvera moyen de gagner bientôt tous les autres. Etant si sage qu'il est, il a connu, après tant d'expériences, ce qui est de meilleur, et il tournera ses desseins à rendre cet Etat le plus florissant de tous, après l'avoir rendu le plus redoutable. Il s'avisera d'une sorte d'ambition, qui est plus belle que toutes les autres et qui ne tombe dans l'esprit de personne, de se faire le meilleur et le plus aimé d'un royaume, et non pas le plus grand et le plus craint. Il connaît [sans doute à cette heure] que les plus nobles et les plus assurées conquêtes sont celles des cœurs et des affections ; que les lauriers sont des plantes infertiles qui ne donnent plus que de l'ombre, et qui ne valent pas les moissons et les fruits dont la paix est couronnée. Il voit qu'il n'y a pas tant de sujet de louange à étendre de cent lieues les bornes d'un royaume, qu'à diminuer un sol de la taille, et qu'il y a moins de grandeur et de véritable gloire à défaire cent mille hommes qu'à en mettre vingt millions à leur aise et en sûreté. Aussi ce grand esprit, qui n'a été occupé jusqu'à présent qu'à songer aux moyens de fournir aux frais de la guerre, à lever de l'argent et des hommes ; à prendre des villes et

à gagner des batailles, ne s'occupera désormais qu'à rétablir le repos, la richesse et l'abondance. Cette même tête, qui nous a enfanté Pallas armée, nous la rendra avec son olive, paisible, douce et savante, suivie de tous les arts qui marchent d'ordinaire avec elle. Il ne fera plus de nouveaux édits que pour régler le luxe et pour rétablir le commerce. Ces grands vaisseaux qui avaient été faits pour porter nos armes au delà du Détroit ne serviront qu'à conduire nos marchandises et à tenir la mer libre, et nous n'aurons plus la guerre qu'avec les corsaires. Alors les ennemis de M. le cardinal ne sauront plus que dire contre lui, comme ils n'ont su que faire jusqu'à cette heure. Alors les bourgeois de Paris seront ses gardes : et il connaîtra combien il est plus doux d'entendre ses louanges dans la bouche du peuple, que dans celle des poètes. Prévenez ce temps-là, je vous conjure, et n'attendez pas être de ses amis, jusqu'à ce que vous y soyez contraint. Que si vous voulez demeurer dans votre opinion, je n'entreprends pas de vous l'arracher de force, mais aussi ne soyez pas si injuste que de trouver mauvais que j'aie défendu la mienne, et je vous promets que je lirai volontiers tout ce que vous m'écrirez, quand les Espagnols auront repris Corbie. Je suis, monsieur, votre, etc.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGHIEN

LORSQU'IL FIT PASSER LE RHIN AUX TROUPES QUI DEVAIENT JOINDRE CELLES DE M. LE MARÉCHAL GUÉBRIANT (1).

(Novembre 1643.)

Eh ! bonjour, mon compère le Brochet ! bonjour, mon compère le Brochet ! Je m'étais toujours bien doutée que

(1) *Mss. de Conrart*, p. 767. — Pour l'intelligence de cette lettre, il faut savoir qu'avant que M. le duc partît de Paris, étant en compagnie de dames avec lequelles il vivait très familièrement, il se mit à jouer avec elles à de petits jeux, et particulièrement à celui des Poissons, où il était le brochet. Ce qui donna sujet à l'auteur, qui était aussi du jeu sous le nom de la Carpe, de lui écrire cette raillerie ingénieuse. (*Note de Pinchêne.*)

les eaux du Rhin ne vous arrêteraient pas ; et connaissant votre force et combien vous aimez à nager en grande eau, j'avais bien cru que celles-là ne vous feraient point peur, et que vous les passeriez aussi glorieusement que vous avez achevé tant d'autres aventures. Je me réjouis pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore que nous ne l'avions espéré, et que, sans que vous ni les vôtres y aient perdu une seule écaille, le seul bruit de votre nom ait dissipé tout ce qui se devait opposer à vous. Quoique vous ayez été excellent jusqu'ici à toutes les sauces où l'on vous a mis, il faut avouer que la sauce d'Allemagne vous donne un grand goût et que les lauriers qui y entrent vous relèvent merveilleusement. Les gens de l'Empereur qui vous pensaient frire et manger avec un grain de sel, en sont venus à bout, comme j'ai le dos ; et il y a du plaisir de voir que ceux qui se vantaient de défendre les bords du Rhin ne sont pas à cette heure assurés de ceux du Danube. Tête d'un poisson, comme vous y allez ! Il n'y a point d'eau si trouble, si creuse, ni si rapide où vous ne vous jetiez à corps perdu. En vérité, mon compère, vous faites bien mentir le proverbe qui dit : Jeune chair et vieux poisson ; car, n'étant qu'un jeune brochet, comme vous êtes, vous avez une fermeté que les plus vieux esturgeons n'ont pas, et vous achevez des choses qu'ils n'oseraient avoir commencées. Aussi, vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où s'étend votre réputation. Il n'y a point d'étangs, de fontaines, de ruisseaux, de rivières, ni de mers, où vos victoire ne soient célébrées ; point d'eau dormante où l'on ne songe à vous ; point d'eau bruyante où il ne soit bruit de vous. Votre nom pénètre jusqu'au centre des mers et vole sur la surface des eaux, et l'Océan qui borne le monde ne borne pas votre gloire. L'autre jour, que mon compère le Turbot et mon compère le Grenaut, avec quelques autres poissons d'eau douce, soupions ensemble chez mon compère l'Eperlan, on nous présenta au second un vieux Saumon, qui avait fait deux fois le tour du monde, qui venait fraîchement des Indes occidentales, et avait été pris comme espion en France, en suivant un bateau de sel. Il nous dit, qu'il n'y avait

point d'abîmes si profonds sous les eaux où vous ne fussiez connu et redouté, et que les baleines de la mer Atlantique suaient à grosse goutte et étaient toutes en eau dès qu'elles vous entendaient seulement nommer. Il nous eût dit davantage, mais il était au court bouillon, et cela était cause qu'il ne parlait qu'avec beaucoup de difficulté. Pareilles choses, à peu près, nous furent dites par une troupe de harengs frais qui venaient devers les parties de Norvège : ceux-là nous assurèrent que la mer de ces pays-là s'était glacée cette année deux mois plus tôt que de coutume, par la peur que l'on y avait eue, sur les nouvelles que quelques macreuses y avaient apportées, que vous dressiez vos pas vers le Nord, et nous dirent que les gros poissons, lesquels, comme vous savez, mangent les petits, avaient peur que vous ne fissiez d'eux, comme ils font des autres ; que la plupart d'entre eux s'étaient retirés jusque sous l'Ourse, jugeant que vous n'iriez pas là ; que les forts et les faibles sont en alarmes et en troubles, et particulièrement certaines anguilles de mer qui crient comme si vous les écorchiez, et font un bruit qui fait retentir tout le rivage. A dire le vrai, mon compère, vous êtes un terrible Brochet ! et n'en déplaise aux hippopotames, aux loups-marins, ni aux dauphins mêmes, les plus grands et les plus considérables hôtes de l'Océan ne sont que de pauvres cancres au prix de vous : et si vous continuez comme vous avez commencé, vous avalerez la mer et les poissons. Cependant, votre gloire se trouvant à un point qu'il est assuré qu'elle ne peut aller plus loin ni plus haut, il est, ce me semble, bien à propos, qu'après tant de fatigues, vous veniez vous rafraîchir dans l'eau de la Seine, et vous récréer joyeusement avec beaucoup de jolies Tanches, de belles Perches et d'honnêtes Truites, qui vous attendent ici avec impatience. Quelque grande pourtant que soit la passion qu'elles ont de vous voir, elle n'égale pas la mienne, ni le désir que j'ai de pouvoir témoigner combien je suis, votre très humble, et très obéissante servante et commère,

La Carpe.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Sur Vincent Voiture I

Bibliographie XI

CHOIX DE TEXTES

Elégies 1

Stances :

Ecrites sur des tablettes 10
Ecrites de la main gauche 11
Sur sa maîtresse en habit de garçon 14
Pour Minerve, en un ballet 18
Pour Mme d'Aiguillon 20
Pour Mlle de Bourbon 21
A la louange d'un soulier d'une dame 22
A une demoiselle qui avait les manches de sa chemise retroussées et sales 23
Sur une dame dont la jupe fut retroussée en versant d'un carrosse 24
Pour Mme du Vigean 26
A la reine Anne d'Autriche 27

Sonnets 29

Rondeaux 32

Chansons 46

Epitres et Lettres en Vers :

A Mme la princesse 70
A M. le marquis de Montausier 74
Réponse à M. Arnaud 76
Réponse pour Mme de Rambouillet 81
Epître à M. de Coligny 85
Epître à Monseigneur le Prince, sur son retour d'Allemagne 93
Réponse de Mme la Marquise de Montausier 102

Poésies burlesques :

Ballade en faveur des œuvres de Neufgermain 108
Requête à M. de Puylaurens, au nom de Neufgermain 109
Vers à la mode de Neufgermain à M. d'Avaux 110

Vers en vieux langage :

Réponse à M. le comte de Saint-Aignan 112
Réponse au comte de Guiche sur son quatrain 114
Réponse au quatrain d'Arnaldus 115

Poésies diverses :

Etrennes de quatre animaux 116
Placet à une dame 120
Placet à Monseigneur le cardinal de Richelieu.. 121
Autre sur le même sujet 121
Placet à Monseigneur le cardinal de Mazarin.. 121
Ballade 122
Ballade à Monseigneur le cardinal de Mazarin.. 123
Bouffonnerie 124

Lettres :

A Mlle de Bourbon 125
A Monsieur *** 127
A Monseigneur le duc d'Eghien 136

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris (6571-10-10).

